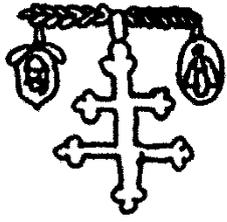


**Alias ....**

# **Breloque**

Itinéraire d'un jeune mosellan de 1935 à 1945

BRELOQUE



## Avant-propos

Extrait de l'histoire de la famille LEFORT écrite en 1996 à l'intention de sa descendance, ce texte apparaîtra quelque peu « brut de décoffrage ». De plus l'auteur Roger LEFORT n'a aucune prétention littéraire et n'était motivé que par la volonté de témoigner. Enfin, se remettant parfois à l'âge des faits l'expression pourra parfois paraître puérile voire naïve.

Roger dédie cet opuscule :

à ses parents et ses sœurs et notamment à sa maman **Irma** dont le courage et l'exemple furent déterminants dans ces périodes troubles où il fallait faire face à l'opresseur;

à son passeur bénévole (entreprise De Tichet ?)

aux passeurs de courrier et de colis

à ses camarades de combat,

à ses nombreux amis et associations qui l'ont aidé dans ses travaux de mémoire.

En hommage particulier à ses camarades des Maquis F.T.P.F. du Lot et ceux de la Brigade Alsace-Lorraine morts au combat.

**Ils tombèrent pour que nous puissions vivre libres !**

## Sommaire

-Zoom sur la famille LEFORT-EHRHARD	Page 5
- MONTIGNY dans les années trente	Page 11
- De 1935 à l'invasion allemande	Page 16
- La domination allemande - la résistance «passive» jusqu'à 1943	Page 22
- L'évasion - passeurs et filières – NANCY	Page 30
- La clandestinité: PÉRIGUEUX, TRELISSAC, CAHORS	Page 38
- Le maquis F.T.P.F. du LOT (Francs Tireurs Partisans Français)	Page 51
- La Brigade Alsace-Lorraine	Page 64
- Epilogue - L'esprit de la Résistance	Page 76
-Documents, Références bibliographiques – mémoire -	Page 81

**ZOOM SUR LA FAMILLE**  
**LEFORT GUSTAVE - EHRHARD IRMA**  
**ET LEURS TROIS ENFANTS : LUCIE, ROGER, ODETTE.**

LEFORT Gustave épouse EHRHARD Irma

Ils eurent trois enfants: Lucie, Roger, Odette.

Quatre années de guerre (1914-1918) ont eu raison des études de Gustave, lesquelles s'étaient pourtant annoncées brillantes. Les souffrances endurées, le service militaire à Versailles, le passage de la langue allemande à la langue française n'ont permis la reconversion professionnelle souhaitable. Gustave se retrouvait désabusé et sans travail.

Quant à Irma, après une enfance bourgeoise et heureuse, le décès de sa mère alors qu'elle avait quatorze ans, la séparation de son frère, les années de Pensionnat ou tante Flore sœur de Gustave essayait certes de la déridier, elle s'était réfugiée à l'HOPITAL(57) -plus ou moins sous la coupe de la famille LEFORT.

Tante Flore et l'amour aidant, Gustave et Irma mirent leur détresse en commun le 6 avril 1920. Gustave avait vingt six ans et Irma allait avoir vingt ans.

Je suppose que Xavier EHRHARD, père d'Irma a dû être tapé pour une mise de fonds afin de permettre au jeune couple d'ouvrir une quincaillerie à METZ, alors qu'apparemment rien ne les destinait ni ne les avait préparés au métier de commerçant. De plus, papa était plutôt mou de caractère et maman avait plutôt eu l'habitude d'être servie que de servir. Bref le jeune couple avait en main l'outil qui aurait dû lui permettre de prospérer.

Ma sœur Lucie et moi-même sommes nés dans cet environnement et avons été élevés avec beaucoup de soin et de tendresse par Aline SCHWITZGEBEL qui cumulait les tâches au service de la famille.

De cette époque date également une amitié qui ne s'est jamais démentie avec la famille STAMBACH dont la fille «DUTA» a toujours été la confidente, la consolatrice et le soutien de maman.

La famille STAMBACH, originaire de WISSEMBOURG en Alsace, tout près de la frontière allemande était de confession protestante et germanophone.

Le vieux père STAMBACH était horloger. Il avait acheté, rue Pétain, une maison comprenant deux locaux à usage commercial recouverts d'une grande terrasse et sise à peu près en face de notre quincaillerie sise au N°80 de la rue Pétain !

Les STAMBACH avaient trois enfants : Henri, Albertine surnommée «Duta» et un frère plus jeune.

Nous passions fréquemment de l'autre côté de la rue pour aller chez les STAMBACH. C'est là que le vieux STAMBACH, qui ne se départait que rarement d'une loupe à contour noir fichée dans l'orbite de son œil droit, était penché, tel un chirurgien, sur les multiples organes qu'il avait extraits des montres malades. J'admirais son établi garni de nombreux petits tiroirs remplis d'instruments de micromécanique soigneusement rangés, le petit étai, les verres à larges côtes dont le pied était cassé et qui lui servaient de cloches pour les petites pièces qu'il mettait ainsi à l'abri de la poussière. D'autres éléments baignaient dans de petites cuvettes ou vieux verres de montre remplis de pétrole, pour les nettoyer, dérouiller et lubrifier. Tout autour de la pièce c'était la symphonie des tic-tac des montres et horloges déjà réparées et qui annonçaient strictement la même heure. Parfois le cri mécanique d'un coucou ou le carillon d'une Westminster égayaient encore ce joyeux fond sonore. C'est ce bruit qui

sans doute avait fait dire à Lucie, alors qu'elle balbutiait : «duta, duta» et qui valut à Albertine elle-même initiée à l'horlogerie par son père, le surnom qu'elle garda pour nous toute sa vie durant.

Je ne connais pas d'exemple de plus grande fidélité en amitié que celui de Duta. Elle a sauvé maman de tous les risques de déprime ou de passage à vide. Je suppose même qu'elle l'a maintes fois dépannée financièrement.

C'est tout naturellement que Duta devint la marraine d'Odette. Par ailleurs elle était aussi le photographe «officiel» de la famille tant il est vrai qu'elle était de toutes nos sorties et fêtes de famille ... et qu'elle disposait d'un bon appareil ce qui n'était pas notre cas.

Si Duta de par son travail et sa famille connut une certaine aisance matérielle, elle eut cependant sa part de malheurs et de chagrins. D'un tempérament quelque peu frigide qui ne l'incitait pas à se marier, elle eut une autre raison de rester vieille fille, à savoir d'assurer la subsistance et une vie normale à son frère. Henri en effet était allergique à tout travail. S'il avait su se spécialiser dans la confection des bretzels chez un boulanger messin, ce fut la catastrophe lorsque Duta pensant bien faire voulut l'aider à s'installer à son compte en achetant une petite boulangerie dans la rue de Chambière dans l'ancien quartier du Pontiffroy à METZ. Lors de notre visite à cette boulangerie, Duta était si heureuse qu'elle nous prodigua bonbons et barres de chocolat. Henri pourtant ne supporta pas longtemps les responsabilités de la fabrication et du commerce du pain et un jour il disjoncta, cassa tout et il fallu l'interner. Lorsqu'il put sortir de l'asile, calmé au lithium, il resta toute sa vie durant à la charge de sa sœur. Pendant toute cette période ce fut maman qui aida Duta et l'encouragea à surmonter ses difficultés.

. Mais revenons à la quincaillerie dont le seul objet qui me reste est un petit dictionnaire franco allemand qui atteste de l'effort linguistique qu'ont dû faire mes parents pour servir la clientèle de METZ restée en majorité francophone et à laquelle s'ajoutaient les militaires de la garnison. Restent gravés en ma mémoire les premiers pas effectués sur le long comptoir revêtu d'une épaisse planche et aussi les gros catalogues de marchandises qui constituèrent mes premières images, mes premières émotions «artistiques». C'étaient des pages de vis et de clous, mais aussi des serrures plus ou moins ouvrées, les représentations en couleur des diverses sortes de balatum et toiles cirées, de même que les superbes cuisinières et poêles CINEY ou St-GODIN. Ces impressionnants volumes recueillirent aussi mes premiers gribouillis, avant d'exercer mes talents avec un clou sur les portes du buffet de cuisine!

Les années trente pas plus que le talent de mes parents n'étaient propices aux affaires, la liquidation du commerce ne se fit pas attendre. Se retrouvant sans travail mes parents durent également se séparer d'Aline avec laquelle ils continuèrent d'avoir des relations très amicales. Ils emménagèrent dans un appartement situé au 2ème étage du n° 33 rue de la Marne. Ce furent les années noires. Cependant maman et papa se sont évertués à ce que nous n'en ressentions aucune répercussion. Maman surtout que le commerce avait aguerrie sut s'ingénier à nous vêtir correctement, à nous prodiguer une nourriture simple mais toujours bien préparée, à nous enseigner les bonnes manières. Je suppose que durant cette période grand-père a encore dû être mis à contribution. Il nous arrivait parfois de surprendre maman en train de pleurer parce que papa n'avait toujours pas trouvé de travail, que Madame BRAUN se montrait pressante pour le loyer, que la liste des achats à crédit s'allongeait sur le carnet de la mère STEINBORN l'épicière et sur celui des FIEVET, boulangers. Cependant je rends hommage à ces commerçants, bons comme du bon pain, et qui ont permis aux gens pauvres de se refaire, alors qu'ils n'étaient pas dupes du petit jeu de fin de mois qui consistait à envoyer les enfants à tour de rôle acheter «avec le livre».

A force de chercher et d'accepter toutes sortes de travaux tels collage d'affiches publicitaires à la gare de METZ, ce qui nous valut, à domicile la primeur de leur contemplation, livraisons pour un marchand de fromage, papa a fini par décrocher un emploi de bureau à la brasserie AMOS. Certes ce n'était pas le Pérou mais l'assurance d'une

rentrée régulière d'argent.

Tout n'était pas réglé pour autant, loin s'en faut. Comme s'il fallait prendre une revanche sur la pauvreté noire, maman qui était une personne passionnée et d'un goût très sûr, se laissa tenter par des extravagances vestimentaires qui dépassaient les possibilités de la modeste paye. Papa quant à lui devint exigeant sur la qualité et la variété des repas. Il exigeait par exemple pour le souper du saumon fumé en boîte ce qui pour l'époque était un véritable luxe. La viande fit plus souvent apparition au menu et complétait heureusement les traditionnelles pommes de terre rôties et salade.

De plus en période difficile, Gustave avait pris la fâcheuse habitude de se consoler par l'alcool -ce qui ne s'arrangea pas du tout avec son nouvel emploi qui lui offrait la bière à volonté.

Tout cela évidemment n'enlevait rien à l'affection mutuelle et à la grande tendresse que nos parents nous prodiguaient à tous trois car entre temps Odette était arrivée, complétant la famille française type de l'époque.

En partie artisans de leurs propres ennuis, nos parents connurent à nouveau les dettes et les fins de mois difficiles.

Un jour nous constatons la disparition de certains objets de souvenir. Ce n'est que bien plus tard que nous devons apprendre que les jumelles, le sabre, la montre en or et sa chaîne, une bague à pierres bleue, blanche et rouge ayant appartenu à papa de même qu'une jolie pendulette sous cloche de verre, avaient été déposés au Mont de Piété ou Crédit Municipal, rue de Chèvremont à METZ, afin de boucher un trou financier devenu trop béant. C'est à cette époque également que maman nous envoyait chez une voisine Mme MONRIQUE, pour emprunter un peu d'huile qu'elle avait «oublié» d'acheter.

Il faut dire que dans ces temps l'on connaissait bien les locataires de la maison et des maisons voisines. Maman avait le contact facile, généreuse et serviable malgré la faiblesse de ses moyens elle sut se faire aimer de tous. De plus il semble bien que les gens étaient plus tolérants, plus solidaires qu'actuellement.

La ronde de ces amis appartient à mon enfance.

C'était la famille FRELING qui habitait au troisième étage. Monsieur FRELING était photographe. Il me refilait les vieilles bobines de film, en bois, qui constituèrent mon premier jeu de construction. Dans ses loisirs il jouait du cor d'harmonie en tapant du pied pour se donner le bon rythme ... nous habitions en-dessous ... et attendions patiemment la fin du morceau. Madame FRELING était une personne très agréable. Ils eurent une fille Simone.

Au premier étage la famille FERRY. Le papa était journaliste. La maman se distingua par sa belle voix qu'elle mit au service du peuple tous les ans au 13 juillet en chantant les grands airs patriotiques sur l'esplanade de METZ. Cette famille juive avait deux enfants : un garçon Robert qui devint prêtre, enseigna au collège catholique de BITCHE et qui est actuellement curé de la paroisse Sainte- Thérèse à METZ, et une fille Colette qui plus tard sera camarade de promotion de Josette et institutrice.

Au troisième étage de la maison jumelée habitaient les MONRIQUE qui étaient très amis et nous le prouvèrent pendant la guerre. Ils avaient une fille Yvonne.

Un peu plus loin les CORTESI avaient deux filles Jacqueline et Nicole. Monsieur CORTESI se plaisait en hiver à nous aider à modeler nos bonhommes de neige.

Dans la même maison vivaient les DUMONT et leur fille Huguette. Un peu plus loin, habitaient les PISTENON dont la fille Eléonore mourut à l'âge de treize ans d'une méningite. Ils avaient également un fils.

Pas très riches mais entourés d'amis, maman réglant le train-train quotidien, pour les enfants la vie était ainsi somme toute normale, sauf les soirs malheureusement de plus en plus nombreux où papa si doux par ailleurs piquait ses colères sous l'emprise de l'alcool, perturbant gravement une vie de famille qui aurait gagné à être plus paisible. Le lendemain matin, pris de remords, il demandait pardon à maman qui avait passé une bonne partie de la nuit à pleurer.

Égayons le débat en nous intéressant aux fêtes et jeux. Les fêtes de famille étaient simples comme l'étaient les jeux.

A la Saint-Nicolas, nous disposions chacun une assiette soit sur le rebord de la fenêtre, soit sur la table de la salle à manger. Là le saint patron des Lorrains -qui ne venait en chair et en os que chez les gens aisés, alors que chez nous il restait invisible et peut-être d'autant plus mystérieux-, là dis-je, il déposait dans chaque assiette une orange, quelques noix, noisettes ou amandes, un Saint Nicolas en chocolat ou en pain d'épices ... un peu plus ou un peu moins selon la prospérité du moment. C'était le seul jour de l'année où l'on disposait d'une orange entière pour soi tout seul. Le père fouettard laissait parfois des verges qui pourtant faisaient double emploi avec le martinet qui dans ces temps-là sévissait encore.

Outre les réceptions de Saint-Nicolas en ville, maman se rendit un jour avec nous à l'invitation d'une ancienne amie de pension Madame HUBRECHT, dont le mari était un important marchand de meubles de METZ. Pour faire plaisir à leur petit Dolfy le «vrai» Saint-Nicolas allait venir. Nous étions émerveillés par le décor mais plus ou moins anxieux dans l'attente de la venue du grand Saint qui serait inévitablement accompagné de son terrible acolyte. L'arrivée de ces personnages, l'abondance des cadeaux, nous firent vite oublier la présence du père fouettard. Pourtant nous fûmes étonnés de la quasi-indifférence de Dolfy en cette circonstance tout comme devant l'amoncellement de ses jouets auxquels on avait affecté toute une pièce de l'appartement. Nous nous rendions à l'évidence que ce petit chérubin fils unique était déjà blasé à l'âge de cinq ans, et que finalement son sort n'était peut-être pas aussi enviable.

A Noël, sous l'arbre merveilleux scintillant de bougies et «Spritz » ou cierges magiques dont les feux se reflétaient dans les boules dont la facture était beaucoup plus recherchée que celles d'aujourd'hui, l'on trouvait tout ce qu'avait apporté le petit Jésus: un jeu ou jouet pour chacun et un cadeau utilitaire: cache-nez, passe-montagne ou pull-over. Les repas de fête et les petits gâteaux étaient confectionnés avec amour et talent entre autres ingrédients, par maman. Ce sont les mêmes petits fours que nous réalisons actuellement grâce aux recettes transmises. Tout ceci nous incitait évidemment à croire très longtemps au père Noël, -même si dans la rue nous savions bien que c'était le «Häinè» qui faisait le père fouettard.

Si les soirées étaient consacrées aux devoirs, les jeudis et dimanches alors que nous ne possédions pas de radio et que la télévision n'existait pas encore, semblaient plutôt longs. Par temps de pluie c'étaient les interminables parties de «Mensch ärger dich nicht» ou «Ne t'en fais pas» ou les jeux des sept familles. Lorsque Duta venait boire le café elle amenait son Halma, jeu de pions, ou encore la journée se terminait par des parties de soixante-six, jeu de cartes, elles même sans fin. Pour moi ces jeux engendraient l'ennui, une impression de temps perdu qui m'est restée.

Je préférais de loin jouer dehors avec les copains du quartier dont le meilleur était Roger SUMANN. Notre coin était le terre-plein qui longeait la clôture du chemin de fer et qui dominait le tri du Sablon et l'importante bifurcation des lignes Metz-Paris et Metz-Strasbourg. Si je n'ai jamais possédé de train électrique, le spectacle du ballet ferroviaire grandeur nature me ravissait. Nous aimions d'ailleurs sur le chemin de l'école nous arrêter sur le pont «AMOS» lors du passage des locomotives qui nous cachaient complètement de leur jet de vapeur, voire de suie. C'était aussi le temps des premières automotrices ou michelines dont la concentration colorée égayait tout ce secteur.

Nos jeux n'étaient pas toujours innocents: un jour nous nous sommes amusés à creuser

un trou profond qui dès la pluie venue se remplit d'eau et fut caché par la flaque elle-même. Le piège ne devait que trop bien fonctionner et un malheureux zouave qui se rendait à la gare de marchandises militaires située en contrebas fit le faux pas escompté. Fâché il nous poursuivit, ce qui nous a amenés à confesser notre plaisanterie à nos parents. On devine la suite.

La quasi absence de circulation nous permettait de jouer sur la route, les filles au cerceau, les garçons à la toupie. L'on enroulait la toupie avec la ficelle du fouet et on la lançait. Puis on entretenait le mouvement en la fouettant, ce qui permettait outre de retentissants claquements, de faire bondir la toupie.

Les jeux de bille prenaient également une place importante, mais ceci surtout le soir au sortir de l'étude. La partie se déroulait tout au long des caniveaux de l'école jusqu'à la maison. Le passage le plus intéressant était celui du pont. Il arrivait parfois qu'une belle bille en terre aille s'écraser sur les voies. Mais cette perte était vite oubliée au regard de la joie procurée par les tix obtenus sans roulis et sans schœn, termes très techniques de notre jargon. Mais de l'école à la rue de la Marne le chemin était long et notre jeu ne nous le faisait pas parcourir à la vitesse « V », La partie se terminait donc assez régulièrement par une raclée pour retard injustifié.

Nous n'avions guère de gros jouets, exception cependant pour cet autoskif, cadeau de Noël conjoint de mes parents et de l'oncle Constant (frère de maman et mon parrain). C'était une sorte de kart en bois mu à l'aide des bras et guidé par action des pieds sur le train avant.

Au chapitre des loisirs, il convient de noter les visites à la Foire Exposition et à la Foire de Mai.

La Foire Exposition de METZ où nous allions lorsque papa avait réussi à nous obtenir des tickets d'entrée gratuits ou lorsque c'était la journée des enfants, nous plaisait par les dégustations nombreuses -c'est là que j'ai fait connaissance avec la crème de gruyère ROUY d'OR, mon premier contact avec le fromage. Excellente ambiance également tant aux stands où nous recueillions nombre d'images d'Épinal, découpages et gadgets divers -qu'au podium d'animation d'où je ramenaient ma première toupie.

La Foire de Mai quant à elle avait traditionnellement lieu sur l'Esplanade et sur la place de la République. Sur place nous avions droit à une gaufre et l'indication du petit crédit qui nous était alloué. Les manèges me plaisaient certes, mais je préférais de loin le stand de tir. Il s'agissait, jeu barbare, à l'aide d'un fusil à flèches type «Eurêka», de renverser les têtes de bonshommes qui regardaient par des fenêtres, ou plus difficile, de cavaliers qui tournaient avec leur monture. La réussite donnait droit à des tickets que je convertissais invariablement en petits chiens de porcelaine de diverses races qui me plaisaient beaucoup et dont j'avais constitué une belle petite collection.

Et l'école dans tout cela ?

Havre de paix et de bonheur, j'ai toujours aimé l'école.

Dès la rentrée, mon équipement faisait l'objet des soins minutieux de maman. J'étais mis en condition physique matérielle et psychologique comme un torero qui allait se jeter dans l'arène : tablier noir à liseré rouge, pèlerine et béret remplacé en hiver par le passe-montagne. A l'entrée au cours moyen j'avais droit en plus aux chaussures à clous des grands, avec lesquelles on pouvait faire jaillir des étincelles sur le silex de la route, quitte à perdre les précieux ornements dont le but essentiel était de faire durer les semelles de cuir. Le cartable que l'on portait sur le dos était également en cuir et garni d'un superbe cheval. A l'intérieur l'ardoise avec ses deux ficelles qui retenaient l'une l'éponge, l'autre un petit chiffon carré. Le plumier généralement en bois ou en laque contenait le crayon d'ardoise, le crayon, les couleurs, le porte-plume et les plumes sergent-major. Plus tard les boîtes à éponge en laque firent leur apparition. Tous les jeudis il fallait laver le cadre en bois de l'ardoise.

Si je nourrissais pour tous ces objets l'affection de l'artisan pour ses outils, les plumes toutefois, de même que l'encre violette distribuée généreusement par nos instituteurs à la manière d'une tournée générale dans les petits encriers blancs encastrés dans nos pupitres, m'ont causé bien des tourments. Les maîtres disaient de moi que j'avais une main de bois, de plus j'étais un gaucher qu'il fallait à l'époque contrarier. Tout cela se traduisit pour moi par une écriture de cochon, maculée et où l'on ne distinguait guère les pleins des déliés, contrairement au modèle parfait écrit au tableau. Parfois même le bec de la plume se prenait dans le papier et j'avais honte des dégâts qui infligeaient une si vilaine forme à un contenu parfois valable.

Je revois par la pensée tous mes instituteurs : le père Thomas au cours préparatoire qui a su si bien m'encourager, le père Litner au cours élémentaire et plus tard le père Kauffmann, le père Bauerschmitt et enfin à l'école annexe M. Fohr, et surtout M. Maire dit « le corbeau » que j'aimais tout autant alors qu'il semblait terroriser la classe lorsqu'il imposait l'analyse logique de phrases alambiquées qu'il empruntait à Bernardin de Saint-Pierre. Noter que l'appellation père outre qu'elle traduisait une affection certaine des élèves révélait également le fait que l'instituteur était, ce qu'il est encore, dépositaire de la tutelle paternelle durant le temps scolaire.

En résumé, nous sommes issus d'une famille modeste, secouée par les conflits internes dus à la pauvreté à laquelle l'alcool n'arrangeait rien- mais famille unie par la parole donnée et par le grand amour des enfants. Notre enfance a été heureuse grâce au courage de maman qui prenait la grosse part des difficultés à son compte, grâce aussi à la bonté et au dévouement de papa qui était un très brave homme lorsqu'il n'était pas sous l'emprise de son démon.

Notre enfance a été studieuse par une prise de conscience précoce de la nécessité de préparer sérieusement un avenir meilleur, notamment en renonçant radicalement aux vices qui aggravent les situations dramatiques.

## MONTIGNY-Lès-METZ DANS LES ANNÉES TRENTE

Rue de la Marne, la vie faisait son chemin, les enfants grandissaient et prenaient plus de place. Mes parents eurent la bonne idée de profiter d'une belle loi sociale de 1928, la loi Loucheur sur les immeubles sociaux pour envisager la construction d'un petit pavillon. Je pense d'ailleurs qu'en la circonstance l'influence et probablement l'apport personnel financier prêté ou donné par le grand-père Xavier EHRHARD, de même que son importante aide technique, ont fait que fin 1935 mes parents jetèrent leur dévolu sur un terrain de cinq ares situé rue Franiatte, à côté d'une grosse bâtisse militaire affectée au logement des sous-officiers.

Grand-père, ingénieur SNCF, dessina les plans qui furent agréés, et supervisa méticuleusement tous les travaux. Ce fut une période de difficultés certes, mais combien heureuse tant il est vrai que la famille avait peut-être besoin de cette stimulation. D'autre part, mes parents préféraient le Crédit Foncier aux sarcasmes de la mère BRAUN, propriétaire acariâtre et exigeante.

Tous les jeudis et dimanches nous allions voir l'avancement des travaux. Du premier trou de terrassement au gros œuvre, alors que l'on accédait encore au premier étage par une échelle, jusqu'à l'arbre décoré de rubans hissé sur le toit par les ouvriers qui eurent droit à honneurs, et gratifications, tout m'est resté gravé telle une fête ... et une belle leçon de choses, augurant d'un nouveau départ pour la famille.

L'emménagement eut lieu vers le début d'avril 1936, date qui allait pour moi marquer le début d'un trimestre assez difficile. En effet et à juste raison mes parents ne voulurent pas interrompre en cours d'année ma scolarité à l'École du Sablon. Il fallut donc trouver des solutions pour me permettre de terminer correctement mon cours moyen 1. Il fut décidé que je prendrai mes repas chez les STAMBACH rue Pétain, ce qui était un peu plus loin que la rue de la Marne. Duta qui était à l'origine de cette proposition, de même que ses parents m'accueillirent chaleureusement sans demander aucune contrepartie à mes parents. Il est vrai que je n'ai pas toujours apprécié les lentilles trop cuites et l'austérité générale de la nourriture de ces ascètes protestants, mais je conçois aujourd'hui toute l'importance du service rendu. Le soir, il me fallait rentrer à pied du Sablon à Frescaty, retour qui me semblait long et pénible.

Le réconfort de maman et les plaisirs de la nouvelle maison n'étaient alors pas superflus.

A noter que je n'étais pas le seul marcheur de la famille car papa dès cinq heures du matin se mettait en route par tous les temps pour rejoindre la Brasserie AMOS ... et les retours le soir ... en zigzaguant étaient encore plus longs, car son vilain défaut ne l'avait pas quitté pour autant.

Nous avions alors droit à sa mauvaise humeur et à des scènes épiques qui au théâtre eussent provoqué l'hilarité ... mais que nous ne trouvions vraiment pas drôles alors, bien que nous nous trouvions aux premières loges.

Voir papa, furieux au souper de ne pas trouver de saumon, qualifiant de «Scheibenkleister» : mastic pour fenêtres, l'excellente purée préparée par maman, entendre maman se défendre en traitant papa de toutes sortes d'injures qui dépassaient sa pensée, toute frustrée qu'elle était de ne pas connaître l'opulence et la sérénité souhaités, le tout se terminant qui dans la torpeur, qui dans les larmes, ont contribué à ma résolution de prendre

le contre-pied de l'alcoolisme qui sévissait depuis plusieurs générations chez les LEFORT -de même que d'avoir par rapport à l'argent une attitude d'indépendance radicalement opposée à celle de ma mère.

Maman ne méritait pas ces scènes car il lui fallut bien du courage pour aménager la maison et surtout les abords. Si certains de ces travaux tels la décoration de la maison ou la création d'un jardinet accueillant étaient plutôt agréables et permettaient à maman d'affirmer la sûreté de son bon goût, d'autres tels l'aménagement de la cour et du jardin qu'il fallut d'abord débarrasser des gravats plus ou moins enfouis du chantier s'avéraient beaucoup plus pénibles et ingrats.

Nous aidions maman de notre mieux, mais il nous fallut encore accentuer notre effort lorsqu'un jour, heurtant une grosse pierre avec la bêche, le coin de cette dernière vint se ficher dans le pied de maman, la blessant sérieusement. Là papa réalisa enfin qu'il aurait pu lui aussi payer un peu plus de sa personne.

Toutes ces difficultés s'ajoutaient aux lourdes tâches ménagères. Inutile de détailler ici la manière de laver à cette époque le linge d'une famille de trois enfants, il s'agissait en fait d'une véritable corvée.

Tout cela ne nous a cependant pas, l'huile de foie de morue aidant, empêché de grandir, et si Duta pour consoler maman lui disait en parlant de moi: «Der wird einmal eure Stütze sein!» : celui-ci sera un jour votre soutien, ce fut en fait Lucie qui assura pleinement cette fonction.

LUCIE était par tempérament très sérieuse, travailleuse et d'un dévouement allant jusqu'à l'esprit de sacrifice. Bien qu'appliquée, elle n'était pas très douée pour les études. Elle n'en décrocha pas moins un Brevet Supérieur de Commerce (Sténodactylo) qui lui permit dès l'âge de seize ans d'escompter une place de bureau rapportant à la maison le salaire d'appoint qui seul permit à mes parents d'envisager de me laisser poursuivre des études. Elle occupa divers emplois dont un poste de secrétaire à la Brasserie AMOS. Avec l'un de ses premiers salaires, mes parents lui achetèrent une robuste bicyclette de marque MESSINA qui devait lui servir à se rendre au travail. Elle en usa par tous les temps économisant ainsi les frais de tramway -ce même par les hivers les plus rudes, ce qui lui valut d'avoir le nez plus ou moins gelé. Ce courage, cette volonté suscitèrent mon admiration et une grande affection. Bien que décidé très jeune à devenir instituteur je m'appliquais à obtenir de bons résultats scolaires pour mes parents certes, mais aussi pour être digne des efforts de ma sœur aînée. Mes bulletins de CM2 furent très bons à tel point que j'aurais pu passer mon certificat d'études avec un an d'avance. Malheureusement, bien que l'on pratiquât à l'époque l'élitisme républicain, il était hors de question d'accorder une quelconque dérogation à la sacro-sainte règle de l'âge.

L'année suivante je perdis mon temps en restant premier de la classe et en décrochant sans effort le C.E.P.E. avec mention «Bien». Vint le cours supérieur à l'École Annexe de l'École Normale de Montigny-Lès-Metz, où M.MAIRE me fit faire des progrès décisifs en français. Je réussis le Concours des Bourses de deuxième série. Ce résultat, outre les 500 F qui auraient dus être alloués à ma famille et dont du fait de la guerre ils n'ont pas vu la couleur, devait rassurer mes parents sur mon aptitude à poursuivre des études. A l'époque l'École Primaire Supérieure était la seule possibilité pour un enfant de famille modeste de poursuivre ses études -le lycée étant plus ou moins réservé à la bourgeoisie.

ODETTE quant à elle, à part la période où elle eut la coqueluche, semant la panique par ses quintes, était le rayon de soleil de la famille: gaie, enjouée, insouciante, toujours partante pour les farces, préférait la chanson aux corvées de vaisselle dont elle avait l'art de s'éclipser. D'une constante bonne humeur, elle avait le don de dédramatiser les pires situations, de faire passer des larmes aux éclats de rire. Elle a contribué ainsi, à sa façon au bonheur de tous. Plus tard, parmi d'autres facéties sa tournée des cinémas, ses visites à la morgue ou au tribunal lui permirent de se cultiver à sa manière, car l'école ... elle en a pris et elle en a laissé.

Pour le garçonnet que j'étais l'ambiance du quartier, de la rue du général Franiatte était assurément intéressante. Ce n'était plus la vue sur les chemins de fer de la rue de la Marne, mais un vaste échantillonnage de toutes les spécialités militaires, à savoir : caserne du 80ème Régiment de Chasseurs alpins, remplacé plus tard par le 151ème Régiment d'Infanterie, Caserne du 61ème Régiment d'Artillerie, Caserne du 507ème Régiment de Chars d'assaut - dont le Colonel n'était autre que Charles de Gaulle, caserne de l'aviation, maisons d'officiers et de sous-officier, piste de cavalerie (il n'y avait pour cette raison pas de trottoir) et plus loin le terrain d'aviation dominé par le Hangar du Zeppelin. Le tout était entouré de cafés, lieux de rendez-vous toujours fort animés, de boutiques vendant des insignes de régiment et des souvenirs militaires tels ces encriers dont le couvercle était un casque ou qui étaient inclus dans la tourelle d'un petit char Renault, des tailleurs pour les tenues de gala des officiers. Ces commerces s'étendaient d'ailleurs jusque dans la rue Pétain (actuelle rue du XXème Corps américain) dans le prolongement de laquelle se trouve la rue Franiatte. C'est là que depuis fort longtemps le tailleur GARRIGOU exerçait son art pour les militaires mais aussi pour les civils. Papa, la bière aidant avait un embonpoint qui ne lui autorisait que des costumes sur mesure, ce qui me valut de l'accompagner lors d'un essayage et d'explorer cet endroit insolite où se mêlaient aux rouleaux de drap souvent kaki toute la passementerie militaire: fourragères, galons, épaulettes et même décorations et barrettes.

Dans la rue l'on se croyait en permanentes manœuvres : troupes à pied, officiers à cheval, canons, munitions et roulantes tractées par de puissants chevaux. L'animation était complétée par la charrette du laitier, les calèches et les lourds attelages de la Brasserie AMOS qui à elle seule possédait près d'une centaine de chevaux ardennais dont papa m'a un jour fait visiter les écuries. Les livreurs de bière avaient belle allure avec leur tablier de cuir. C'étaient de forts gaillards qui faisaient rouler les tonneaux du chariot sur un plan incliné formé de deux poutres jusqu'à retomber sur un épais coussin de corde avant d'être roulé vers la cave du bistrot.

Pendant les accalmies, ou juste après le passage d'un régiment de cavalerie, c'était la bande des garçons du quartier, les plus riches avec une charrette à bras, les plus pauvres, dont moi, avec un seau, tous armés d'une pelle plate qui s'égayait sur la rue pour ramasser le crottin que nous disputions aux moineaux. Nous connaissions déjà les vertus de l'or brun qu'attendaient nos fleurs et notre potager. J'avais pour ma part fabriqué une sorte de puits avec les briques qui restaient de la construction et je me faisais fort de le remplir.

Parfois il nous arrivait de suivre les troufions jusqu'au petit bois où ils manœuvraient pour partager avec eux au moment de la pause quelques patates cuites sous la cendre de leur feu de bois.

Autres moments forts, les fêtes de régiment dont les plus belles étaient celle du 80ème R.C.A. et celle du 507ème R.C.C.

Les chasseurs alpins avaient complètement transformé le trottoir d'accès de leur caserne en une galerie entièrement recouverte de mousse, qui imitait des remparts de fortifications. Dans la cour ils avaient reconstitué une véritable montagne ornée de fleurs des Alpes et de chamois.

Au 507, autre décor: un superbe char à l'entrée. Au programme une partie sérieuse: le baptême des nouveaux chars dont le régiment venait d'être doté, et une kermesse.

Impeccablement alignés la cinquantaine de chars que le colonel de Gaulle avait réclamés à cor et à cri, étaient flanqués chacun d'un officier, d'un sous-officier et d'une marraine choisie parmi les notables de Montigny et les épouses d'officier. Après la bénédiction religieuse effective (! ..) l'on cassa une bouteille de champagne sur chaque char.

Du spectacle lui-même je ne retiendrai que la démonstration des capacités d'évolution du nouveau char et le gag qui consistait à entasser un maximum de militaires dans un vieux char Renault.

Il m'a été donné durant la kermesse de côtoyer celui que nous appelions «le grand colonel», autour du lapinodrome - sorte de loterie dont le numéro gagnant était désigné par la carotte mangée par un lapin que l'on avait fait jeûner.

Autre aspect insolite de cette vie de garnison : le soir lorsque nous quittions l'École nous étions surpris de constater qu'une bonne centaine de militaires bien rangés attendaient de prendre notre relève pour apprendre à lire et à écrire aux cours du soir dispensés par nos instituteurs.

Comme pour renforcer cette imprégnation militaire notre maison jouxtait une sorte de grand «HLM» militaire, pour familles de sous-officiers, voisinage qui avait ses inconvénients matériels compensés par l'avantage de faire facilement connaissance avec des familles fort sympathiques.

Au plan matériel, notre petit pavillon avait un mur mitoyen avec la haute bâtisse militaire. Les crédits militaires d'entretien du bâtiment étaient plutôt maigres, il est arrivé à plusieurs reprises que les tuiles de la maison militaire emportées par le vent retombent sur notre toit provoquant des brèches telles que le vent s'y engouffrant, une bonne partie de la toiture était emportée. Nous avons eu cependant droit chaque fois à réparation et excuses. On en était quittes pour l'enlèvement des débris.

Plus sympathiques étaient les relations nouées avec les voisins. Par beau temps, maman et Madame SAUNIER se tenant de part et d'autre de la clôture du jardin papotaient des heures durant. Le travail ménager n'avancait guère mais le moral remontait au beau fixe.

Monsieur SAUNIER était sous-officier d'aviation. Le couple avait deux fils, André et Marcel.

De mon âge André fut à cette époque mon meilleur copain. Il nous procurait des rebuts de l'armée tels que vieille toile d'avion avec laquelle nous faisons des cabanes, mais aussi de grands parachutes d'exercice en papier que nous nous plaisions à faire ouvrir en courant, -il m'aidait aussi à reconnaître les Curtis, Simoun, Potez qui tournaient au-dessus de nous avant de se poser sur le terrain tout proche.

Il y avait aussi la famille de l'adjudant-chef LANDOUZY, originaire du Nord et qui avait procuré à maman de belles casseroles en émail bleu,... et ce beau sous-officier du régiment de tirailleurs sénégalais dont l'emménagement a donné lieu à des scènes assez comiques. En effet deux recrues noires se livraient à toutes sortes de pantomimes grimaçantes devant le grand miroir démonté de l'armoire de la chambre à coucher, allant jusqu'à voir de l'autre côté s'il n'y avait personne.

Autres amis du quartier, la famille BELLO dont le fils Pierre devint musicien alors que son frère s'installa plus tard comme cordonnier. Ils habitaient dans la grande maison de rapport située de l'autre côté de la nôtre.

Un peu plus loin vivait la famille BITCHNER dont le fils m'a appris à faire le nœud de cravate et dont je narrerai plus loin le tragique destin.

En face de chez nous s'étendaient les grands jardins de la ville qui avaient été divisés en parcelles louées aux amateurs. A côté de l'ancien cimetière de Saint Privat se trouvait la mesure de la très frustrée mais brave mère STAUB dont le fils Marcel, garçon sérieux et travailleur et excellent copain sut se tirer de la misère et accéda à une place d'employé à la SNCF. Un peu plus loin, une maison d'officier abritait la famille CHALOYARD. Puis l'on arrive aux MORCLETTE dont le fils Henri dit «Nin» était mon partenaire principal au jeu de billes.

D'autres amis tels que Dوتا et les CORTESI avaient également construit dans le quartier. Je pourrais poursuivre cette énumération tant il est vrai qu'à cette époque tout le

monde se connaissait dans le quartier, par les THILL, le boulanger SOUBROUILLARD, la mère GAUGUE qui tenait le café, les VION, DROITCOURT, MULLER, GERARDIN, JELLIMAN et j'en passe.



*Maison familiale -105 Rue Franiatte-*

*Montigny-Lès-Metz*

*Conçue par Xavier EHRHARD*

## DE 1938 À L'INVASION ALLEMANDE

Tout ce monde vivait dans le labeur et les difficultés quotidiennes certes mais dans une ambiance fraternelle et pacifique. Pourtant une certaine fébrilité dans les régiments caractérisée par des manœuvres plus fréquentes, entretenue par les nouvelles alarmantes et les vociférations d'Hitler à la T.S.F., vint perturber ce climat.

Alors que les Allemands venaient d'envahir les Sudètes et que l'inquiétude d'une nouvelle guerre mondiale prenait corps, la première alerte chaude fut la mobilisation dès septembre 1938 de quelques classes d'âge dans le but de protéger les points sensibles.

Par manque de chance, papa fut désigné par le sort et mobilisé pour garder le viaduc de chemin de fer de VANTOUX-VALLIERES. A cette occasion nous pûmes nous rendre compte de l'état d'impréparation de notre armée. Papa accusait un poids de 104 kg. Arrivé à son cantonnement on ne lui trouva pas d'uniforme. Petit à petit il finit par obtenir une paire de bandes molletières et un grand manteau bleu-horizon pour cacher son costume civil puis après maintes recherches un large képi du 402. J'avoue que je ne voyais guère mon père sauver la France dans un tel accoutrement.

Il fallait à tout prix atténuer les souffrances de papa qui depuis la guerre de 1914-18 était affecté de difficultés respiratoires (dues probablement aux gaz de combat) ponctuées de longues et suffocantes quintes de toux et qui de plus, se soignait depuis plusieurs années pour les rhumatismes. Maman décida d'entreprendre avec Lucie et moi une véritable expédition. A l'aide d'une charrette à bras empruntée chez BITCHNER nous lui amenâmes, à pied de MONTIGNY à VANTOUX un matelas, un oreiller et une couverture supplémentaires. Je pense que c'est ce jour-là que maman demanda à papa d'entreprendre des démarches pour se faire réformer. De fait, il fut assez rapidement démobilisé et ne fut plus inquiété par la suite.

Si la vie de famille regagna en sérénité du fait du retour de papa, les nouvelles relatant les coups successifs d'Hitler et la mollesse des alliés n'étaient guère rassurantes. La logique de guerre s'enclenchait inexorablement.

Septembre 1939 la déclaration de guerre à l'Allemagne voit fleurir les affiches de mobilisation générale. S'en suivent les évacuations décidées des villages frontaliers en même temps que le conseil donné à la population messine de trouver refuge et protection vers l'intérieur du pays.

Dans le but de nous protéger et se souvenant qu'elle avait une cousine lointaine Madame WENDEL dont j'ignore la filiation exacte qui tenait une chemiserie à DIJON, maman convainc papa de nous laisser partir, alors que lui resterait pour continuer à travailler, avec pour seule compagnie notre petit chien Riquet.

Cette période a dû être très dure pour papa qui n'avait pas l'habitude de se

débrouiller tout seul ... et plus d'une journée de cafard a dû être noyée dans la bière. Quant au petit Riquet, il était pratiquement abandonné à lui-même.

De notre côté les choses, aussi dramatiques qu'elles fussent, prirent vite l'allure d'une aventure. Après tout nous n'avions pas eu souvent l'occasion de voyager. Nous devions pourtant remarquer assez vite qu'il ne s'agissait pas d'un voyage d'agrément: les trains étaient bondés, roulaient lentement, leurs arrêts étaient fréquents et prolongés. De plus, nous étions tenaillés par la soif. Nous avons passé toute une nuit à même le sol en gare d'Is-sur-Tille où maman réussit à nous procurer une bouteille d'eau en la payant très cher.

Arrivés à DIJON, l'accueil à la chemiserie WENDEL fut excellent mais il était évident que nous ne pourrions rester là. Notre cousine nous trouva, pour passer la nuit, une vaste chambre dans une ferme à AUDELANGE dans le JURA. Seul inconvénient de ce gîte, la multitude de souris qui habitaient le lieu bien avant nous et que nous avons grand peine à effaroucher. Si Odette et moi n'avons pas tardé à tomber dans un profond sommeil, il n'en fut pas de même de maman et Lucie qui prises de panique passèrent une bonne partie de la nuit à froisser du papier pour éloigner les abominables rongeurs.

... Tintamarre de carillons aux aurores, ce sont les vaches qui partent au pâturage nous réveillant à une heure très inhabituelle pour nous, mais que nous allions mettre à profit pour atteindre dans la journée POLIGNY où la famille SAGE à laquelle notre cousine nous avait recommandés, nous trouverait un hébergement.

Nous fûmes très bien accueillis par la famille SAGE qui semblait ravie de pouvoir nous rendre un vrai service.

Madame SAGE, une matrone (au sens Romain du terme) respectable et épanouie, menait sa maison avec douceur et fermeté.

Monsieur Stéphane SAGE, sculpteur de son état et auquel on doit parmi bon nombre de monuments funéraires, le monument aux morts de POLIGNY, était un petit bonhomme guilleret à barbiche, d'une intelligence pétillante. Le couple qui ressemblait à un ménage à la « Dubout » vivait en parfaite harmonie avec la discrète et dévote Joséphine sœur de Stéphane, leur fils Gabriel vicaire de la paroisse et l'indispensable Titine.

Titine était une bonne à vraiment tout faire. Issue des profondeurs jurassiennes, sinon jurassiques, fruste, truculente, grosse, laide et barbue, se grattant tout le temps, Titine très dévouée semblait parfaitement heureuse de vivre et d'œuvrer dans cette grosse maison bourgeoise dont elle faisait partie intégrante.

La famille SAGE nous loua pour une somme presque symbolique un tout petit logement dans une très vieille maison tout à côté de la collégiale St-HIPPOLYTE. L'on accédait par un escalier étroit tordu, sombre et grinçant à la pièce unique d'une quinzaine de mètres carrés, à la tapisserie fort défraîchie tirant sur le jaune-vert-pois. Au fond se trouvait un réduit-placard à une porte, vraiment réduit.

L'inventaire de ce meublé fut vite fait: dans la pièce grand lit, table, chaises et une commode avec cuvette et broc en faïence, et un poêle à bois pour popoter et se chauffer dans le débarras-penderie un autre broc plus grand en émail bleu assorti au seau hygiénique.

L'entrée dans ce lieu d'un autre âge fut l'occasion d'un fou-rire communicatif qui dérida maman alors qu'elle avait déjà mesuré l'ampleur des nouvelles difficultés qui l'attendaient ... qu'elle pensait à papa tout seul et à la nouvelle maison plus ou moins abandonnée à MONTIGNY.

Le plus dur au début fut le manque d'eau courante et de toilettes ... et surtout ce seau hygiénique qu'il nous fallait descendre et vider à chaque instant dans un trou béant sous le trottoir, qui nous gratifiait à chaque fois d'un cocktail d'odeurs nauséabondes.

Étions-nous malheureux? Que nenni -maman en avait vu d'autres ... pour nous, l'aventure continuait... et surtout nous étions entourés de la vigilante affection de toute la famille SAGE.

Monsieur l'Abbé nous rendait parfois visite en revenant de la messe ce qui provoquait parfois la fuite aux cagibis de maman ou de Lucie lorsqu'elles étaient entrain de faire leur toilette.

Au contraire cette période fut riche en expériences et en joies nouvelles dont je retiens surtout les leçons de bricolage de M. SAGE qui m'apprit par exemple à refaire des manches de couteau. Un autre jour il me demanda de l'aider à nettoyer les foudres qui devaient être prêts avant les nouvelles vendanges car en bon jurassien, M. SAGE était un viticulteur averti, les vins d'Arbois, de Pupillin et vin de paille qu'il nous a d'ailleurs fait goûter n'avaient pas de secret pour lui. Il me fallait entrer dans le tonneau en m'éclairant d'une bougie, pour en brosser l'intérieur. Comment faire pour pénétrer par une si petite porte ? M. SAGE m'expliqua que normalement si la tête et un bras pouvaient passer tout le corps pouvait suivre.

Vint la période des vendanges. Mademoiselle SAGE possédait de belles vignes à Pupillin. Une importante équipe fut mise sur pied et nous étions heureux d'en faire partie. L'ambiance était joyeuse et laborieuse. J'étais étonné par l'opération de l'grappillage qui consistait à séparer les grains des rafles en le passant sur une sorte de grand tamis de bois. Les grands repas en commun préparés par Mme SAGE et Titine, pris dans l'immense cuisine étaient vécus par nous comme autant de fêtes. C'est à l'occasion d'un de ces repas que Titine prise d'une envie soudaine fila aux toilettes toutes proches ... et c'est alors que dans un silence momentané et après que nous ayons tous entendu le même bruit, Odette s'écria: «Titine a fait plouf ! » ce qui provoqua l'hilarité générale. Après quoi nous entendions rassurés les gémissements d'aise de Titine soulagée.

Avec M. l'Abbé les occupations étaient d'un autre ordre. En plus d'une intéressante visite au couvent des clarisses, il sut gentiment insister pour que je fasse partie de la chorale paroissiale qu'il animait, alors que le chant grégorien surtout, avec lecture de notes carrées dans de gros recueils impressionnants, n'étaient pas mon fort. Et pourquoi ne serais-je pas également enfant de chœur ? J'ai servi fidèlement Dieu ... et notre ami l'Abbé. Pour couronner le tout «A cœur vaillant rien impossible » le patronage du jeudi fut l'occasion de mémorables chasses au foulard dans les fourrés au voisinage de la Croix du Dan. Je me fis là d'excellents camarades dont Valère LETOUBLON et quelques autres dont j'ai oublié les noms. Une petite fausse note pourtant: un jour, au cours d'un jeu un camarade déçu de perdre eut le malheur de me traiter de «boche ». J'en ai été très affecté. Les réprimandes et explications de M. l'Abbé ne se firent pas attendre et le camarade dû s'excuser.

POLIGNY ce fut aussi pour moi une rentrée en classe importante car si j'avais été admis en qualité de boursier à l'École Primaire Supérieure de METZ, cela me permit d'être affecté en première année au Collège Jules Grévy de POLIGNY. Pour l'occasion maman me fit faire par le tailleur du cru mon premier costume à pantalon golf et veste à soufflets. Ma scolarité fut bonne et je pus passer par la suite en cours d'année dans la classe équivalente à METZ.

Durant notre séjour, papa nous adressait la majeure partie de sa paie et nous écrivait des lettres dans lesquelles son désarroi se faisait de plus en plus sentir. De plus il s'avérait que les prévisions alarmistes des autorités préfectorales de Moselle étaient infondées dans l'immédiat. Hitler n'attaquait pas la ligne Maginot de front... il préféra la contourner.

Devant les difficultés de papa et l'accalmie relative, nos parents décidèrent de notre retour pour Noël.

A la joie de retrouver papa et notre petit Riquet se mêlait la tristesse de quitter nos amis de POLIGNY ... POLIGNY nous a plu ... «A DIEU PLAYSE POLIGNY ».

Papa! Quel bonheur!

La maison dans un état lamentable! Riquet malade comme un chien! Ambiance de guerre!

Quelle tristesse!

oooooooooooooooooooooooooooo

Nous venions de quitter un havre de paix, mais ici la guerre se rappelait sans cesse à nous: extinction des feux, bandelettes sur les vitres pour éviter leur éclatement, consignes diverses, défense passive, tirs de D.C.A., alertes, agitation militaire.

Alors que maman s'affairait à remettre de l'ordre dans la maison et à concocter de petits plats pour nous redonner le moral, j'essayai de mon mieux de soigner mon petit chien. Pourtant rien n'y fit. Riquet livré à lui-même avait traîné un peu partout, il vomissait tout le temps. Sa maigreur et son œil triste faisaient peine à voir. A l'époque le recours à un vétérinaire était impensable pour nous, aussi avons nous décidé d'abrèger ses souffrances. La mort dans l'âme je fus chargé de cette macabre corvée. J'emmenai Riquet aux abords du «Schoutt», décharge de Frescaty. Là je le mis dans un sac avec une grosse pierre, je ficelai le tout et je l'immergeai dans le petit étang du fond de la décharge. Pour moi, cet instant d'échec et de tristesse est toujours resté associé aux horreurs de la guerre. Nous n'avons plus jamais eu de chien par la suite.

Le quartier avait bien changé: les hommes n'étaient plus là. Des affiches sensées redonner le moral semaient plutôt la panique «Nous vaincrons par ce que nous sommes les plus forts» alors que le contraire crevait l'œil, «Nous forgerons l'acier victorieux» alors que cela aurait dû être fait depuis longtemps. « Silence l'ennemi vous écoute !» ce qui fit qu'on en voyait partout et qu'un climat de méfiance s'instaura. Passons sur «l'emprunt d'État», nous étions de ce point de vue heureusement trop fauchés pour réagir positivement. Les décorations de circonstance des camions (coq écartelant une croix gammée, ou obus la détruisant) n'apportaient qu'une note d'un humour dérisoire. Le tout était ponctué de nombreuses alertes, souvent fausses, parfois chaudes -mais toujours les hurlements de sirènes et une peur au ventre que la distribution généralisée de masques à gaz n'a fait qu'accentuer.

Au début, nous nous abritions dans notre cave, serrés autour d'une statue du Sacré-Cœur que nous avait laissée en dépôt un sous-officier parti pour le front. C'est là que toute la famille marmonna maints Pater et Ave, durant le bombardement des installations du terrain d'aviation militaire tout proche. Je pus voir par le soupirail un STUKA au moment où il redressait son piqué au ras du sol. Toute la maison vibra comme s'il y avait un tremblement de terre. Mais l'attaque fut rapide. Fin d'alerte! Nous remontons. Tout est encore en l'état ! Ouf ! ... au moins pour cette fois.

A partir de ce jour la défense passive nous assigna le sous-sol de la maison militaire comme abri. C'est là que l'on retrouvait les amis du quartier, même ceux qui habituellement étaient un peu distants telle la famille de l'officier CHALOYARD dont nous avons fait connaissance à cette occasion.

Un jour un intrus, totalement inconnu du quartier se trouva parmi nous immobile, sans desserrer les dents. Intrigués, le fils CHALOYARD et moi-même nous le suivîmes à la fin de l'alerte pour nous rendre compte qu'il habitait une petite maison. Dès lors nous observâmes ses faits et gestes. Souvent il changeait la disposition de ses rideaux, s'agissait-il d'un code? Le soir il se servait de sa torche pour faire des signaux. Ce fut du moins notre interprétation. S'agissait-il d'un agent de la Sème colonne? ... De fait, un jour une descente de police mit notre homme en fuite. L'individu fut rattrapé près d'une ancienne casemate de 1870.

Dès lors nous voyions des espions partout et nous croyions sérieusement flairer les

faux curés au point d'ennuyer les vrais. Nous en avons ainsi suivi trois de Montigny jusqu'au centre de Metz.

L'hiver 1939-40 fut très rude et marqué par d'importants mouvements de troupes. Alors que les Allemands avaient poussé à fond la mécanisation, devant chez nous les chevaux qui tiraient canons et munitions tombaient les uns après les autres sur le verglas ; les bêtes souffraient, les hommes aussi. Nous répandions les cendres de nos poêles et cuisinières sur la route pour permettre aux chevaux de se relever ... pour souvent retomber sitôt après. L'on passait également des journées à faire du café pour les soldats transis.

Mais les nouvelles du front devinrent alarmantes et l'imminence de l'invasion ne fit plus aucun doute.

METZ fut déclarée ville ouverte. C'était la débâcle. Les casernes étaient abandonnées, de même que les dépôts de l'armée et la manufacture de tabac.

Presentant des années difficiles, toute la population se livra à un pillage systématique. Le premier objectif était le grand dépôt de ravitaillement de la garnison situé entre la Porte des Allemands et le fort Bellecroix, dans l'actuel boulevard de Trèves. Faisant taire nos scrupules car mieux valait tenter de survivre que de tout laisser aux Allemands, nous ramenons une grosse boîte de saindoux d'une vingtaine de kilos et une grande plaque, une peau entière de cuir à ressemeler. Ce butin quelque peu décevant pour maman allait s'avérer très utile. Le saindoux garantissait les pommes de terre rôties alors que le cuir fut une très précieuse monnaie d'échange. De mon côté j'étais attiré par les casernes de la rue ... mais bien du monde était déjà passé par là. Je réussis à ramener un plein sac de biscuits militaires durs comme du bois, dont personne n'avait voulu ... mais qui trempés dans le café étaient tout-à-fait comestibles et aussi un casque français que j'enfouirai plus tard dans notre cave avec une très jolie croix de Lorraine que j'avais confectionnée.

Même papa ne fut pas oublié. Je fis un saut avec le vélo de Lucie jusqu'à la manufacture située en face du Lycée de garçons et je revins avec une cartouche de cigarettes Boyard. Celles-ci n'étant pas du goût de papa qui fumait plus volontiers la pipe ou des cigares «voltigeurs», je me remis en quête et lui ramenai cette fois un sac à provisions bourré de cubes de tabac gris que j'avais obtenus de curieuse façon. Ce tabac était expédié normalement dans des espèces de tonneaux de lattes. Je revois toujours ce bonhomme qui s'était emparé d'un tonneau entier et se mettait en demeure de le ramener chez lui en le roulant sur les pavés. Après quelques tours assortis de grincements, le tonneau éclata répandant tout son contenu sur la chaussée. Du coup le partage fut immédiat et ma «mission» vite accomplie.

Quelques jours après, les autorités, si autorité il y avait encore, interdirent le pillage et demandèrent à la population de tout rapporter. Tout le monde comprit qu'il valait mieux tout planquer. Nous fîmes un enterrement de première classe à notre boîte de saindoux dans la partie de notre cave qui n'était pas dallée, tandis que la plaque de cuir disparaissait derrière une armoire.

Dans le même temps maman rassemblait tout ce qu'il nous restait d'argent pour le transformer en nourriture et autres provisions de première nécessité: huile, savon, café (l'armée ayant malheureusement arrosé d'essence ses stocks de café).

Très vite tous les étalages furent vidés par les clients ... mais aussi par les commerçants eux-mêmes pour leur propre réserve ... et en vue d'un marché noir qui serait très lucratif lorsque la pénurie s'aggraverait. L'on faisait le tour de tous les magasins, même ceux où l'on n'avait jamais mis les pieds, et l'on achetait ce qui restait. C'est ainsi que je ramenais de la rue des Clercs des blocs de thé Twinning solubles dont l'importance n'était guère vitale.

Un jour, maman m'envoie faire des courses en ville. Vers le pont du chemin de fer de la rue Franiatte j'entends des gens qui crient : les Allemands!... les boches arrivent! Et tout de

suite je vois des side-cars précédant d'énormes camions -chenilles remplis de soldats allemands parfaitement alignés. J'ai eu l'impression d'être écrasé, que tout ce que j'avais vécu jusqu'ici se concentrait en cet instant. .. instant qui mettait tout en jeu. Je rentre précipitamment, je me jette sur notre divan et je pleure comme je n'avais jamais pleuré.

Mon père pour me consoler me dit: «Sois en sûr, ils s'en iront de nouveau. Pour moi ma résolution fut prise dès cet instant et solidement ancrée : toute ma volonté tendrait à favoriser ce départ. Puis je gardai au fond de moi ma tristesse et ma détermination.

Quelques jours après c'est le lamentable défilé de nos troupes en déroute encadrées par les Allemands et en route vers le terrain d'aviation transformé provisoirement en camp de prisonniers.

Les soldats ont faim et soif. Tout le quartier se mobilise. Les femmes utilisent les plus gros récipients pour préparer de la soupe. La marmite est installée ensuite sur une chaise ou un tabouret et les enfants la distribuent à la louche dans les quarts et gamelles des militaires sous le regard agacé des Allemands.

Le lendemain de bonne heure, mes copains et moi, empruntons une charrette à bras pour faire le tour des boulangers du quartier et leur demander du pain pour les prisonniers. Tous répondent favorablement et gratuitement et c'est tout fier que nous sommes allés balancer plusieurs charretées de pain au-delà des grilles de Frescaty, apportant une véritable douceur et un réconfort moral à nos chers soldats. Notre manège ne cessa que lorsque les Allemands excédés se firent trop menaçants. Le soir, nous étions brisés de fatigue mais tellement heureux d'avoir aidé les nôtres.

Mon sommeil de plomb fut interrompu par des coups de sonnette et des coups de poing dans la porte d'entrée. Maman et papa allèrent voir ce qui se passait et rapidement vinrent nous demander de nous lever pour faire place à deux prisonniers qui s'étaient évadés. Le lendemain de bonne heure ceux-ci quittèrent la maison vêtus de vieux costumes de papa et nantis de vivres pour la route. Je crois qu'ils étaient de Normandie et qu'ils ont fait signe à mes parents qu'ils étaient arrivés à bon port.

## LA DOMINATION ALLEMANDE ET LA RÉSISTANCE PASSIVE

Bien que l'invasion ait été préparée par la Sème colonne et par le travail des rares autonomistes se recommandant de Karl ROOS, avec pour arme l'intoxication, la démoralisation et le défaitisme, les Allemands ne s'attendaient pas à un accueil aussi glacial.

Leur réaction ne se fit pas attendre et dès le lendemain des belles manifestations du 15 août 1940 durant lesquelles la Vierge de la place St-Jacques fut implorée par la foule en vue d'une prochaine libération, les allemands firent régner la terreur en commençant par l'expulsion de l'évêque de METZ. Dès que cette nouvelle fut connue, pratiquement tous les lorrains firent leur baluchon en vue d'attendre leur tour avec une relative sérénité.

Maman déploya toute son activité à bricoler des sacs à dos, à réaliser de gros ballots de couvertures entourés de draps cousus. Tout était calculé en poids pour les possibilités de chacun. Tout était prêt dans l'attente de l'ordre fatidique. Dès ce jour et toute la guerre durant, chaque coup de sonnette à la porte d'entrée nous faisait tressaillir. Après les familles de militaires qui avaient fui bien avant, nous laissant parfois en garde des objets qu'ils n'avaient pu emporter, telle cette chambre à coucher que la famille Chaloyard fut heureuse de récupérer après la guerre ... , c'était maintenant le tour forcé des gens du pays, amis de longue date du quartier. A quand notre tour?

Une fois de plus nous étions partagés entre la tristesse de quitter notre maison et la joie de pouvoir recouvrer la liberté dans un petit coin de la zone non occupée. En définitive, ce qui à l'époque nous a semblé être une véritable loterie machiavélique de l'occupant a fait que nos amis Monrique ont été expulsés et que nous sommes restés.

Nous avons attendu longtemps avant de déballer petit-à-petit les objets de première nécessité qui nous faisaient défaut et nous sommes restés toujours sur le qui-vive tant les Allemands laissaient planer une menace permanente en ce sens.

Nos sorties tendaient alors à faire en quelque sorte l'appel de ceux qui étaient restés et de resserrer les liens face à l'adversité. Nous cherchions à nous expliquer le pourquoi de certaines expulsions sans toujours trouver de réponse: familles d'anciens évadés de l'armée allemande de 1914-18 (On n'a eu connaissance de ce motif que très récemment), Lorrains francophones, la région messine ayant été la plus touchée ? Parmi les raisons de maintien, il pouvait y avoir la situation de fonctionnaires utiles, d'Alsaciens et Lorrains de confession protestante? Mais bien des cas, dans les deux sens, échappaient à ces sordides classifications et à nos supputations. Nous étions heureux de constater que bon nombre de bons patriotes et notables de Metz étaient restés ce qui nous rassurait quelque peu.

Pourtant les expulsions n'étaient qu'une phase de la tentative de germanisation, voire de fascisation. Très rapidement les méthodes nazies de conditionnement du peuple furent mises en place, créant une pression, ou pire une véritable oppression politique. Dans chaque quartier, dans chaque groupe de maisons, un responsable politique était désigné. Il était fait appel à des «volontaires» plus ou moins forcés pour être qui Blockleiter, qui Zellenleiter (dirigeants de bloc ou de cellule). Les allemands avaient vite compris ce qu'un uniforme de parti pouvait faire sur le dos d'un imbécile complaisant. De fait ces accoutrements n'étaient que très rarement portés par des intellectuels ou simplement des gens larges d'esprit, sauf

peut-être quelques personnes qui avaient choisi délibérément d'entrer dans un subtil mais périlleux double-jeu. Le comble est que ces suiveurs du régime nazi dont le rôle se bornait à relayer la propagande du parti, à observer les faits et gestes des gens de leur secteur pour moucharder ensuite (détection de radio Londres, des gens qui parlaient français, des jeunes qui portaient le béret) avaient de ce fait accès à l'ensemble du système répressif allant jusqu'à l'alternative de vie ou de mort, du déplacement ou de la déportation des personnes. Quelques-uns d'entre eux surent pourtant atténuer la fureur de l'occupant.

Cette mise en place devait se traduire dans un premier temps par une « Grosskundgebung », grande manifestation pour accueillir le « Gauleiter Burckel », chef nazi du département annexé. Tout le monde fut embrigadé, tous les scolaires devaient être en culotte noire et chemise blanche. Pour la majorité de la population la notion de « Malgré-nous » prit corps dès ce jour, à tel point que l'accueil apparent n'était qu'un vaste bluff. Malheureusement les mascarades similaires se multipliaient et si la « tiroculose » était de mise neuf fois sur dix, il arrivait que malmenés par les « ultrafayots », on se trouvât embringués dans les « propagandamarsch ». En même temps que l'action sur la collectivité, les pressions individuelles s'accroissaient.

Un jour nous eûmes la visite d'un nommé Boyard, accompagné d'un S.S. Leur objectif était de nous faire changer de nom: LEFORT cela ne collait pas très bien avec la « Deutsche Volkzugehörigkeit », appartenance au peuple allemand. Mes parents refusent catégoriquement, le S.S. insiste~c'est alors que maman rétorque qu'un Oberst ou colonel des S.S. se nommait bien Lacuyante. Le S.S. dit : "mais c'est un descendant des Huguenots! », Maman réplique dans l'instant : "mais qui vous dit que nous ne sommes pas des descendants des Huguenots ? De plus vous êtes accompagné de M. Boyard qui n'a pas que nous sachions modifié son propre nom". Les deux partirent bredouille. Par la suite le S.S. vint tourner à plusieurs reprises autour de notre maison accompagné de deux lévriers blancs particulièrement menaçants.

Dans la rue les cheveux long et le port du béret nous valaient des coups des allemands, mais aussi d'une bande de Lorrains issus de milieux bourgeois de Metz et qui cherchaient à s'attirer les bonnes grâces de l'occupant pour sauver leur patrimoine. Avec François Bastian nous avons un jour participé à une véritable bataille rangée contre cette bande.

Nous subissions la pression mais la réciproque était vraie, les allemands se sentaient mal à l'aise à Metz. Ce climat était perceptible partout, même dans le tramway: alors que nous étions debout sur la plate-forme arrière, dès qu'un allemand arrivait nous nous précipitions sur les places restées libres afin qu'il ne puisse s'asseoir. S'il maugréait nous rétorquions que nous ne nous levions que pour les dames âgées.

Toutes les casernes de la rue Franiatte avaient été occupées par les allemands et notamment celle du S07ème régiment de chars du colonel de Gaulle, où furent hébergés les S.S. de la division « Adolf Hitler », troupe super équipée à la discipline très stricte. En hiver les hommes de garde en grand manteau blanc chaussés d'énormes sur bottes, de très grande taille formaient deux véritables monuments figés de part et d'autre du portail.

Les logements militaires et nombre de logements civils étaient occupés par des familles de sous-officiers allemands qui semblaient d'ailleurs nettement moins fanatiques que les membres plus ou moins planqués du parti. Avec la famille Pitzca originaire d'Autriche maman eût même l'occasion de s'entretenir du sort de l'Alsace-Lorraine et avoir des relations amicales. Il en était de même avec deux jeunes allemandes mobilisées comme « Lufthelferin » : auxiliaires dans l'aviation.

Et notre jeunesse dans tout cela? Elle ne se déroulait pas trop mal. Point besoin d'inventer des jeux de rôle, le contact quasi-permanent de l'ennemi stimule notre imagination et nous permet généralement de tirer notre épingle du jeu.

Certes il y avait l'école et l'on apprenait tout en allemand. De plus quelle que soit

l'école tout se déroulait sous le contrôle des jeunes hitlériennes encadrées par des Reichsdeutsche, Allemands de souche pure issus du troisième Reich et quelques rares Lorrains félons, graines de salauds qui en faisaient souvent plus que demandé. Outre les moyens classiques de s'esquiver tels que maladie, décès fictif d'un proche et autres inventions de même type l'on pouvait se faire oublier en pratiquant des activités qui échappaient à l'idéologie. Certaines étaient organisées par l'école comme la récolte des petits pois, l'occupant n'hésitant jamais à sacrifier la classe pour les besoins économiques. Une autre fois ce fut un stage de plusieurs jours pour la récolte des pommes de terre. Mais là les choses se gâtèrent. Nous étions hébergés à même le sol au château de Pange. Nous ramassions de grosses pommes de terre polonaises dans la boue. Ce sont les mêmes pommes de terre cuites à l'eau qui constituaient notre seul repas. Avec quelques copains nous nous sauvâmes du camp pour rentrer à Metz, ce qui nous valut notre premier blâme officiel.

D'autres activités nous permettaient de sortir complètement du cadre de l'école: par exemple ces permanences à la gendarmerie qui nous offraient la possibilité de fureter dans les tiroirs pour signaler à qui de droit la préoccupation de cette arme.

J'avais trouvé un autre filon en demandant à passer des brevets de natation et de sauvetage dans le cadre de la Deutsche Lebensrettergemeinschaft, association de maîtres-nageurs sauveteurs. C'est ainsi que dans une ambiance humanitaire j'ai appris à bien nager et les gestes de sauvetage. Il nous avait bien été précisé que toute personne en difficulté devait être sauvée. Ce stage fut très positif.

Après ce stage j'ai demandé à entrer chez les jeunes pompiers. Outre les exercices qui pourraient être utiles nous effectuions des tours de permanence rue des Franciscains à Metz. L'on avait droit alors à un Kammissbrot, pain de seigle complet et trois ou quatre grosses rondelles de saucisse ce qui était toujours bon à prendre.

Je pense que l'école Lehrerbildungsanstalt =Ecole Normale, sachant qu'elle ne pouvait compter sur mon assiduité dans les jeunes hitlériennes, se débarrassait volontiers de moi vers ces organismes. En effet j'ai été sanctionné par la collection complète de blâmes prévus à tous les niveaux de la hiérarchie nazie. Le plus beau était assorti de ce que M. Rustin, directeur de l'École Normale après la guerre qualifia de citation, à savoir : « Wegen seine Pflichtvergessenheit im Jugenddienst ist LEFORT von einem Bannverweis bestraft » : En raison de l'oubli de ses devoirs dans le service de la jeunesse LEFORT a été puni d'un blâme au niveau du Bann (niveau supérieur de la hiérarchie des jeunes hitlériennes) -J'avoue que je reçus ces coups de pied au cul avec une certaine fierté et que mon esprit frondeur s'en accommodait très bien.

Mais venons-en à la Lehrerbildungsanstalt : Institut de formation des Instituteurs. Comment ai-je atterri là-dedans? Comment les choses se sont-elles passées ?

En 1939-40 j'étais en première année d'E.P.S. (École Primaire Supérieure) en qualité d'élève boursier. Ma vocation était tracée. Je voulais devenir instituteur. Mon objectif était la préparation du concours d'entrée à l'École Normale, à l'issue de la classe de troisième. L'invasion allemande et le fait de ne pas avoir été expulsé allait-il chambouler tout cela ? Avec le recul je pense que maman aurait été bien avisée de me laisser à Poligny, ce que Madame Sage nous avait proposé. Je comprends qu'en des temps difficiles une mère veuille assurer elle-même la protection de toute sa famille en la gardant auprès d'elle.

Mes parents décidèrent donc de me faire suivre le cursus correspondant aux études débutées.

C'est ainsi que je me retrouvais d'abord pour finir l'équivalent de l'E.P.S. dans les locaux de cette école puis en troisième année dans ceux de l'ancienne École Normale d'Instituteurs à Metz.

Les professeurs étaient des Allemands de souche {Reichsdeutsche}. Hormis ceux

d'histoire et d'instruction civique dont l'enseignement était politiquement orienté, le comportement des autres professeurs à notre égard était tout-à-fait normal. La pédagogie allemande les amenait à tout concrétiser ce qui frisait parfois le ridicule. M. Harms professeur d'Allemand se dirigeait vers le mur de la classe, piétinait sur place, se tournait vers nous en disant «Das ist eine Sackgasse!» : «Ceci est une impasse» on comprenait de suite! M. Bouless (surnom dû à sa rondeur) professeur de chimie préparait de savantes expériences avec son -Kippschenapparat» et il lui arrivait parfois de les réussir!

Après cette année préparatoire nous fûmes admis en qualité de «Stadtschuler» externe, à la L.B.A. {Lehrerbildungsanstalt} à la rentrée de 1942. C'était l'équivalent allemand de l'École Normale, et elle était située dans les mêmes locaux, à Montigny. Ce n'est pas ainsi qu'enfant j'avais rêvé de devenir instituteur et le contexte politique de cette admission m'inquiétait vivement. De toute façon les choses n'étaient guère plus enviables au Gymnasium : Lycée. Cependant pour être fonctionnaire allemand il faudrait un jour faire acte d'allégeance au parti. Dans l'instant ce sont mes parents qui ont pris une décision qui compte tenu des circonstances était somme toute logique. Pour la suite on verrait, car là-dessus j'avais ma petite idée.

Placés sous la responsabilité de M. Etter professeur d'Allemand, nous avons réussi à acquérir un véritable esprit de promotion, l'appareil du parti semblait épargner notre classe. M. Etter avait su comprendre que nous étions des «Malgré nous» de la scolarité allemande et su nous proposer en dehors des auteurs imposés, des textes dont les auteurs étaient à l'index du parti.

Bien sûr il lui fallait sauver les apparences, son salut hitlérien était presque réglementaire alors que notre professeur de sciences naturelles, M. Florent ZIMMERMANN le seul Lorrain ancien professeur de l'École Normale faisait semblant en disant : «setzt euch!» = asseyez-vous! au lieu du «Heil Hitler!» de rigueur. Censé nous enseigner l'hérédité à l'appui du mythe de la race supérieure, il s'évertua surtout à nous expliquer les tares morphologiques que l'on trouvait dans les confins d'Allemagne et d'Autriche.

Les camarades de notre promotion étaient d'origines diverses. En gros, trois origines: les Messins qui étaient externes {Stadtschuler}, les autres Lorrains qui étaient internes {Heimschuler} et les Allemands de souche au nombre de deux dans notre classe.

Au départ ces trois groupes avaient un comportement assez différent. Les Messins ne parlaient qu'en Français, ils se réunissaient pendant les récréations dans le petit square de la cour de l'École Normale, commentaient les dernières nouvelles de radio-Londres ... et se taisaient dès qu'un autre élève s'approchait. Dans ce groupe, il y avait: Thill Adolphe! dit Popol, Isch Joseph, Schmitt, Wurckler, Rumelard, Perrein, Didelon, Lickel, Bastien, François Bastian, Raymond Portenseigne, Roger Lefort, auxquels s'étaient joints Olejnyczak et Ruer de Thionville.

Les-Lorrains des régions de Sarrebourg et de Bitche: Pignon, Matt, Porta, Rohrbacher, Poirot, Biel, Kiel, Frurnholtz, n'appréciaient guère notre manège. Un jour ils délèguèrent Pignon qui vint nous dire : « vous savez nous aussi on est Français, on pense comme vous » ce qui dégela considérablement l'ambiance.

Restaient les deux allemands qui se sentaient isolés au point qu'ils se virent eux obligés de composer. De fait, ils apprirent à nous connaître ... mais que je sache, aucun d'eux n'a jamais tenté de nous moucharder. Les conflits se situaient plutôt au niveau de certains cours : en histoire par exemple, lorsque la carte du front russe affichée et mise quotidiennement à jour à l'aide de petites épingles se trouva «accidentellement» maculée par la projection d'un encrier.

Les pires relations étaient celles avec le professeur d'éducation physique, Kerner, chef de la jeunesse hitlérienne -et dont le zèle n'avait peut-être que comme objectif de s'épargner un engagement au front russe. Nous savions que toute allusion en ce sens avait le don de

l'exaspérer. Je n'ai que trop connu son bureau où mon manque d'ardeur était fustigé et d'où je sortais chaque fois nanti d'une nouvelle sanction. Le jour où il fut effectivement mobilisé, il me lança, furieux : -Lêfortt, einer von uns beide musste gehen! : «Lefort, l'un de nous deux devait partir». Je n'étais pas le seul, loin s'en fallait à poser problème à l'administration de l'école à tel point que le directeur eut l'idée d'organiser un véritable stage de redressement plus ou moins paramilitaire à Froidcul près de Moyeuvre-Grande. Nous fûmes encadrés par des S.S. dont l'inénarrable Polmann, chargé de l'entraînement et qui devait nous inculquer les vertus de la discipline allemande en utilisant à ces fins toutes sortes de méthodes humiliantes pour les récalcitrants.

Au retour, séance de photographie, en uniforme de jeunesse hitlérienne sur le grand escalier de l'École Normale. Délibérément, je suis venu en blouson. Au développement des clichés, je suis reconvoqué chez Kerner qui, fou de rage, me met la photo sous le nez en hurlant : « Da ist der Lêfortt mit seine Windjacke ! » : «Là, c'est Lefort avec son blouson !».

Pourtant le bluff aidant, le Directeur de la L.B.A. devait recevoir une distinction pour avoir réussi (sic) la «Umschulung» : revirement des futurs instituteurs mosellans. Une grande cérémonie était prévue à la «Aula» : salle des fêtes de l'école. A l'entrée des élèves, le socle du buste de Hitler avait été décoré du V surmonté de la croix de Lorraine -qu'un lèche-bottes s'empressait d'effacer. Lorsque pendant le discours nous apprîmes le pourquoi de l'événement, je partis d'une quinte de toux qui ne trompa personne. Le lendemain je fus convoqué au bureau du Directeur, cette fois. Je fis valoir que j'étais réellement enrhumé. Je dus appeler le docteur Bardot à la rescousse. Nous savions que ce médecin était toujours partant pour tirer d'affaire tout compatriote ennuyé par les Allemands.

Le groupe des externes se sentait plus ancré dans la population qu'inféodé à la L.B.A. considérée comme un mal provisoirement nécessaire. Nous nous retrouvions souvent sur les bords de la Moselle. L'hiver 1942-43 ayant été très rigoureux nous allions patiner tout autour de l'île St-Symphorien et faire sauter à Moulines à l'aide de détonateurs procurés par Thill les véritables séracs que la Moselle avait charriés.

Il y avait aussi toute la vie du quartier, les nouvelles de radio-Londres que même des familles allemandes écoutaient. Pour notre famille le véritable messenger de l'espoir était notre facteur M. Bach qui nous tenait au courant des dernières nouvelles de Londres, de la Résistance, des Lorrains qui venaient d'être inquiétés. En même temps que le courrier il nous distribuait des tracts et donna même un jour à maman une image représentant le général de Gaulle au dos de laquelle figurait l'appel du 18 juin.

Avec les copains du quartier, c'est à la messe de l'Abbé Leroy dans le sous-sol de l'École Peupion, que nous nous retrouvions -messe à laquelle assistait naguère le colonel de Gaulle. L'Abbé Leroy, ancien pâtissier de vocation tardive, était un petit homme fort courageux qui ne mâchait pas ses mots à l'encontre de l'occupant, dans des sermons enflammés. C'est tout naturellement qu'avec lui à la fin de la messe nous entonnions ce refrain «Entends du haut du ciel ce cri de la Patrie : catholique et français toujours»- ce qui entraîna inmanquablement l'expulsion de notre vaillant petit curé, et lui permit de se fixer à Castelnaudary.

Un autre jour funeste, la quasi-totalité du quartier se retrouva en un immense cortège aux obsèques d'un jeune de Montigny, Marcel Ney, mort en prison.

Il arriva même que l'ensemble de la population messine excédée par les agissements des nazis se retrouve, place de la Préfecture pour demander l'expulsion.

Les allemands filmèrent la scène et firent un montage qui fut présenté aux actualités comme une manifestation en leur faveur.

Mais la pression de l'occupant ne diminuait pas pour autant. Ce fut l'incorporation de force de plusieurs classes d'âge dans l'armée allemande, et un étrange appel de volontaires-

Un jour tous les jeunes de plus de seize ans sont convoqués à la salle des fêtes de l'ancienne E.P.S. et École professionnelle. Un véritable ratissage est effectué afin que tous soient présents. J'avais remarqué le bureau et les formulaires installés à l'entrée. Assurément l'on voulait nous faire signer quelque chose. Lorsque la tournure des discours me fit comprendre qu'il ne s'agissait pas moins que d'une tentative d'enrôlement dans les S.S., je réussis à sortir prétextant d'une envie urgente de me rendre aux toilettes, et me sauvai par un soupirail. Je crois savoir que les résultats de cette action, fortement contestée par les Messins furent être annulés ... Il n'en reste pas moins vrai que les Allemands trouvèrent le moyen d'incorporer de force des Alsaciens et des Mosellans dans les S.S. en les affublant du terme de volontaires.

Lors de tels évènements le moral des Mosellans se trouvait fort affecté : les Allemands s'installaient, s'imposaient partout, la délation était encouragée, une certaine peur s'installait. Comment pourrait-on un jour se débarrasser de ces -doryphores- revêtus de vert-de-gris ?

Si radio-Londres nous donnait quelques informations, nous ne savions rien ou presque de nos compatriotes de l'intérieur de la France. Pétain, par ses discours lénifiants avait-il sapé ce qu'il restait de courage ou d'aptitude à réagir ? Ici on guettait le moindre sursaut mais l'on ne voyait rien venir. Au contraire on apprenait que les Allemands mobilisaient les jeunes Français pour le service du travail obligatoire en Allemagne (S.T.O.). Ils connaissaient eux aussi une sorte d'incorporation de force.

Pire, un jour de mai 1943 me trouvant à la gare de Metz, je vois deux Allemands qui admiraient une vitrine du magasin Bogner de la rue des Clercs dans laquelle était exposée toute la quincaillerie militaro-politique du régime nazi : macarons de la N.S.D.A.P., insignes et poignards de la jeunesse hitlérienne, poignards très ouvragés des Sturm Abteilung (S.A.). L'un d'eux s'approche de moi et me demande dans un allemand baragouiné: «Wo kann kof ceci ?» : où peut-on acheter ceci. Je m'aperçois qu'il portait un écusson tricolore garni du mot France. Cela me traversa comme une décharge électrique. Je répondis sèchement: «vous êtes en France ici et vous pouvez parler français ... mais que faites-vous dans cette tenue ? Je vais vous conduire en ville». Tout au long du chemin, je leur fis part de ma déception quant à leur attitude. Je leur indiquai que nous ici nous ne savions plus quoi inventer pour nuire à l'occupant et que notre seul désir était de réintégrer au plus vite la mère-patrie. Je leur dis que je ne voyais guère comment une attitude aussi négative que la leur permettrait ce retour, qu'à notre sens les bons Français étaient à Londres avec de Gaulle ou résistaient à l'intérieur. Je tins ainsi le crachoir jusque devant le magasin n'obtenant que de vagues réponses embarrassées puis les quittais en leur faisant remarquer qu'ici il y avait encore des français qui ne se déculotteraient pas devant l'ennemi. Par la suite nous devions en rencontrer d'autres à la Foire de mai. J'étais avec Raymond et je lui dis assez fort pour qu'ils l'entendent: «tu as vu ces salauds, ils sont en train de nous vendre une deuxième fois ». A chaque fois je rentrais chez nous très malheureux.

Heureusement il y avait les copains et la chaude ambiance familiale. Les copains c'était d'abord Raymond Portenseigne, le meilleur d'entre eux, que j'avais aperçu la première fois à la chapelle lors d'un office de l'Abbé Leroy: un grand roux au cœur d'or. Puis c'étaient Marcel Baroth, petit mais pétillant d'humour et d'intelligence, Marcel et Jean Lefort (des homonymes) calmes et gentils et Gilbert Legay un peu frimeur mais intelligent et sympathique. Voilà pour le secteur de la rue de la Prévôté. En plus il y avait les copains et copines de la rue Sr-André où nous faisions les quatre cents coups, dévalant le talus du chemin de fer à bicyclette. C'étaient René Megly dit «Mégot» dont la devise était «Se consumer en servant», Joseph Philippi et son frère Jean qui avaient construit un superbe canoë que nous utilisions à tour de rôle sur la Moselle, René Bour très facétieux et les filles Raymonde, Denise et Maria, petits bégains de l'époque.

S'ajoutaient toutes les copines d'Odette: Alice et Berthe, Nicole, Claudine, Marthe et j'en passe.

Je n'oublierai pas non plus les copains connus à l'école et notamment François Bastian et Schmitt avec lesquels on refaisait le monde car assurément des jours meilleurs viendraient.

Oui le temps des copains a existé pour nous, plus fort encore en raison de l'adversité.

La maison était un cocon -même papa, la légèreté en alcool de la bière aidant, s'était assagi.

Il se levait de bon matin et était toujours ponctuel à son travail. Parfois il revenait avec un Kamiss sous le bras, ayant comme maman le souci d'améliorer l'ordinaire. Il était attentif à mes devoirs, prêt à m'aider en mathématiques quitte à écourter sa nuit. Pourtant cela ne s'est pas produit souvent car en la matière le programme allemand n'était pas très ambitieux.

Maman était surtout attentive à notre nourriture car si pour papa le fait de maigrir d'une vingtaine de kilos était plutôt salubre, à notre âge la consommation quasi-quotidienne de pommes de terre au roux risquait de s'avérer insuffisante. Aussi, maman n'avait-elle pas sa pareille pour le troc : toute la pièce de cuir a été « transformée » en farine, huile, beurre de synthèse. Elle allait aussi « hamstern » mot allemand qui fait allusion au hamster qui accumule des réserves.

Papa prospectait parmi les clients de la brasserie, ceux qui pouvaient lui indiquer des fermes où l'on avait quelques chances de ramener des vivres : une expédition à bicyclette à Vigny nous permit ainsi de ramener quelques douzaines d'œufs que maman conservait dans du « Wasserglas » : silicate de soude qui formait une gelée blanche dans le gros pot de grès utilisé à cet effet. Parfois elle ramenait du jambon. Elle avait le don de convaincre et n'est jamais rentrée bredouille. Parfois elle partait en train, Lucie ou Odette l'accompagnaient. La difficulté au retour était de tout planquer car l'occupant ne tolérait pas ce sabotage économique. A ces occasions maman prenait souvent un embonpoint important et cela aboutissait à des situations comiques.

Tout était utilisé : pour les confitures, les fruits étaient cuits avec la peau. Le jardin était utilisé au maximum, le fumier provenait de la Brasserie Amos de même que les bouteilles de bière vides qui étaient utilisées pour la sauce tomate. On élevait des lapins et des poules. J'avais construit le clapier sous l'escalier du balcon, et j'allais chercher de l'herbe le long des fossés. J'aimais les animaux et ils me le rendaient. Quand j'entrais au poulailler certaines poules se baissaient pour se laisser caresser. J'étais toujours assez malheureux lorsque l'on devait sacrifier un animal pour le consommer.

Maman fabriquait elle-même son savon ou quelque chose d'approximatif à partir de suif et moyennant une recette que les voisins se passaient, cette denrée étant particulièrement rare.

Pendant ce temps Lucie pédalait quatre fois par jour pour se rendre ou revenir de la Brasserie où elle avait une place de secrétaire. Les problèmes d'argent étaient moins épineux car il n'y avait presque rien à acheter, tout était sur tickets. Les mensualités de la maison se faisaient moins pesantes.

La maison était toujours ouverte à nos amis. Tant pour nourrir notre espoir que pour nous amuser, nous disséquions ensemble les prophéties de Nostradamus et nous faisons tourner la clé de St-Jean. Radio-Londres et ces petites superstitions étaient pour nous une sorte d'antidote à l'intox nazie. St-Jean nous prédit longue vie. Nous sommes rassurés au point que le 7 juillet 1943 nous prenons l'engagement de nous retrouver cinq ans plus tard soit le 7 juillet 1948 (ce qui fut réalisé).

Mais la plus belle fête qui réunit tous les amis de la famille fut sans conteste la communion solennelle d'Odette. Maman qui adorait les fêtes de famille et était une très fine cuisinière réussit le tour de force d'organiser malgré les restrictions un festin où apparemment rien ne manquait. Même papa apporta sa contribution en nous procurant par l'intermédiaire d'un client de la brasserie un excellent petit vin blanc dont je réussis à subtiliser une bouteille pour la boire entre copains. Étaient invités, l'oncle Auguste, parrain d'Odette, Duta, sa marraine, l'oncle Joseph et tante Flore, ma marraine, toute la famille

Cortesi : père, mère, Nicole et Jacqueline, amis de longue date connus en même temps que la famille Monrique alors que nous habitions rue de la Marne, Mlle Vetter une amie alsacienne de maman, Madame Bello notre voisine italienne, une amie de Lucie et mon grand copain Raymond. Cette fête fut pour moi le dernier rayon de soleil alors que s'accumulaient les nuages de la tourmente.

## L'ÉVASION

Nous sommes en juin 1943. La guerre fait rage sur le front russe. Les Allemands envisagent de mobiliser de nouvelles classes de Lorrains en les prenant de plus en plus jeunes. Dans les rues la tension monte. Les V à croix de Lorraine fleurissent partout. Les Allemands deviennent de plus en plus répressifs. J'ai arrêté d'écrire des V après les ennuis que les Allemands avaient faits à M. Maucolin mon coiffeur qui n'avait pas enlevé l'un de ces graffitis dessinés sous sa devanture. Les Lorrains qui se faisaient prendre n'étaient plus expulsés vers la France mais déplacés en Silésie. Ce fut le cas des familles Thill dont les deux fils furent internés au fort de Queuleu et de la famille Herard de notre quartier.

Les Allemands font passer la classe 46 (nés en 1926) au conseil de révision. J'obtiens mon Wehrpass, livret militaire. Ma résolution est prise : je ne porterai pas l'uniforme allemand, je ne chausserai pas les bottes.

L'exemple de Camille Bitchner me revient. Il était garçon boucher, boxeur amateur de surcroît. Appelé avec son contingent, il n'est pas présent à l'appel. Deux Feldgendarm viennent le chercher à la maison. Bien encadré, il fait quelques pas puis déploie tout son savoir-faire de boxeur et trouve le temps de se sauver avant que les Allemands n'aient pu se ressaisir. Repris pourtant, il est affecté à un «Strafkommando» : régiment disciplinaire d'où il parviendra à s'évader, puis à regagner la France libre. Il devait mourir sous l'uniforme américain devant Perl. Pour ce que j'en savais Camille Bitchner représentait pour moi le « Malgré-nous » type.

Je n'ai cependant pas la force physique de Camille. Il ne me fallait pas attendre d'être effectivement mobilisé pour agir. Dès lors mes sorties et loisirs tendraient vers ce seul but: l'évasion.

J'étais dans ces dispositions lorsque le 17 juin 1943 il nous arriva à Raymond, Lucie et moi une aventure toute bête que j'avais provoquée et qui aurait pu être lourde de conséquences.

Papa rentre du bureau et nous dit qu'un restaurateur de Corny lui a indiqué un cultivateur qui vendait des fraises, mais qu'il fallait aller les chercher. L'idée d'aller à Corny, de faire connaissance avec des gens qui habitaient tout près de ce que les Allemands appelaient la frontière franco-allemande me plaît. Raymond, Lucie et moi, petite croix de Lorraine au revers partons en vélo pour cette mission de ravitaillement. Les Allemands interdisaient le marché noir des fraises.

Au retour, à l'entrée de Fey les « Feldgendarm » en conversation avec un officier S.S. installé dans un side-car à moitié bâché au-dessus des genoux, nous arrêtent.

Ils nous font remarquer que nous sommes des trafiquants ... Le ton monte. Le S.S. fait une allusion à l'insigne du «verràter général dé Gaoul», le général traître de Gaulle, et ajoute: «Ich weiss nicht was mich behindert den Kerl niederzuknallen?, «Je ne sais ce qui m'empêche de descendre ce type ?» Je rétorque aussi sec : «c'est le panier de fraises que vous avez vous-même sur les genoux !», et alors que les Feldgendarm avaient plutôt tendance à clore l'incident et que nous avons déjà le pied sur la pédale pour repartir, je lance toujours en allemand: «Es macht nichts, der Tag der Abrechnung wird bald kornmen!» : «Cela ne fait rien, le temps des règlements de compte est proche», là-dessus nous détalons à toute allure.

Mais le premier instant de stupéfaction passé le S.S. motocycliste et l'officier nous prennent en chasse. Conscient de la situation, je me sépare à regret de la petite croix de Lorraine qui aurait servi de pièce à conviction. Nous envisageons d'abord d'abandonner les vélos et de nous enfuir à travers champs et fourrés. Mais réalisant que les Allemands n'hésiteraient pas à tirer nous continuons notre route à un rythme normal cette fois. Les S.S. nous rattrapent, font une queue de poisson devant nos vélos. L'officier dégaine son P 38 en hurlant «Hände hoch!» : «Haut les mains!», Je revois toujours Raymond qui de toute sa longueur lève les bras très haut... puis les laisse retomber. L'allemand hurle à nouveau « Wollen Sie die Hände hochhalten!» : «Voulez-vous lever les mains!». Je réalise que ma bravade avait mis mon meilleur copain et ma sœur dans une très fâcheuse situation.

L'Allemand nous somme de remonter sur nos vélos et toujours sous la menace du revolver nous précédons ainsi le side-car jusqu'aux Feldgendarm qui à leur tour nous amènent jusqu'à la gendarmerie de Corny. Là un gendarme allemand et un Lorrain engagé dans la gendarmerie prennent la déposition du Feldgendarm. Je reconnais les faits mais j'indique que je suis le seul en cause, que mon copain et ma sœur n'y sont pour rien, ce qui est finalement admis. Raymond et Lucie peuvent repartir. C'est alors que le Lorrain zélé me tabasse, me jette dans la cellule, cependant que l'Allemand téléphone à la Gestapo à Metz. Rendez-vous fut pris pour une «livraison» le lendemain à neuf heures. Commence pour moi la nuit la plus effroyable de ma vie.

J'avais fini par m'assoupir. Vers sept heures du matin, barbu, les traits tirés, la mine déconfite je suis réveillé en sursaut. Je m'attends à me retrouver devant la Gestapo. Je me retrouve devant mes parents, trempés, fatigués. Dès cinq heures du matin, ils s'étaient mis en route à pied sous une pluie battante pour tenter de me tirer d'affaire. Devant les gendarmes ils me reprochent vertement ma conduite, parlementent avec l'allemand, papa fait état de la guerre de 1914-18, bref, il réussit à amadouer l'allemand. En clair, mon éducation politique restait à faire. Je dus signer à même le registre de la cellule, un engagement de ne plus nuire à l'action de l'occupant en Moselle, ce que je fis. Après un coup de fil à la Gestapo pour annuler le rendez-vous, nous sortons de la gendarmerie. Ouf!. A peine sortis, papa me dit: «tu nous as fait bien peur à maman et moi, mais tu leur a quand même bien dit ! » et maman d'ajouter: «on écrira cette phrase au-dessus de ton lit »

Classé «politisch unzuverlässig»= « non fiable politiquement », douteux ou non digne de confiance, j'eus le triste privilège d'être filé pendant quelques jours par des agents en civil.

Des retombées également à la LB.A. où je fus gratifié de deux notes «E» (= zéro) l'une en histoire, l'autre en instruction civique, ce qui m'interdisait le passage en deuxième année.

Début juillet nous allons fréquemment nous baigner dans la Moselle et c'est avec Gilbert qui me semblait aussi motivé que moi que nous élaborons des plans d'évasion. Après maintes recherches et nous étant mis en tête d'être de l'autre côté pour le 14 juillet, nous nous rendons tous deux le 13 chez un passeur à Secourt-Solgne. Le brave homme nia d'abord son activité, puis après nous avoir quelque peu sondés nous dit qu'en raison de la mobilisation prochaine de plusieurs classes, les allemands avaient considérablement renforcé leur dispositif et qu'actuellement il ne pouvait rien pour nous.

Nous le quittons, déçus, mais toujours aussi déterminés. L'idée nous vint d'abandonner nos vélos et d'essayer de ramper à travers champs pour passer en force. Après maints efforts nous arrivons non loin d'un bois à la lisière duquel bon nombre d'Allemands étaient en faction ce qui confirmait les dires du passeur. Nous n'avons pu que nous replier, rejoindre nos *vélos* et rentrer.

Dépités, bien conscients qu'il nous fallait inventer autre chose et préparer notre affaire bien plus méticuleusement; d'autant que nous partions sans rien et sans avoir averti quiconque.

C'est Marcel auquel nous apprenons notre tentative et qui nous manifeste son désir de se joindre à nous qui nous fournira un autre tuyau. Nous mettons également Raymond dans le coup. Mais Raymond nous indique assez rapidement que sa mère veuve s'étant sacrifiée pour élever son frère Jean et lui-même, il ne pouvait se résoudre à l'exposer aux représailles allemandes. Nous réalisons du même coup

l'énorme risque que nous faisons courir à nos propres familles. Et il nous faudrait ruser et être forts pour leur éviter la déportation.

Mais pour moi les événements allaient se précipiter. L'armée allemande me convoque à un «Wehrtüchtigkeitslager» ou camp de préparation militaire à Bergzabern dans le Palatinat. Était-ce pour des motifs disciplinaires? pour faire de moi un bon soldat allemand ? voire un officier? Je n'ai pas la réponse, le fait est que mes camarades de classe n'ont pas eu cette feuille de route prévue pour le 29 juillet 1943.

Tout de suite je fonce chez Marcel pour lui indiquer l'urgence de la situation, et lui dire que je compte bien m'évader à cette date.

Marcel me promet de faire son possible en me faisant remarquer que si je pars le premier, je serais le cobaye d'une nouvelle filière. Gilbert me rejoindrait environ un mois plus tard, enfin lui-même nous rejoindrait à son tour.

Marcel contacte un dénommé Lange qui accepte de me voir et de m'aider. Maman qui sentait qu'il se tramait quelque chose, souhaitait faire photographier ses trois enfants. Elle eut la malencontreuse idée de prendre rendez-vous chez le photographe le même jour et à peu près à la même heure que celle de mon rendez-vous avec Lange. J'étais d'une nervosité extrême,

La séance de photos a lieu, mais aucun de nous trois n'a le sourire. Tout de suite après, je me sauve pour rencontrer Lange qui me met au courant des modalités de la nouvelle filière d'évasion. Il me faudrait au préalable rencontrer M. de Tichet au café de la gare à Puttlinge-lès-Farschwiller et lui remettre deux photos d'identité.

Il ne me restait plus que quelques jours, pendant lesquels je fis la tournée des copains vêtu comme au carnaval d'une tenue d'aide-pompier que les Allemands m'avaient fournie et que je n'avais jamais portée.

Maman préparait mes affaires pour aller à Bergzabern. Elle se préoccupait également de me fournir quelques vivres de route.

L'évasion est prévue pour la nuit du 28 au 29.

L'après-midi je suis très énervé. Maman met cela au compte de mon appréhension à endosser l'uniforme allemand. En fait je suis surtout préoccupé à l'idée de demander à mes parents et à mes sœurs l'autorisation de m'évader. Papa étant à peine rentré du travail et tout le monde étant rassemblé dans la salle de séjour, je sors tout de go : «Je ne veux pas aller au camp allemand, je veux m'évader, mais sachant ce que vous risquez je ne le ferai que si vous êtes d'accord». A peine un temps mort, et dans l'instant j'ai l'accord unanime de mes parents et de mes sœurs. Je pense que nous avons vécu là un des instants les plus émouvants de notre vie.

Une parenthèse ici pour narrer à titre de comparaison, l'histoire d'un jeune homme de Montigny-lès-Metz, fils unique d'un commerçant aisé et officier de réserve de l'Armée Française. Se trouvant dans la même situation que moi, il entendit son père lui rétorquer: "Tu vas détruire les efforts de toute notre vie! Si tu t'évades je te déshérite!». Le jeune homme endossa l'uniforme abhorré et fut tué sur le front russe.

Suivent de nombreuses explications de ma part sur la filière d'évasion, sur les possibilités ultérieures de communiquer et surtout sur la méthode à utiliser pour éviter peut-être la déportation, à savoir : sur la convocation allemande il était précisé que si dans les quarante-huit heures je ne m'étais pas présenté au camp d'entraînement, les Feldgendarm viendraient me chercher.

Si les Allemands venaient, maman leur dirait que je suis effectivement parti en temps voulu au camp et qu'elle ne s'expliquait pas que je n'y sois pas arrivé.

Si les Allemands ne venaient pas, maman m'enverrait lettres, cartes et paquets à intervalles réguliers comme si j'étais au camp.

Pour la communication, papa avait des contacts avec des passeurs de courrier et nous nous mettons d'accord sur un code. Mon point de chute serait chez Nini donc chez M. et Mme Edouard Zillhardt, 19 rue Eugène Hugo à Nancy. C'est là d'ailleurs que Gilbert Legay devrait me rejoindre.

Il faudra modifier quelque peu le contenu de ma valise, supprimer l'insigne de maître-nageur de mon maillot, forcer si possible sur les vivres de route car je n'étais pas sûr de trouver Nini.

Maman fait un saut chez Mme Cortesi, lui explique la situation et revient avec un pain blanc fait maison et un gâteau. En plus de la valise je prendrai un de ces sacs tyroliens qui avaient été bricolés en vue de l'expulsion.

Arrive l'heure du départ ... **Nous nous étreignons comme si c'était la dernière fois.** Je m'en vais seul à pied de notre maison jusqu'à la gare de Metz. Là, je prends un billet pour Nancy. Un soldat allemand fait les cent pas dans le hall, -le couloir est barré à l'exception d'un petit passage. a le dos tourné, je au buffet de la gare Tichet qui doit gardé sur moi mon militaire allemand) ne savais trop demandé. M. de prenons un verre discrètement il me papiers: "vous vous êtes un ouvrier du permission dans sa carte d'identité, votre votre titre de séjour semaines et qui vous tickets m'indiquer l'adresse je devais signaler ma tamponner ma date titre de séjour.



Dès que l'Allemand passe et je me rends où m'attend M. de m'accompagner. J'ai Wehrpass (livret car mon passeur, je pourquoi, me l'avait Tichet est là. Nous ensemble ... et remet des faux appelez Guyot. Vous S.T.O. qui se rend en famille. Voilà votre titre de permission, valable trois donne droit à des d'alimentation et de du commissariat où présence et faire d'arrivée sur mon

*Cette carte précieuse que je n'ai jamais possédée Noter l'année de naissance 1925 qui correspond à l'âge du service du travail obligatoire...puis le 6 en surcharge pour me rajeunir et recouvrer ainsi mon âge approximatif réel et échapper à un retour au S.T.O. ?*

*Noter le lieu de naissance : Toul, ville d'où l'état-civil avait été détruit pendant la guerre !*

Le plus naturellement possible nous nous rendons sur le quai où nous attend le train pour NANCY. Nous nous installons dans un compartiment de troisième classe. Nous sommes seuls. Il n'y a d'ailleurs que très peu de monde dans le train.

Le train démarre. Je ne sais trop tout ce qui s'est passé dans ma tête à ce moment là....mais à coup sûr c'était parti....il fallait réussir !

De Tichet m'indique que nous arrivons à PAGNY sur MOSELLE. Je suis calme. Il semble rassuré. Le train s'arrête. J'entends l'annonce: "Alles aussteigen! Papierkontrolle! », Tout le monde descend et un à un nous passons par la salle d'attente où un Allemand muni d'une loupe contrôle les papiers. Je passe devant lui le regarde bien dans les yeux et lui tends mes papiers. «Gut» : "Bien". Je retourne dans mon compartiment où M. de Tichet m'a précédé. Là, un Allemand après avoir fouillé ma valise, a vidé tout le contenu de mon sac sur la banquette : "Was soll dass ? Weisbrot ? Kuchen ?.. : "Du pain blanc ? du gâteau ? Que cela signifie-t-il ? » Feignant ne rien comprendre, je m'adresse à M. de Tichet en lui demandant s'il comprend ce que veut l'allemand .Il traduit. Je lui réponds : "Dites-lui que je travaillais dans une ferme et que les gens que j'ai aidé m'ont donné tout cela pour me remercier». L'allemand se calme et s'en va. Le train redémarre. Je suis de l'autre côté ! Prochaine étape: Nancy! Bien que subissant le contrecoup nerveux du contrôle, je somnole un peu lorsque le train entre en gare de Nancy. Je prends congé de M. de Tichet (était-ce son vrai nom ?) et le remercie vivement. Il me souhaite bon courage. Je ne devais jamais plus le revoir.

Une parenthèse ici pour dire qu'aucun passeur, aucun commissaire, aucun passeur de lettres ne m'a jamais demandé d'argent, ce qui était d'ailleurs un très bon signe, -car certains escrocs heureusement rares se faisaient payer par l'évadé, pour le revendre ensuite à l'occupant.

Je descends du train. Y aura-t-il un nouveau contrôle ? Il y a bien quelques allemands, mais je passe sans problème et il ne semble pas que je sois suivi.

Entendre parler français, retrouver affiches, noms de magasins et noms de rues en Français alors que chez nous tout avait été « rebaptisé », me retrouver loin de la Platz des Fuhrers que nous appelions place de la fureur, ... quel bonheur! Quelle liberté retrouvée! Dans ma tête c'était le 14 juillet (avec un retard de quinze jours, seulement).

Pourtant l'ennemi était partout. J'allais vivre la traque ... la hantise continue d'une main qui s'abattrait soudain sur mon épaule, geste accompagné d'un fatal -Kommen Sie mit! » : « Suivez nous ! ». Mais mes papiers n'avaient-ils pas déjà fait la preuve de leur fiabilité ?

Dans ces bonnes dispositions je me mets en route pour le 19, rue Eugène Hugo où je n'étais jamais allé. Mais les explications de maman me sont précieuses. J'arrive dans la très longue avenue (aujourd'hui Avenue du général Leclerc) que je trouve interminable. Le jour commence à poindre. Il n'y a pratiquement personne dans la rue. J'atteins le quartier Blandan. J'évite les casernes occupées par les allemands ... rue Eugène Hugo ... 19 ... une belle maison de maître. Je sonne ... allait-on m'ouvrir ? J'entends un pas dans une sorte de ruelle intérieure. «Qui est là ? » Je reconnais la voix, «Nini c'est moi, c'est Roger ! » J'entre. L'immense portail se referme derrière moi. Je tombe dans les bras de ma petite cousine qui ressent qu'à ce moment je me libère d'une forte accumulation d'angoisse et tout en devinant me dit: "Qu'est-ce que tu fais là ? » Alors que nous rejoignons Edouard je leur explique le pourquoi de mon évasion et mon souhait puisqu'il fallait se battre, de le faire du bon côté en rejoignant la Résistance.

Inquiète au plus haut point par cette dangereuse visite, Nini fait très bravement face à cette situation en m'offrant un accueil des plus chaleureux. Petit déjeuner copieux et quelques heures de sommeil me remettent d'aplomb pour aller le jour même régler les fausses démarches qui devaient m'assurer une sécurité relative pendant trois semaines.

L'esprit un peu brouillé par la montée des émotions des vingt-quatre dernières heures, je me rends d'abord au commissariat de police de la rue des Carmes, non loin du Lycée Poincaré qu'avait fréquenté papa. L'agent de police me demande mon nom. Je ne l'avais plus entendu depuis le buffet de la gare de Metz. Je n'avais pas non plus regardé mes papiers ... Je ne savais plus comment je devais m'appeler ... Me ressaisissant, je déplie ma carte d'identité et je lis Guyot Gabriel sous le regard ahuri du fonctionnaire qui appose pourtant tous les cachets prévus. Sortie très polie, mais dès le seuil franchi je quitte prestement ce quartier ... avant que la police ne risque de se raviser ...

M. de Tichet m'avait indiqué le guichet du service de ravitaillement qui me délivrerait mes tickets. L'employé sort un bordereau, me cligne de l'œil, en marmonnant: "évadé de Moselle,

« Double ration de chocolat ». Je reçus effectivement la quantité de tickets prévue pour les travailleurs de force. Je retirais surtout l'impression rassurante qu'une véritable administration parallèle était en place à Nancy, plaque tournante des évasions.

Tout de suite je vais acheter le chocolat dont je n'avais vu la couleur depuis longtemps. En fait il s'agissait de sucre fondant recouvert d'une fine pellicule de chocolat, mais c'était vraiment bon ... et bon pour le moral! En ai-je gardé pour Nini, j'avoue à ma honte que je n'en sais plus rien.

De retour chez Nini et Edouard, lesquels pensaient que je ne faisais que passer, je leur montre mes papiers, leur remet tous mes tickets en leur laissant entendre que je compte sur leur hospitalité pour quelques jours.

En d'autres circonstances la réponse positive n'eut fait aucun doute, mais là je leur imposais en quelque sorte de partager mes risques. Ils acceptent à leur corps défendant me rendant ainsi un inestimable service. J'apprends aussi à cette occasion qu'ils ont déjà hébergé un évadé nommé Conrad qui a trouvé une petite mansarde et qui travaille comme plongeur au Café des deux hémisphères.

Dans les premiers jours je m'accordai quelques sorties. La première fut pour Conrad avec lequel nous avons gentiment bavardé. Un autre jour je me suis même aventuré à aller au cinéma. A la sortie du cinéma je croise un allemand musicien ce qui se reconnaissait aux épauettes rayées. Il me regarde, puis passe feignant ne pas me reconnaître. C'était M. Pitzka notre voisin de Montigny qui aurait pu se faire valoir en me trahissant, mais qui ne l'a pas fait.

Les jours s'écoulant, la tension montait chez les Zillhardt. Edouard devenait nerveux, Nini inquiète et même leur petit pékinois était troublé et jaloux de cet intrus dont on s'occupait vraiment beaucoup. Il manifestait sa mauvaise humeur chaque fois que je l'approchais. J'avais assurément troublé, me semblait-il, la quiétude de ce vieux couple sans enfant, ou Edouard était-il normalement en pétard avec sa femme? Le fait est que j'assistais à des scènes de ménage épiques. Un jour Edouard, furieux, balança un verre de cornichons plein par la fenêtre fermée! Imaginez le fracas! Un autre jour j'ai dû l'enfermer dans sa chambre à coucher pour qu'il ne tabasse pas sa femme.

Puis, la fièvre étant retombée, Edouard qui était garagiste, m'emmena en voiture pour aller cueillir des mirabelles. Manque de pot, non seulement les Feldgendarm nous arrêtent, mais j'avais, coupable négligence oublié mes papiers. Edouard d'origine alsacienne s'explique avec l'allemand, lui promet un cageot de mirabelles que je devais livrer dans la soirée muni de mes papiers, ce que je fis. L'allemand accepta les mirabelles et ne me demanda plus les papiers.

Mais ce fait n'arrangea pas mes affaires, pas plus que la nouvelle que je ramenai du café des deux hémisphères où un garçon m'avait indiqué que Conrad venait d'être arrêté par les allemands- l' on entendit plus jamais parler de lui, (il a sans doute été fusillé, sort réservé aux évadés repris) ... pas plus que les recherches entreprises par les Allemands dans la rue Eugène Hugo elle-même. Un barrage est établi aux deux bouts de la rue, les habitants sont interrogés les uns après les autres. Je me planque sous le toit prêt à filer. Nini fait face à la situation. Échaudé par cette alerte, je brûle mon Wehrpass.

L'incident est clos, mais une fois de plus les nerfs sont à vif. Je cherche à rester pour attendre Gilbert ou au moins avoir de ses nouvelles: n'avions-nous pas dans nos rêves d'évasion, convenu de passer par l'Espagne ... de nous rendre à Londres ... et d'envoyer un message personnel :

Force et Gaieté ... nous disons Force et Gaieté! Nini me propose de prendre contact avec la Résistance des Vosges. J'accepte. Nous partons dès le lendemain. Après une halte dans la famille Bouguet (Eaux de Vittel) amie de Nini et semble-t-il bien renseignée sur la région, nous partons pour Damblain où nous avons un contact avec un responsable, dans une cour de ferme. Il est en train de fendre du bois. Pendant la conversation avec Nini, je veux fendre une bûche et me blesse au majeur de la main gauche. Notre interlocuteur qui de toute façon ne semblait pas décidé à me prendre dans ses rangs, me soigne, et me fait remarquer que les maquis ne sont qu'à l'état d'ébauche, inorganisés et sans armes, à part quelques armes individuelles, fusils de chasse ou autres. De plus il me trouve fort jeune. De fait, j'ai à peine dix-sept ans et un air innocent qui camoufle ma détermination. Je lui fais remarquer que je suis déjà arrivé de Moselle jusqu'ici et que je ne demande qu'à faire mes preuves. Nouveau refus. Devant ma déception, l'homme me promet que dès que les actions s'intensifieront il fera appel à moi. Nous rentrons bredouilles à Nancy, Nini et moi.

Toujours rien de Gilbert. Nous recevons la visite pour quelques jours de Mademoiselle Pulfermuller, une Alsacienne plus âgée que moi et qui avait quitté sa famille pour poursuivre des études françaises. C'était probablement une parente du côté des Zillhardt. Nini l'avait-elle fait venir? Ce n'est pas impossible. Nini savait que si je voulais prendre le maquis, je souhaitais également reprendre mes études. Mlle Pulfermuller m'indique que le Rectorat de Strasbourg est replié à Périgueux et que l'École Normale fonctionne dans cette ville. Elle m'indique également le nom de M. Lagaude secrétaire général, auquel je pourrais indiquer ma situation d'évadé et qui m'aiderait. Je laisse entendre que cette solution m'intéresse, mais je demande à Nini de me garder encore un peu.

Ce petit sursis accordé devait à nouveau être perturbé. Coup de sonnette! Nini jette un coup d'œil par la fenêtre et me crie: «un allemand!». Je prends la direction du toit tandis que Nini blême descend. Elle hésite à ouvrir lorsqu'elle entend l'allemand: «Nini ouvre moi c'est Popoll». Nini ouvre et se trouve en face d'un cousin d'Allemagne dont le régiment est de passage à Nancy. Embrassades. Nini me rappelle. Paul Rasch enlève son ceinturon, donc son revolver et l'accroche au portemanteau. Nini me présente à l'Allemand et lui explique le pourquoi de ma présence, de même que celle de Mlle Marthe. Embarras de tous, vite dissipé cependant.

En parfaite maîtresse de maison, Nini déniché quelques trésors dans son garde-manger et concocte un bon repas. Au dessert, Edouard débouche une bonne bouteille. Nini porte un toast : « Au retour de l'Alsace-Lorraine à la France ! », Paul pose son verre et le reprend en trinquant: «A la famille». Le repas se termine bien. Ce cousin pour lequel l'esprit de famille passait au-dessus des considérations politiques repartit le soir même en souhaitant que la fin de la guerre nous retrouve tous en bonne santé.

Le lendemain matin mes convictions religieuses me poussèrent à aller faire une prière pour que le ciel m'aide à trouver une voie, à dénouer la situation actuelle. J'entre dans la cathédrale et découvre la statue de Notre-Dame de Bonne Nouvelle. Opportunité mystique, je m'agenouille, je pense fortement à Gilbert Legay et je prie pour que la Vierge m'envoie un signe.

Au prochain courrier j'ai une lettre de Gilbert. Je mesure aujourd'hui tout le côté superstitieux et intéressé de ma démarche, mais coïncidence ou miracle, la lettre était là. Par l'intermédiaire de maman, Gilbert m'indique qu'il ne sait pas quand il pourra me rejoindre et que je ne l'attende plus à Nancy. Ce n'était pas à vrai dire une bonne nouvelle, mais je recouvrais ma liberté de manœuvre. Du point de vue administratif j'étais à ma quatrième semaine de congé S.T.O. qui normalement n'en comportait que trois. Je trafique le titre de permission et réalise qu'il vaut mieux que je m'en aille à Périgueux. Mes cousins Zillhard avaient fait bien plus que leur devoir à mon égard, et après tout, à Périgueux il me serait possible d'aviser.

Conscients de la difficulté d'un voyage qui serait long et m'obligerait à passer par Paris -alors que je n'avais que très rarement voyagé, et jamais seul, Nini et Edouard mirent tous

leurs soins à préparer avec moi cette nouvelle expédition. Edouard connaissait Paris. Il me fit remarquer que le métro était truffé de gendarmes et d'agents de la Gestapo, que partout où je passais il fallait me déplacer calmement et sans hésitation. Il me répète plusieurs fois l'itinéraire Gare de l'Est - Gare d'Austerlitz. Il s'enquiert de l'argent que je possède pour évaluer la durée de mon autonomie. Pendant ce temps, Nini avait déjà lavé mon linge et mes chemises et préparé un copieux casse-croûte. Béret sur la tête, valise et sac tyrolien bouclés, je les embrasse une dernière fois et repars comme je suis venu ... direction Paris cette fois.

Je ne dirai jamais assez l'importance du service qui venait de m'être rendu. Un serrement de cœur quand même : je venais de vivre mon premier mois de clandestinité.

Le voyage fut d'une lenteur épouvantable. Je n'avais jamais été à Paris. Voir Paris! ... un vieux rêve! La réalité se rappela à moi. A l'approche de la capitale, je suis frappé par le nombre de voies, de ponts, par l'importance de l'infrastructure ferroviaire. Le train ralentit. Nous approchons de la gare de l'Est. C'est moche! C'est tout noir! Et c'est à peu près tout ce que je verrai. Gare de l'Est, les allemands du bout du quai me laissent passer, peut-être du fait que je faisais plus jeune que mon âge. Commence alors l'épreuve du métro : gare de l'Est-gare d'Austerlitz. Tout se passe très bien ! Merci Edouard !

Me voilà installé dans le train qui part vers le midi. Ce voyage fut encore bien plus long que Nancy-Paris. Mes derniers vivres s'épuisèrent, le train était lent. Il fallut en changer plusieurs fois, et plusieurs fois présenter les papiers. A Limoges, je dus prendre un train qui était déjà bondé. Fourbu, je m'accroupis dans le couloir. J'observai les gens. Pas d'allemand ... que des gens qui trimbalent des quantités de bagages. Je me trouvais même nez à bec avec une oie. Je n'avais jamais vu cet animal de si près. Aux approches de midi ce fut le grand déballage: saucisson, pain, fromage, kil de rouge accompagnant tout cela. Je dus contempler le spectacle avec une certaine avidité. A n'en pas douter tous ces gens avaient battu la campagne pour ramener du ravitaillement.

Une brave femme me dit en me tendant un casse-croûte qu'elle venait de confectionner : «Vous avez l'air bien fatigué ? Vous allez loin comme cela ? » Je me méfiais des interrogatoires. Je fis mine de refuser la nourriture mais devant l'aimable insistance j'acceptai. En fait j'eus droit à un véritable repas. De plus de confiance en confiance, je laisse entendre à cette dame que je suis évadé, ce qui provoqua un véritable déclic en ma faveur. Tous les passagers qui se trouvaient autour de moi me donnèrent quelque chose et c'est le sac tyrolien gonflé de victuailles que j'arrivai bien plus tard à Périgueux.

## LA CLANDESTINITÉ : PÉRIGUEUX, TRELISSAC, CAHORS

J'avais eu bien le temps dans le train de réfléchir à ce que je dirais à M. Lagaude. Après une toilette sommaire, je me rends au Rectorat de Strasbourg et demande une audience à Monsieur le secrétaire général. M. Lagaude me reçoit sur le champ. Très intéressé par mon histoire mais aussi par les informations sur la situation en Moselle, il promet de m'aider.

Je lui indique ma double préoccupation : études et résistance. Je lui fais part de mes inquiétudes quant à mon niveau après trois années d'études allemandes et lui exprime le désir compte-tenu de mon âge de tenter les épreuves du Brevet Élémentaire et du concours d'entrée à l'École Normale dès la session d'octobre. Il acquiesce en m'indiquant qu'en cas d'échec je pourrais revenir le voir. Enfin comme il me le demande, je lui signifie que je n'ai aucun point de chute. Là encore il fait le nécessaire en me donnant un petit billet de recommandation à l'intention du Supérieur de la communauté des frères de Matzenheim réfugiés à Tréllissac. Je remercie et prend congé de M. Lagaude.

Je quitte la ville en longeant la Dordogne jusqu'à Tréllissac. Dans le parc du château je découvre les baraques en bois de la communauté des frères. Le Frère Supérieur m'accueille, me félicite pour mon évasion et à son tour ne tarit pas de questions sur la situation en Moselle, donc en Alsace. Il m'explique un peu le fonctionnement de cette colonie sur le principe des compagnons de France. Je reçois un pantalon, un blouson de drap et deux chemises bleues, «pour le camouflage par rapport à Vichy et à l'occupant". Le Frère Supérieur, au rassemblement du lendemain matin me présente à la communauté, me fait hisser les couleurs, mais me dispense des chants imposés. Pour moi, le gîte et le couvert étaient assurés pour le temps qu'il fallait. La nourriture surtout à base de châtaignes que nous allions ramasser dans les bois avoisinants était certes saine et abondante, mais mal équilibrée, peu de viande, d'œufs ou de poisson. Dans l'assiette, la guerre se rappelait à nous.

Au château, un réfugié de marque vivait d'une manière aussi austère que nous: Monseigneur Ruch évêque de Strasbourg. Un frère qui allait rendre visite au prélat m'emmena avec lui. Monseigneur vivait dans la plus petite pièce du château, garnie d'un poêle, d'un lit en fer, d'une table et de quelques chaises, bref un mobilier réduit au strict minimum. Là aussi j'ai été accueilli comme le messager d'Alsace par cet homme simple, d'une grande bonté qui m'invita même à servir la messe qu'il disait tout seul.

J'aurais aimé mettre à profit mon séjour à Tréllissac pour réviser sérieusement en vue du Brevet Élémentaire. Cependant toute l'angoisse et les frousses accumulées, de même que le régime alimentaire, parmi d'autres causes peut-être, firent que je tombai gravement malade d'une dysenterie qui n'en finissait pas. Admis à l'infirmerie alors que les frères craignaient pour ma vie en raison d'une fièvre élevée et d'une maigreur inquiétante, ce fut un vieux moine le père Benoît qui resta jour et nuit à mon chevet, me soignant et priant. La maladie dura pratiquement tout le mois de septembre. Le médecin se trouvant désarmé m'envoya à Périgueux pour passer une radiographie de l'appareil digestif. Je devais être à jeun. On me fit avaler une bouillie de baryum, je crois. Curieusement en sortant de cette visite, je me sentis mieux, j'eus même faim. J'avisai un marchand ambulancier qui vendait des huîtres. Je n'en avais jamais mangé. J'en achetai six et trouvai cela très bon et très appétissant. J'étais guéri. En rentrant, sur la route de Tréllissac je croisai un régiment de Géorgiens mobilisés eux aussi de force dans l'armée allemande, et dont le chant était très beau servi par de belles voix graves.

Les jours suivants le moral me revint tout comme l'appétit. Mais le Brevet approchait ; j'irais au culot, nourrissant l'espoir de réussir quand même.

Au moment de l'examen, le français me parut abordable, n'avais-je pas eu d'excellents maîtres au cours supérieur et en première année d'E.P.S. ? L'Allemand fut sans problème. Par contre je ne savais pratiquement rien en histoire. Mais la déception atteint son summum en mathématiques. Je réalisai combien sur ce point l'enseignement allemand avait été empirique et approximatif. Il y avait en ce domaine vraiment trois années perdues.

Conclusion logique: je ne fus pas admis. Je m'enfuis à la cathédrale St-Front. Là devant la statue de la Vierge, je pleurai à gros sanglots, tant sur mon échec que sur la situation difficile dans laquelle je me trouvais. Je pensai également à la situation dans laquelle j'avais mis mes parents dont je n'avais plus aucune nouvelle.

Et pourtant ce n'était pas le moment de craquer. Je retournai chez M. Lagaude qui me consola, me rassura et m'encouragea à reprendre mes études. Il me proposa de me rendre au Collège Moderne de Cahors où je serais hébergé à l'internat en qualité d'élève boursier et élève de troisième année d'E.P.S. J'acceptai.

Je pris congé des frères de Matzenheim et notamment de frère Arsène, du père Benoît et du Frère Supérieur qui me permit de garder les vêtements perçus à la colonie.

Béret, valise et sac tyrolien garni de quelques vivres, je partis pour Cahors.

Après que le lourd portail se soit refermé sur moi, M. BONDOUX, le principal du Collège Moderne de Cahors m'accueillit en me faisant d'emblée remarquer que je n'étais pas le seul «réfugié d'Alsace-Lorraine» de son établissement. De fait il semblait que le Rectorat dirigeait systématiquement les évadés de Moselle et d'Alsace vers cet établissement. Nous étions alors huit dans cette situation, à savoir: Biendel, Bender, Dieudonné, Bellot, Chatel, Schwing alias Bonnaventure, Gadat, Lefort alias «Guyot». A ce nombre j'ajouterai deux camarades juifs clandestins comme nous.



*Après que le lourd portail se soit refermé sur moi*



*Paul BONDOUX - principal*

*Chevalier de la Légion d'Honneur*

*Collège Moderne - Rue Emile Zola – CAHORS*



D'emblée la solidarité d'abord, vite transformée en solides liens d'amitié joua en ma faveur.

Malheureusement aucun de ces camarades n'était dans ma classe. Tous m'ont aidé surtout dans la première période où la plus grande discrétion était de rigueur et où mon moral était loin d'être au beau fixe. C'était aussi ma rentrée dans un internat qui ressemblait à s'y méprendre à celui décrit par Louis Malle dans «Au revoir les enfants» : grand dortoir, lits en fer, lavabo collectif, vieux bâtiments vibrant sous les pas. S'ajoutaient les privations, les restrictions alimentaires se faisaient fortement sentir dans la monotonie des repas: au petit déjeuner, «café» réalisé avec des glands de chêne grillés, à midi et le soir, choux braisés, rutabagas, ... un minuscule morceau de pain grisâtre. Et avec cela, il fallait tenir le coup! C'est là que Bender, le plus ancien m'indiqua que j'avais intérêt à être volontaire pour la corvée de réfectoire à laquelle participaient tous les clandestins. Il s'agissait de débarrasser et de nettoyer les tables, ce qui offrait la

possibilité de récupérer les restes dans un vieux journal. Au début je ne m'intéressais qu'au pain, mais rapidement je compris l'intérêt de recueillir aussi les restes de choux et de rutabagas. Ce curieux en-cas était consommé ensemble vers cinq heures du matin dans une petite salle où nous nous réunissions pour étudier en raison de l'important rattrapage scolaire qui s'imposait, le temps imparti aux études surveillées n'y suffisant pas. A ces occasions, Dieudonné et surtout Biendel m'aidèrent beaucoup notamment en mathématiques.



Quatre évadés lorrains sur cette photo !

De plus le prof de gym Mandeix qui s'est illustré dans le sabotage de l'usine Ratier qui fabriquait des hélices d'avions pour l'occupant

Pour mes camarades de classe qui avaient fait des études normales et qui se connaissaient au moins depuis la première année, mon comportement paraissait étrange, secret. De plus j'avais une manière très bizarre de programmer mon travail scolaire. L'échec au brevet avait eu le mérite de me renseigner sur la nature et l'étendue de mes lacunes. Je savais que les mathématiques et notamment la géométrie devaient être prioritaires. Très attentif en classe à l'ensemble des cours, je n'ai travaillé vraiment, au premier trimestre qu'en mathématiques, physique et chimie. Au deuxième trimestre, j'accentuai mes efforts sur le français, laissant l'histoire et la géographie pour le troisième. Certains camarades m'ont vu pleurer en cachette. Je souffrais aussi d'être le plus âgé de la classe, alors qu'en première année d'E.P.S. j'étais dans ma tranche d'âge normale.

Cette situation tendue allait durer jusqu'au début novembre lorsqu'une lettre de tante Edmée me rassura sur le sort de ma famille : «tout le monde va bien» sans plus de précisions. Mon soulagement était mitigé car il était impensable qu'il n'y ait pas eu de démêlés avec les allemands. Un peu plus tard je reçus une lettre de Gilbert m'annonçant qu'il était arrivé à Vic-Fezensac dans le Gers, mais qu'il n'avait aucun tuyau pour aller plus loin. En clair nous avions réussi tous deux notre évasion mais notre rêve commun de nous rendre en Angleterre semblait bel et bien enterré. Quelques jours plus tard une nouvelle lettre de tante Edmée me mit en garde contre les forfanteries de Gilbert. Tante Edmée me demanda même de ne plus écrire à mon ami. Recommandation vaine car dans les jours qui suivirent, Gilbert victime de sa vantardise dut fuir Vic-Fezensac où il s'était fait repérer. Il me rejoignit au Collège de Cahors où M. Bondoux l'affecta dans ma classe. Obligé de lui demander des explications, il m'avoua en s'excusant que pour prouver à ses parents qu'il m'avait retrouvé, il leur avait écrit: «ici Roger Lefort s'appelle Guyot Gabriel», imprudence qui aurait pu nous valoir d'être repris tous les deux. J'étais heureux de retrouver mon vieux camarade d'autant qu'il m'amenait des nouvelles de chez nous et m'expliqua en particulier comment les choses s'étaient passées avec les allemands (renseignements que maman compléta à la fin de la guerre).

Du côté de mes parents, donc, notre plan anti-déportation semblait en bonne voie grâce surtout au grand courage et aux dons de comédienne de maman.

Les Allemands n'étaient pas venus me chercher, ni après, alors que l'ordre de expressément. Maman m'avait lettres, cartes et colis au camp Bergzabern, comme si j'y étais. me fit part de son de mes nouvelles. Puis la sais que le stage doit être rentrer, mais tu aurais quand écrire au moins une fois», -tout



mobilisation le stipulait envoyé pendant trois semaines de préparation militaire de Vers les deux-tiers du séjour elle désappointement de ne pas avoir semaine suivante elle écrivit : «Je difficile et que tu vas bientôt même pu faire l'effort de nous ceci en allemand bien sûr.

La fin de la préparation une journée de plus, puis alla m'avait convoqué pour signaler Allemands lui répondirent : camps ils sont dressés et ont besoin de se défouler lorsqu'ils en sortent. Votre fils va bientôt rentrer. Attendez encore un peu!" Faisant mine d'être rassurée, maman quitta le bureau en remerciant les Allemands.

militaire arrivait. Maman attendit au bureau militaire allemand qui que je n'étais pas rentré. Les «Ne vous inquiétez pas dans ces

Trois jours plus tard maman retourna au bureau de la Wehrmacht pour indiquer que je n'étais toujours pas rentré, qu'elle était vivement inquiète et qu'elle souhaitait des renseignements plus précis. On l'introduisit chez l'officier qui était en charge du recrutement pour ce stage. L'officier laissa entendre que je ne m'étais peut-être pas rendu à la convocation. Maman rétorqua que ce n'était pas possible, car à aucun moment les autorités allemandes n'étaient venues se renseigner -que de plus elle m'avait adressé lettres et paquets qui n'avaient pas été retournés, qui avaient donc atteint leur destinataire ... « bien que je m'étonne qu'il ne m'ait pas répondu. Lui est-il arrivé un accident ? Me cache-t-on quelque chose ? »... et de se mettre à pleurer.

L'officier allemand commença à s'inquiéter et dit à maman: -Beruhigen Sie sich, Ich werde anrufen», -Calmez-vous, je vais téléphoner».

La communication avec Bergzabern s'établit rapidement. L'on consulta les listes et la réponse tomba: «Auf fünf und vierzig Jüngen die erscheinen solten sind siebzehn nicht erschienen. Der Lefort ist nicht erschienen», «Sur quarante-cinq jeunes qui auraient dû se présenter dix-sept manquaient à l'appel. Lefort ne s'est pas présenté! »

Et maman de pleurer de plus belle et de se montrer menaçante: «Vous avez appelé mon fils et vous l'avez perdu. Je vous demande par tous les moyens de le retrouver».

L'officier embarrassé promit de faire le nécessaire et de tenir mes parents au courant du résultat de ses démarches.

Maman attendit huit jours. Sans nouvelles elle retourna voir l'officier. Celui-ci l'accueillit en disant: «Alors vous avez des nouvelles ? » Maman se remit à pleurer en disant qu'au contraire elle était venue pour apprendre le résultat des démarches entreprises. L'officier bredouilla. Maman lui dit qu'une telle faute d'organisation était inadmissible, qu'elle allait porter plainte. Le jour même elle se rendit à la Gestapo au Grand Séminaire à Metz, porta plainte contre l'armée allemande et là encore demanda que tout soit fait pour me retrouver.

Aux yeux de la Gestapo, une faute d'organisation de l'armée était pire qu'une faute d'honneur. La plainte fut enregistrée et allait faire grand bruit. Mais pour maman toute une série d'interrogatoires allaient commencer.

Un jour, ce fut papa qui fut convoqué. Papa avait certes fait la guerre de 1914-18, mais pour ce genre de situation il était moins courageux, moins culotté que maman. C'est maman qui y alla. Heil Hitler de rigueur! Le chef de la Gestapo fit remarquer que c'était papa qui était convoqué. Maman dit qu'elle avait estimé qu'il était inutile de faire perdre une journée de travail à papa alors qu'elle était libre. La réponse fut admise.

Là encore l'interrogatoire commença par : «Alors vous l'avez retrouvé ? » Maman répondit qu'elle avait été heureuse d'avoir une convocation car elle comptait bien obtenir des nouvelles ... et de se remettre à sangloter. Mais l'interrogatoire se poursuivit par toute une série de questions sur la vie de la famille, sa moralité, ses options politiques et des questions plus insidieuses tendant à avoir un indice ou à faire craquer maman. Toutes ces questions recoupaient celles d'un interrogatoire précédent lesquelles avaient été consignées dans un procès-verbal qu'un autre agent consultait. Maman fit face au feu croisé des questions exprimant invariablement son espoir que je sois retrouvé. Ces interrogatoires allaient se poursuivre toute la guerre durant à intervalles plus ou moins réguliers. Mais maman fit un parcours sans faute, tout en continuant à m'adresser clandestinement lettres et paquets.

Si maman avait échoué son oral, nous avions imaginé un ultime recours sous la forme d'une demande d'expulsion de toute la famille en tant que français d'origine selon les termes du Tribunal de Sarreguemines. Je pense que dans cette éventualité cela aurait été plutôt à la déportation que la Gestapo aurait procédé.

Alors que Gilbert vient de me donner les nouvelles je lui fais à mon tour mesurer les risques de notre propre situation et promette d'être très discret. Nous convenons aussi chacun de ne rien entreprendre sans que l'autre ne soit au courant. Ce système a parfaitement fonctionné et dans un premier temps nous nous sommes surtout consacrés à nos études.

A l'arrivée de Gilbert allaient s'ajouter d'autres faits heureux. Le quatre décembre un surveillant vient nous trouver pour nous dire que les Lorrains se réuniraient après le cours dans une petite salle pour fêter la St Nicolas.

Quelle ne fut notre surprise de retrouver là, tous les surveillants: le surgé M. Cavagnié, Mandeix, Déjean, Ruys de Lima, Sabatier, notre camarade alsacien Bender, tous les Lorrains, nos camarades Juifs, Madame et Monsieur Bondoux et leur fille qui avait sympathisé avec

Biendel.

Mme Bondoux avait confectionné des gâteaux et les surveillants s'étaient chargés de l'organisation de la fête.

Cette véritable manifestation d'estime réciproque fut aussi l'affirmation de l'existence d'un véritable noyau de France libre au Collège. Libres furent aussi les conversations qui tournaient autour de l'Alsace et de la Lorraine certes, mais aussi de la Résistance, ... et de la Gestapo dont les locaux jouxtaient le collège. Alors que je fais part à M. Bondoux de mon intention de rejoindre la Résistance, il nous apprend que nous pouvons aider par les renseignements dont un surveillant assurerait la collecte. En même temps il me conseille de ne pas perdre de vue mes études. Il m'indique qu'actuellement la Résistance connaît de grosses difficultés par manque d'armement et de ravitaillement. Il me promet de me faire signe lorsque le moment propice à mon engagement serait venu.

Cette soirée intéressante fut assortie d'une autorisation de sortie pour les Lorrains et les Alsaciens qui voudraient se rendre le lendemain à la soirée organisée par les expulsés et réfugiés d'Alsace-Lorraine.

Gilbert et moi décidons de nous rendre à cette deuxième soirée où nous sommes accueillis comme de nouveaux réfugiés. Nous sommes étonnés du nombre de participants. Parmi les chevilles ouvrières de cette fête je crois reconnaître quelqu'un ... mais oui! C'est Madame Monrique! Elle me reconnaît aussitôt. Roger! Qu'est-ce que tu fais là ? Grosse émotion et embrassades! Madame Monrique appelle son mari, Yvonne et M. Mazy le mari d'Yvonne. Je leur présente Gilbert et nous leur expliquons notre refus de nous laisser enrôler dans l'armée allemande et notre évasion. Nous avons retrouvé pour un soir une véritable famille. Mais les Monrique ne s'en tinrent pas là.

Monsieur Monrique s'arrange pour nous obtenir le statut de réfugiés ce qui nous permet de percevoir une allocation mensuelle, donc de l'argent de poche, des tickets d'alimentation ... et même une carte de tabac. Madame Monrique contacte le surveillant général du collège et se propose comme correspondante ce qui faciliterait les sorties, et qui me permit de passer maints jeudis et dimanches autour d'un repas amélioré, dans cette brave famille, -dont le dernier était le petit Jean-Claude alors âgé de quatre mois.

Gilbert ne fut pas oublié non plus, même statut et une autre famille d'accueil lorraine, la famille Prot originaire de Devant-les-Ponts lui tint lieu de correspondante.

Le mois de décembre s'annonçait plutôt bien et la tendance allait se confirmer au collège.

Petit à petit je m'étais fait quelques bons copains: Baysse, Laîné, Isoulet, Royer, Bré, Lafont parmi les meilleurs. Si mon comportement les avait intrigués, ils acceptaient gentiment mon mutisme, mon stoïcisme aussi devant les privations, avec une sorte de pudeur qui révélait leur sincérité.

Le 6 décembre je reçois une lettre de tante Edmée, m'annonçant un colis de mes parents et me donnant les coordonnées d'un passeur de lettres.

Le 13 décembre arrive la première lettre de maman, papa, Lucie et Odette. Enfin un premier signe de vie concret et l'assurance que notre plan anti-déportation avait réussi jusque-là. Ma lecture en cachette et mon émotion n'ont pas échappé à mes copains. Deux jours plus tard le premier colis de maman arrive à son tour. Dans sa lettre maman m'indiquait que je devais me méfier et veiller à ne pas avaler entière l'amande du gâteau. Je monte précipitamment dans la classe suivi de Gilbert ... et des copains. Je déballe nerveusement le paquet en arrachant ficelle et papier, je saisis le pain d'épices, le rompis, saisis «l'amande» et m'enfuis vers les toilettes, laissant tout le petit groupe interloqué.

Au W.C., je décortique l'amande. En fait il s'agissait d'un petit étui que l'on utilisait pour les mines de crayon et qui contenait, écrites tout petit sur du papier à cigarettes les informations, également codées que maman préférait ne pas écrire dans les lettres. C'est ainsi que maman m'a appris elle-même qu'elle avait eu des altercations avec Mme Pierre (les allemands), qu'elle avait pourtant réussi à amadouer. Maman m'indique également l'évasion prochaine de Marcelle (Marcel).

Plus tard je devais apprendre par de semblables «amandes» que «Titine a fait plouf au Sablon», donc le bombardement de ce quartier, que Marcel(le), le troisième à utiliser notre filière d'évasion avait été «invité par Madame Pierre» c'est-à-dire pris par les Allemands et enfermé à la prison Charles trois à Nancy. Mon camarade passa toute la fin de la guerre en prison. Il n'eut la vie sauve que parce qu'il eut la présence d'esprit, en lui donnant tout ce qu'il possédait, de soudoyer un gardien qui réussit à le faire passer du secteur des «politiques» dans celui des prisonniers de droit commun ; que Raymonde est allée voir Madame Pierre, donc que Raymond venait d'être mobilisé dans l'armée allemande, et la tristesse qu'elle en éprouvait tant mon vieil ami avait su la reconforter et l'aider dans les travaux les plus ingrats, lorsque j'étais parti.

Bouleversé, je retourne dans la salle de classe où m'attendait le petit groupe. C'est alors que Baysse et Royer nous disent que quoique nous leur révélions ils s'engageraient à en garder le secret absolu, mais qu'ils aimeraient savoir quel était notre problème.

Sur un signe d'acquiescement de Gilbert je leur dit que nous sommes Lorrains, que les allemands voulaient nous enrôler de force dans l'armée, que nous nous sommes évadés et que la Gestapo et la police nous recherchaient. Un grand sourire de joie et de fierté illumine le visage de nos camarades.

Dès ce jour, beaucoup de choses changèrent pour nous.

D'abord nos amis nous dressent un véritable panorama politique de la classe et même du collège. Pratiquement tout le monde se situait du bon côté et souhaitait le départ des allemands.

Seule exception P..... dont le père était milicien, mais avec lequel nous entretenions des relations normales de camaraderie.

Autre cas : un Lorrain expulsé qui restait sur une prudente réserve et qui assurément ne voulait pas se mouiller.

Côté professeurs, nos camarades nous signalent, alors que ses cours nous l'avaient déjà fait comprendre, que M. Rouvière professeur d'histoire était engagé dans la Résistance, et qu'il en était de même de toute l'administration: Intendant, surveillant général et tous les surveillants formaient bloc autour de M. Bondoux, ce qui nous valait Juifs, Alsaciens et Lorrains d'être là.

Puis nos camarades décidèrent que tant que nous serions parmi eux, nous ne connaîtrions plus la faim. En effet si des plats entiers de choux braisés restaient sur les tables de la cantine, c'est que les boîtes à provision de nos copains étaient très bien garnies, et pour cause ils étaient fils de paysans, éleveurs d'oies et canards, ou au moins habitaient la campagne.

Nous eûmes, dès ce jour un aperçu de ce trésor gastronomique sous la forme de tartines de pain blanc et foie de canard, de graisse d'oie ou autres confits et rillettes, -nous croyions rêver.

A tour de rôle nos camarades nous invitaient à passer le dimanche chez eux. C'est ainsi que j'étais chez Jean Bré, chez Royer à Pontcirq, chez Lainé à Montcuq et chez Baysse à Berganty.

Enfin, et c'était là l'essentiel: nous pouvions parler beaucoup plus librement, nous ne vivions plus entièrement repliés sur nous-mêmes.



*Au fond du préau l'escalier qui monte ... vers les boîtes à provisions. Juste à côté, la maisonnette de M. l'intendant.*

Ce déblocage de la situation auquel il faut ajouter le véritable réseau mis en place par maman, (entre deux conversations avec la Gestapo), à savoir tante Edmée, Nini, la famille Saunier (anciens amis de Montigny), la famille Sage de Poligny, les Cortesi associés au contenu des paquets, les lettres qui nous arrivent au rythme d'une ou deux par quinzaine, une foi et une confiance en Dieu bien ancrées, tout cela contribue efficacement à soutenir notre moral. Nous en parviendrons presque à oublier notre état de clandestins, les difficultés des études et les risques encourus lorsqu'il nous était donné de rendre des services au réseau interne de Résistance du collègue.

La Gestapo de Cahors avait établi son siège à côté du collègue. Ordre fut donné à M. Bondoux de faire peindre tous les carreaux de ce côté en bleu, afin que l'on ne puisse rien voir de leurs agissements. On ne pouvait guère mieux nous mettre la puce à l'oreille et nous inciter à observer. Il suffisait de gratter un petit trou dans le bleu et d'y coller l'œil. Je n'ai personnellement pas vu grand chose par ce procédé. par contre nous avons entendu des cris.

Deux occasions plus intéressantes allaient m'être fournies de rendre service.

L'une, le jour où j'allais au bureau de tabac pour percevoir ma première ration de cigarettes que je destinais à M. Monrique.

En entrant dans le débit de tabac, j'étais suivi par un autre client à l'allure étrange, lunettes cerclées de fer, imperméable crème et canne à pommeau. La débitante veut me servir, mais je m'efface devant le vénérable personnage, qui flatté se fait servir avant moi. Il présente une carte où je reconnais l'aigle de la Gestapo. Il sort, je manifeste un peu d'impatience à la dame, et je sors précipitamment après avoir réglé. Je revois notre homme assez loin mais il m'était encore possible de le filer pour voir où il habitait. En rentrant, j'ai pu indiquer au surveillant responsable le signalement et l'adresse de ce dangereux individu. La Résistance à Cahors avait pris l'habitude quand elle le pouvait, de faire un tour au domicile de ces agents nazis ...

Un jour M. Bondoux me dit que les Allemands avaient besoin de jeunes gens pour les aider à charger du charbon de bois pour les gazogènes des camions réquisitionnés. Manifestement surpris je dis à M. Bondoux : « Vous n'y pensez pas » Réponse: «Justement si vous y allez vous serez considéré comme insoupçonnable, et de plus vous pourrez peut-être apprendre quelque chose». De fait les allemands parlaient entre eux tout en préparant le camion, sans se méfier des deux collégiens qui leur avaient été dépêchés et nous pûmes apprendre la destination de l'opération qui visait un maquis. Dès mon retour je pus faire un compte-rendu à M. Bondoux.

D'autres fois il nous appartenait de distribuer les tracts dont le paquet avait été déposé par un surveillant dans les toilettes du dortoir.

Notre vie de collégien, avec son programme assidu de révisions se poursuivait émaillé de facéties plus ou moins stupides résultant pour Gilbert et moi d'un besoin presque vital de se défouler. Un jour, nous nous sommes amusés à mettre nombre de lits de notre dortoir en cathédrale. Le déménagement fut tel qu'il provoqua la chute du plâtre du plafond de la salle de classe située en-dessous. A plusieurs reprises nous avons fait le mur, en passant par le jardin de la Gestapo, pour aller au cinéma ou à la fête. A chaque fois c'étaient réprimandes et sanctions de l'administration qui faisait son devoir et nous protégeait de nous-mêmes en nous privant de sorties. Lorsque c'était moins grave on s'en tirait par une corvée de W.C. ou de peluches.

Fin février, en pleine période de compositions, ma tête se mit à gonfler comme une baudruche et je fus admis à l'infirmerie avec les oreillons. J'y-fus très bien soigné et j'y.eus la visite de Mme Bondoux, malgré l'isolement imposé. C'est durant cette période que j'ai effectué les petits dessins de ce que je voyais depuis ma chambre.

Les allemands se manifestaient parfois: corvées, recensement pour le S.T.O. ce qui

m'amena à refalsifier ma carte d'identité et à en prévoir une seconde établie par les relations de M. Monrique sur laquelle je m'appelais Azema Charles alors que je n'étais plus né à Toul mais en Corse. Ces incursions allèrent jusqu'à l'occupation des locaux par l'armée.

Ceci se produisit le 23 mars 1944. M. Cavagnié, surveillant général vint nous prévenir Gilbert et moi et nous demanda de détruire tout papier compromettant.

Ce fut ce jour que je me suis à mon grand regret séparé des nombreuses lettres que j'avais eues. Ce sacrifice à peine effectué, nous nous trouvions au dortoir lorsqu'arriva M. Bondoux accompagné d'un officier allemand. Nous eûmes tous deux au même moment la tentation vite réprimée en raison des risques d'inévitables représailles, d'attaquer l'allemand. M. Bondoux nous dit: «Que faites-vous là, rejoignez vos camarades».

L'officier trouva l'hébergement à son goût et le collège fut fermé aux élèves huit jours avant la date prévue pour les vacances de Pâques qui elles seraient écourtées d'autant.

L'intendant se mit en devoir de restituer à chaque élève les tickets correspondants à 15 jours de vacances. Gilbert et moi ne savions que faire. Nous nous tenions près de la porte de l'intendance. Nos camarades mesurant notre détresse nous donnèrent leurs tickets de pain. Nous en recueillîmes pour près de cinquante kilos. Gilbert décida de repartir pour le Gers mais à Mirande cette fois. Baysse me proposa de passer huit jours chez lui à Berganty. Izoulet me remit une grosse boîte métallique provenant de sa caisse à provisions.

Ce séjour à Berganty -fut inoubliable. A force de confits Mme Baysse me gava aussi bien que ses oies. J'ai dû prendre cinq à six kilos. René quant à lui se chargeait des loisirs: grandes balades à bicyclette, visite de Bouzies, de la Tour Faure et même bal à St Cirq la Popie, village calme au point que les maquisards y venaient danser.

Le 31 mars, je reviens au collège où je peux disposer de la piaule de Déjean. Les allemands étaient partis. Gadat était resté. Je ne serai donc pas seul. De plus Châtel est venu nous voir. La boîte d'Izoulet contenait un foie gras d'oie entier qui nous dépanna très bien d'autant que nous ne manquions pas de pain. De ma vie je n'avais jamais rien mangé d'aussi bon alors que nous étions en pleine guerre! Le soir nous sortions avec Gadat pour aller jouer au billard. Pour les repas de midi j'étais invité soit par Mme Monrique, soit par la famille Prot qui tout comme moi regrettait le départ de Gilbert.

Plusieurs lettres m'attendaient aussi ,dont celle de mes sœurs et une autre de Gilbert qui était bien arrivé à Mirande. Gilbert souffrait 'en silence, son tempérament de frimeur en avait pris un coup, il était confronté comme moi à la dure réalité de la vie clandestine. Bien éduqués dans la foi chrétienne par nos parents et par l'Abbé Leroy, nous ne manquions jamais la messe du dimanche à laquelle nous participions en l'église Jean XXIII. Parfois en passant, l'on avait droit à l'aubade des jeunes Pupilles de la Marine qui hissaient les couleurs.

De prières en offices, en passant par des coups de cafard, le terrain était propice à des élans mystiques démesurés dont Gilbert fut fortement saisi et dont j'ai failli subir la contagion. Dans sa lettre Gilbert me fait part de son intention de se faire prêtre et d'aller voir l'Abbé Leroy à Castelnaudary. Peu de temps après, M. l'Abbé m'écrit pour me demander ce que je pensais de cette vocation. Je profite d'une fin de semaine pour faire un saut jusqu'à Castelnaudary, tout heureux de retrouver notre bon curé. Nous parlons de Montigny, de ses propres démêlés avec les allemands, même dans le Midi, puis de Gilbert.

J'indique à Monsieur l'Abbé que si je respectais évidemment le choix de Gilbert, je pensais qu'il était surtout fortement marqué par les événements et qu'à mon avis il n'avait pas dans ces circonstances toute la lucidité et la sérénité requises par un tel choix. De plus, connaissant son appétit de vivre et son tempérament plutôt égocentrique, je ne le voyais guère entrer en sacerdoce.

Monsieur l'Abbé semblait tout-à-fait d'accord avec moi et Gilbert, tout en continuant

d'excellentes études au collège de Mirande, renonça de lui-même à ce projet dû à une crise passagère.

Le troisième trimestre allait être assez court. Le brevet élémentaire et le brevet d'études primaires supérieures se dérouleraient fin mai et début juin. Mon programme de révisions se déroule bien. J'ai réussi à combler mon retard en géométrie où je me classe 2ème sur 38 élèves. Il me restait à consolider le tout et à reprendre entièrement les matières que l'on bâche telles l'histoire et la géographie. A noter qu'au brevet, toutes les matières figuraient à l'écrit de l'examen.

L'ambiance était certes studieuse, mais l'ennemi omniprésent. Un jour nous voyons arriver des gens de la Gestapo, des allemands en uniforme et des miliciens. Avec M. Bondoux, ils examinent le long lavabo situé à l'entrée de l'atelier et le mur attenant qui donne sur la rue Émile Zola. Que se passe-t-il ? Dans un premier temps une explication nous est fournie en termes très modérés par M. l'intendant: « Il faudra nous excuser car dans les prochains jours nous allons être obligés de réduire la distribution de certaines denrées car une partie de notre stock a été dérobée». La présence des allemands, nous permet déjà de penser que le prélèvement a été effectué par la Résistance.

Plus tard nous apprenions que M. Bondoux et les surveillants étaient dans le coup et que les traces laissées et en particulier une grosse merde dans le lavabo et un saupoudrage de farine n'étaient qu'un subterfuge pour tromper l'ennemi.



*.....ils examinent le long lavabo situé à l'entrée de l'atelier et le mur attenant qui donne sur la rue Émile Zola*

Malheureusement, avec cette affaire M. Bondoux était de plus en plus dans le collimateur des Allemands. Arrive la période des examens. Royer m'invite chez lui pour le dimanche de la Pentecôte veille du brevet.

Le lendemain matin, au sortir de l'autobus qui nous ramène à Pontcyr, et arrivés à l'angle de la rue des Cadourques et de la rue Émile Zola, nous apercevons un déploiement



d'allemands devant le collège. Royer me dit de me cacher par là, qu'il me ferait signe lorsque la voie serait libre. Quelques instants plus tard, il revient et catastrophé me dit: «Ils ont pris M. Bondoux et M. Rouvière, professeur d'histoire!»

M. Bondoux fut exécuté par les Allemands pour son appartenance à la Résistance, pour son réseau interne et peut-être aussi pour avoir protégé jusqu'au bout Juifs, Alsaciens et Lorrains.

M. Rouvière aurait réussi à s'évader du train de la déportation.

Le brevet malgré tout aurait lieu. Triste mais déterminé, je suis Royer jusqu'au collège.

L'appel des candidats est fait par un fonctionnaire de l'inspection académique aux côtés duquel se trouvait notre surveillant général. On passe à la lettre G, je n'entends pas mon nom. Il en est ainsi jusqu'au bout de

la liste. A l'évidence, je n'étais pas inscrit. Je me précipite vers M. Cavagnié pour lui faire remarquer cette omission. M. Cavagnié chuchote quelque chose à l'oreille de la personne qui avait fait l'appel. Mes faux nom et prénom sont inscrits au crayon de papier au bas de la liste et M. Cavagnié m'admet dans la salle d'examen.

Tout se déroule bien, même en atelier alors que gaucher contrarié je n'étais pas très habile de mes mains. J'ai confiance.

Le lundi 5 juin est retenu pour la délibération et la proclamation des résultats. A nouveau rien à la lettre G! C'est l'angoisse: Ai-je à nouveau raté 7 ... On arrive à Zegonsac ... et Guyot!

J'avais réussi le Brevet de capacité à l'Enseignement Primaire et le Brevet d'Enseignement Primaire Supérieur. De plus mon rang permettait mon admission à l'École Normale.

... Mais les Allemands étaient toujours là!

Le lendemain matin, Madame Bondoux vient me trouver pour m'annoncer le débarquement allié en Normandie et me dit que le moment était venu de rejoindre le maquis, réalisant ainsi la promesse que m'avait fait M. Bondoux. Elle m'indique également comment je pourrai rejoindre les partisans. Le jour même j'écris une dernière lettre à mes parents: «je pars aujourd'hui pour le long chemin qui, si Dieu le veut, doit me ramener à vous. Ceci est, et pour longtemps ma dernière lettre!». Je confie mes bagages et mes affaires personnelles à René Baysse. Je chausse les nouvelles chaussures à semelles de bois que j'avais économisées pour la circonstance je pars sans bagages à travers le Causse pour rejoindre Mandeix à Mercués. Le trajet est difficile, je n'ai rien mangé et me rabats sur un cerisier pour tromper la faim. De plus mes chaussures me font mal et les semelles craquent de façon inquiétante. Mandeix m'attend. Nous prenons un repas en famille puis nous nous rendons à une réunion de résistants. Le lendemain matin Mandeix m'emmène en « gazo » à la lisière d'une forêt. Je pense que cela devait être entre Catus et St-Denis Catus. Il me dépose et me quitte en me disant d'aller tout droit jusqu'à la première petite route à droite. En fait je ne disposai d'aucune carte ni d'aucun repère me permettant de localiser avec précision l'endroit où j'ai pris le maquis.

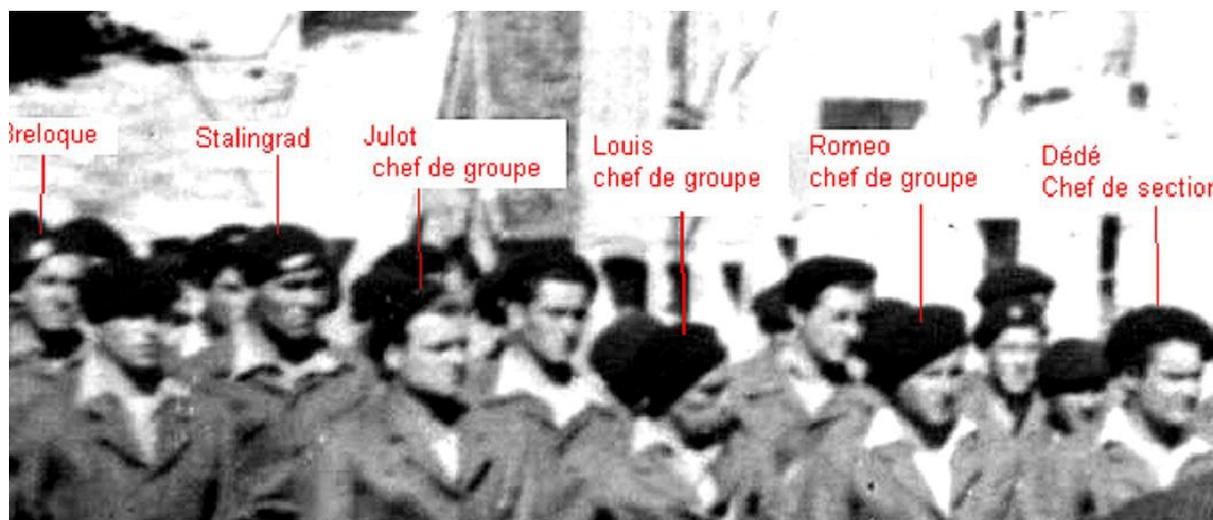
## LE MAQUIS DES FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS (F.T.P.F.) DU LOT

Suivant l'itinéraire indiqué et après avoir viré à droite, je m'engage assez profondément dans la forêt lorsque je suis rejoint par une traction avant. Je vois les mitraillettes alors que toutes les glaces sont baissées. Je fais un signe. Les maquisards me font monter et m'amènent au poste de commandement. Arrivés à l'entrée d'un chemin, un grand noir, le fusil mitrailleur en bandoulière nous arrête, reconnaît les hommes et nous laisse passer. Enfin j'étais au maquis. Ce jour-là il y avait affluence. Dans une vieille ferme de la grande clairière un colonel en uniforme assisté d'un officier à l'accent slave m'interroge sur ma véritable identité, sur mes origines, mes diplômes et ma volonté de me battre. Il m'indique un point de rassemblement à l'extérieur en vue de mon affectation dans l'une des sections en formation.

Pendant que j'attends-là, j'entends des cris provenant d'une baraque. Un maquisard ancien me renseigne : C'est F..... qui est en train de questionner une femme qui semble-t-il a trahi le maquis», et me donne des indications sur les méthodes employées par le tortionnaire. Assurément j'entrais en guerre et ce n'était pas plus beau d'un côté que de l'autre. Voyant mon désarroi le vieux maquisard m'indique qu'il est l'un des rescapés d'une récente descente des allemands, miliciens et G.M.R. contre le maquis et que ceux-ci n'avaient pas fait de quartiers.

De toute façon j'étais venu pour me battre, pour chasser l'envahisseur dont je n'avais que trop réalisé qu'il était partout.

On va former la section. Le colonel nous présente «Dédé Musique» qui serait notre chef de détachement, et son adjoint «Bébert». Le détachement lui-même s'appellerait «Plastic» du nom de l'explosif que nous serions amenés à utiliser.



Selon leur passé militaire ou dans la Résistance trois chefs de groupe sont nommés :

Louis, Roméo, et Julot. A noter que les grades, non homologués n'étaient pas désignés selon la terminologie militaire bien que l'organisation des détachements soit calquée sur celle des sections de l'infanterie.

Julot sera mon chef de groupe : l'on affecte ensuite les hommes dans un demi-groupe fusilier et un demi-groupe mitrailleur.

Parmi les hommes qui sont affectés à notre groupe il y a un russe blanc et un tchèque qui avaient tous deux déserté l'armée allemande. Ils ne parlaient pas un mot de français. Dédé demande si quelqu'un sait l'allemand. Il n'y a que moi. Je deviens donc l'interprète de ces deux grands gaillards nettement plus âgés et plus militaires que moi.

Dédé étoffe le demi-groupe en nous adjoignant trois indochinois et me demande d'en prendre le commandement. J'explique les choses au Russe et au Tchèque, ils sont d'accord. Dès mon arrivée au maquis je suis donc nommé chef de sous-groupe. De plus comme le camarade russe avait été fusilier-mitrailleur dans l'armée allemande, il conserverait cette fonction dans le groupe, avec le Tchèque comme pourvoyeur.

Le détachement formé, «Bébert» nous demande de choisir des noms de guerre, obligatoirement différents de nos noms véritables et de nos pseudonymes antérieurs. Personne ne devait connaître l'identité de l'autre.

Le grand russe devient ainsi tout naturellement Stalingrad, le tchèque «Coco», les trois indochinois respectivement Do Van Thu, Taï et Mac-Tu, après tout c'était peut-être leurs vrais noms. Quant à moi, je n'avais encore rien trouvé. J'étais arrivé au maquis arborant ma croix de Lorraine à la barrette de laquelle j'avais accroché une médaille de la paroisse Jeanne d'Arc qui m'avait été offerte par M. l'Abbé Leroy et une médaille miraculeuse de la Vierge. Un camarade me dit: «Qu'est-ce que tu as là comme breloque ?» ... Mon nom était trouvé, je m'appellerais Breloque.

D'autres noms étaient tout aussi fantaisistes: Lagadut, Laquille, Latrogne. L'on passe à la distribution des armes. Stalingrad se voit gratifié d'un superbe fusil-mitrailleur français qu'il se met sur le champ à manipuler et à bichonner. Tous les autres perçoivent des mitraillettes Sten. Le chef de détachement et son adjoint avaient déjà leur pistolet automatique. Celui de Bébert était encore du type à barillet.

Petit-à-petit les détachements se mettent en place et l'on constitue la compagnie commandée par le lieutenant Raymond, laquelle faisait partie du Bataillon commandé par «AJAX».

Les ordres de dispersion des détachements dans la nature sont donnés. Lagadut prépare son camion au gazogène. Nous roulons une bonne partie de la nuit par des petites routes forestières pour arriver dans la région de Sousceyrac et Latronquière. A partir de ce moment, les localisations géographiques devinrent difficiles pour les hommes de troupe d'autant qu'il fallait souvent détalier lorsqu'une attaque en force était signalée. D'autre part, pour des raisons évidentes de sécurité, il valait mieux que nous ne sachions pas trop où nous étions.

Près de Latronquière, si Coco aidé par Laquille disposaient d'une cuisine dans une vieille ferme désaffectée, nous n'avions d'autre cantonnement que la nature. L'on eut droit à une couverture pour cinq hommes et l'on couchait à même le sol rocailleux. Or, aux limites du Cantal les nuits sont fraîches même en été. L'on se couchait par cinq et l'on tirait la couverture par dessus nous. Toutes les deux heures on relayait les deux camarades du bout qui n'étaient presque pas couverts. Où était le lit de fer de l'internat? Nous apprenions ce que signifiait coucher à la dure.

Les autres conditions matérielles n'étaient pas plus faciles. Nous étions toujours assez loin de toute agglomération. L'un de nos premiers travaux, à chaque nouveau cantonnement consistait à creuser une finette pour éviter d'être infestés par des «sentinelles» qui n'avaient rien de militaire. Le trou en principe rectangulaire prenait la forme et la profondeur que permettaient les rochers. Généralement il était agencé derrière une branche de chêne qui permettait un appui et fournissait ses feuilles.

Autre problème : la rareté de l'eau ne permettait pas les ablutions, elle était strictement réservée à la boisson et à la préparation des aliments. L'hygiène laissait à désirer, les poux d'habits faisaient leur apparition, la galle aussi.

Le ravitaillement était très aléatoire. Avec le débarquement, les effectifs du maquis avaient soudain gonflé et bien que le commandement fasse des prouesses pour partager afin que chacun en ait le minimum indispensable, les jours sans nourriture se multipliaient. L'on trompait parfois la faim en mordillant des feuilles de chêne. Il fallait aviser et organiser nous-mêmes des expéditions de ravitaillement qui étaient toujours des opérations difficiles, ce qui me permet aujourd'hui de conter plusieurs anecdotes à ce sujet.

Un jour, c'est Lucien, accompagné d'un autre camarade qui furent chargés de cette mission.

Lucien était du pays. Après une longue marche, ils réussissent à ne pas rentrer bredouilles et ramènent une vieille chèvre dont un paysan avait bien voulu se débarrasser. Aussitôt arrivé l'animal est abattu d'un coup de revolver et Lucien trahissant ses origines paysannes nous fait une démonstration de son art de dépecer et vider l'animal qui était de belle taille. Tout ce qui était mangeable a été soigneusement escalopé et Coco et Laquille étaient radieux de pouvoir enfin officier. Utilisant un pain de plastique pour allumer un bon feu dans la vieille cuisinière et après en avoir graissé le dessus ils cuisent la viande à même les plaques. La bête était coriace et l'on avait de quoi mâcher longuement mais après une diète sévère cela passait très bien, on s'en léchait les doigts, ce qui s'imposait car nous n'avions ni vaisselle, ni couverts. Le lendemain matin à défaut d'autre chose, des morceaux de chèvre froids servirent de petit déjeuner. Les paysans appréhendaient notre visite et si bon nombre d'entre eux se montraient compréhensifs, nous étions parfois obligés d'employer les grands moyens, à la limite du banditisme, pour obtenir le minimum indispensable.

Un jour, je me charge, avec "Bébé», le plus jeune d'entre nous d'aller chercher du pain. Après un long parcours dans le Causse, nous arrivons au bord d'un petit ru où coulait une eau limpide parmi les cressons, un véritable rêve. Nous nous désaltérons, mangeons du cresson, puis nous nous lavons, retrouvant ainsi force et courage pour la suite de notre mission.

A bonne distance de cet endroit nous apercevons une ferme sur laquelle nous jetons notre dévolu. Nous frappons, mais dès notre entrée les visages se renfrognent, une attitude de repli qui ne nous trompe pas. Nous signalons au paysan que nous n'avons plus rien à manger et que nous souhaitons qu'il se fende de quelques victuailles et notamment de pain. Le paysan refuse net en demandant qui paiera. Je lui réponds que nous nous battons pour la libération de la région et qu'il peut bien apporter sa contribution. Nouveau refus catégorique. Alors songeant à nos camarades je prends en main l'une des grenades que nous portions fort imprudemment à la ceinture, je fais mine de la dégoupiller et je dis: "Ne nous obligez pas à nous servir nous-mêmes>". Là dessus, le paysan tout tremblant ouvre le grand tiroir au bout de la table, en sort une énorme miche et nous dit: « Prenez cela et foutez le camp » Nous n'avons pas insisté. Sur le retour mon camarade me fait remarquer que cela avait été dur et que nous méritions bien de prélever notre part sur cette miche. Je lui réponds que nos camarades ont tout autant que nous besoin de pain et que l'on n'entamerait pas cette miche avant d'être arrivés parmi eux.

Nos camarades nous accueillent avec joie mais ils sont affamés au point que Coco et Laquille ont beaucoup de mal à faire le partage et il s'en faut de peu que nous n'ayons notre part.

Parfois les contacts étaient plus faciles et l'on avait droit à la soupe suivi d'un chabrol (ou un petit chabichou) avant de récapituler tout ce que le fermier pouvait mettre à notre disposition. L'un d'eux, un jour a été généreux au point d'ajouter un petit fût de vin et qu'il fallut se rendre chez lui avec le gazogène pour tout ramener: mouton, pain, châtaignes, vin, ... L'expédition était composée de Lagadut, Laquille, et de deux autres hommes dont j'eus la

chance de faire partie ainsi que Geo. Ce type de ballade valait toujours mieux que la monotonie de la vie du cantonnement. Geo avait un caractère agréable, un peu fataliste et toujours de bonne humeur, joyeux. Au retour de la ferme nous étions à l'arrière de la camionnette, avec les vivres et le vin. Si nous nous abstenions de toucher aux vivres, Geo me dit qu'il goûterait bien le vin. Davantage pour le gag que pour le vin, nous tombons d'accord. Mais comment boire à même le tonneau? Je démonte le canon de ma Sten, nous nous en servons pour faire sauter la bonde, puis nous aspirons le vin par le canon de la mitrailleuse. Enfin nous refermons soigneusement le tonneau. En arrivant les camarades sont étonnés de notre excellent moral, heureux de tout ce que nous ramenions.

Les opérations de ravitaillement résultaient parfois d'opérations plus offensives. Un jour, après une action de sabotage de voie ferrée dans la région de Figeac, un train à destination de l'Allemagne dérailla

Ce n'était ni le train blindé que nous traquions comme le monstre du Loch Ness ni un train chargé de troupes et de munitions, mais plus prosaïquement un train de marchandises rempli de cèpes séchés et de caisses d'apéritif Byrrh.

C'était toujours cela de pris à l'ennemi. De plus notre commandement organisa méticuleusement la distribution de ce butin inespéré. Chaque détachement eut droit à une caisse de bouteilles de Byrrh et à une quantité importante de cèpes. Le Byrrh nous fut distribué avec parcimonie : une gorgée à même le goulot à chaque repas. Laquille et Coco se firent fort de bien accommoder les cèpes qui accompagneraient le mouton. Le mouton était devenu la viande de base. Au début il était obtenu par la méthode forte: quelques rafales dans un troupeau permettaient de ramasser ceux qui étaient restés sur le sol. Par la suite, ne demandant qu'à abandonner ces méthodes de vandales, l'on put négocier avec certains paysans en leur indiquant qu'ils seraient payés dès que nous aurions de l'argent de Londres ce qui se produisit effectivement, mais bien plus tard (parachutage du 14 juillet).

Repas gastronomique s'il en est, le mouton aux cèpes fut très apprécié au début. Pourtant le même mouton aux cèpes servi aux trois repas, froid le matin et pendant trois semaines d'affilée finit par sérieusement nous lasser.

Les vêtements et surtout les chaussures posaient également problème.

En ce qui me concerne, mes nouvelles chaussures à semelles de bois avaient fait long feu sur la rocaïlle des Causses. Je les rafistolais tant bien que mal mais j'allais bientôt me retrouver pieds nus. Aussi j'étais volontaire pour un coup de main chez un marchand de chaussures de Gourdon qui faisait du marché noir notamment avec les allemands. Faisant irruption chez lui, sous la menace de nos mitraillettes il nous montre son stock à la cave. Nous remplissons un sac de chaussures qui nous semblent à peu près adaptées. Ce jour-là, je reçois une sorte de bottines de curé, en cuir avec des élastiques latéraux. Heureux! Mes pieds meurtris en avaient bien besoin. Cette opération se situait vers la mi-juillet.

Pour les vêtements on verrait plus tard! Pourtant nous n'avions que ce que nous avions sur nous lors de notre arrivée au maquis!

C'est dans notre indigence que notre solidarité sans faille trouvait sa raison d'être: tout appartenait à tout moment à celui qui en avait le besoin le plus urgent ce sans distinction de grade ou de hiérarchie d'aucune sorte. Ainsi les vestes les plus chaudes passaient pratiquement sur toutes les épaules durant les tours de garde. Tous les partages étaient absolument égaux et l'on ne trichait pas. Belle illustration de plusieurs philosophies qui se rejoignaient en ces moments : sens communautaire préconisé par les marxistes et pratique effective de la charité chrétienne. Aucune condescendance, aucune contestation. Fallait-il que notre peuple soit dans la détresse pour retrouver lors de son combat pour la Liberté, le sens de l'Égalité et de la Fraternité.

Notre grande solidarité ne réglait pas tous nos problèmes et le moral était loin d'être des meilleurs. Un certain nombre de camarades avaient connu la traque et la montée des Allemands contre les maquis. Tous nous étions pleinement conscients de notre situation de clandestins condamnés à mort pour la plupart (évadés, déserteurs, juifs, réfractaires du S.T.O.). Tant que les Allemands seraient les plus forts nous serions la cible privilégiée. Et Pétain en rajoutait encore en appelant les miliciens à leur devoir (cf. son discours de juin 1944 que nous avons entendu dans nos «boîtes de biscuits», récepteurs fournis à la Résistance par les parachutages). Des Français acceptaient des primes pour dénoncer, arrêter et tuer ces autres mauvais Français qui n'avaient pas fait amende honorable au héros fatigué manipulé par l'ennemi qui avait laissé son honneur militaire au vestiaire des «salons de Vichy». De plus, loin des grands théâtres d'opération nous étions davantage touchés par les récits des exactions des Allemands dans le milieu géographique proche. La Nationale n° 20 était l'axe principal de remontée des troupes allemandes vers les plages du débarquement. La Division S.S. «Das Reich» avait perpétré les massacres d'Oradour et les pendaisons de Tulle.

Une grande tension nerveuse était notre lot courant. Outre les crises de delirium tremens de notre camarade Louis qui le rendaient dangereusement agressif et qu'il fallait coucher sur le dos pour le calmer, ces crises de nerf étaient assorties de délires verbaux des plus pessimistes du genre:

« Qu'est-ce qu'on fout là ? On est tous foutus! On ne s'en sortira pas » par la contagion collective qu'elles entraînaient, m'ont fortement ébranlé.

Aucun film à ma connaissance n'a abordé valablement la relation de nos conditions de vie au maquis. Seul "Un ami viendra ce soir» aborde un peu ce problème du fait que l'histoire se déroule dans un asile d'aliénés et joue sur la confusion des personnages.

Les nerfs craquaient également lors des tours de garde de nuit. Plus d'une fois nous nous retrouvons tous réveillés et dispersés dans la forêt à la suite d'une alerte déclenchée ... par un hérisson.

"Solidarité» plutôt négative cette fois car nous partagions donc les crises de cafard et les fausses alertes.

Lorsque les nuages de pessimisme étaient passés, c'étaient les longues discussions sur l'avenir qui prenaient le pas. Le brassage social était important au maquis, le patron côtoyait le mineur, l'ouvrier, l'instituteur, le paysan, le gendarme maître de chiens. Toutes les opinions philosophiques, religieuses et politiques étaient confondues. L'on avait fait abstraction de tout cela lorsqu'il s'agissait de trouver un maquis. Ce brassage important que seul un grand amour commun de la Liberté et une volonté de libérer notre pays avait pu à ce point homogénéiser, était devenu l'un des points forts de notre groupe. Saurions-nous préserver après la guerre cet esprit de fraternité qui nous animait? De fait aujourd'hui encore tous les anciens résistants se tutoient.

Fraternité, solidarité, mais aussi instinct de conservation et efficacité dans le combat ont été les facteurs de cohésion qui allaient nous permettre d'acquérir ces rudiments de formation militaire qui nous faisaient totalement défaut. En particulier il était indispensable de connaître nos armes et d'apprendre à s'en servir. Mais comment s'entraîner au tir, par exemple sans attirer l'attention d'un ennemi qui riposterait en force? Que pourraient nos mitraillettes Sten contre des voitures blindées ?

L'accent fut porté sur la vigilance de chaque instant, vigilance qui au début fut même de mise entre nous, il arrivait en effet que des traîtres prennent le maquis pour effectuer une sale besogne rémunératrice. Cela ne s'est heureusement pas produit dans notre groupe.

Autres parades, la mobilité, la dispersion, l'utilisation du terrain, le décrochage enfin si l'ennemi, nettement mieux armé attaquait en nombre. L'intérêt des petits murets qui sillonnent un peu partout le Causse ne nous a pas échappé de même que nous savions tirer

parti de chaque anfractuosité ou accident de terrain. Nous en arrivions à faire véritablement corps avec le Causse. Sans carte, ni boussole, l'orientation posait problème, il fallait s'exercer à localiser et mémoriser tous les repères naturels ou construits.

Pour des raisons d'économie chacun n'apprit à tirer qu'avec son arme et uniquement au coup par coup, contrairement à la formation générale aux armements qui eut été souhaitable. Des bouteilles ou des boîtes de conserve alignées sur un muret servaient de cible. L'unique essai de tir en rafale nous permit de constater que la Sten arrosait certes copieusement ce qui lui valut le nom de sulfateuse que nous lui donnions mais ce tir était nettement moins précis.

Dès le début nous apprenions à nous servir du plastic dont on formait des pains dans lesquels on enfonçait un détonateur pincé sur un cordeau fusant bickford dont la mise à feu était soit directe (allumettes ou briquet) ou électrique à l'aide d'une "marmotte". Ce dernier mode allait être employé lorsque nous avons min  la route dans la région de Figeac. Nous eûmes également l'occasion d'utiliser un dispositif semblable pour le sabotage de la voie ferrée entre Souillac et Brive, opération dangereuse s'il en était car les morceaux de rails sectionnés et projet s par l'explosion tournoyaient en vrombissant dans l'air avant de retomber lourdement autour de nous.

Toutes ces manipulations, même lorsqu'il ne s'agissait que d'exercices n'étaient pas sans danger, l'inexpérience, l'inconscience et la maladresse occasionnaient parfois des dégâts.

Un jour Taï s'appliquant à nettoyer sa mitraillette et bien qu'ayant enlevé le chargeur, ne s'était pas aperçu que la première cartouche était restée engagée dans le canon. Soudain le coup de feu part et la balle vient se fich e dans son mollet. Il doit être admis immédiatement à «l'hôpital».

Vers le début de juillet nous changeons de cantonnement pour nous trouver dans la région de Gignac. Après l'installation selon le rite déjà indiqué, les corvées «ravito» dans les hameaux environnants s'avèrent fructueuses. La population semblait acquise à notre combat et consciente de nos difficultés. Quelques jours plus tard, Dédé soucieux du moral de ses hommes, voulut nous faire plaisir et ramena du village bon nombre de ces assiettes creuses dans lesquelles les paysans font chabrol, des verres et des couverts. La porte de la grange, calée sur des murets, nous servirait de table. Le couvert est dressé. Coco et Laquille s'activent dans la cambuse pour nous préparer un bon repas.

Toute la matinée nous avons été occupés à préparer des grenades Gramont -cela consistait à remplir de plastic un petit sac accro h  après le dispositif de mise à feu. Bébert qui avait fait l'instruction nous avait bien expliqué le fonctionnement de ce type de grenade. Pour la lancer il fallait dévisser le bouchon et retenir le ruban lesté qui au vol ou au choc tirerait la goupille d'où la consigne de ne jamais dévisser une Gramont sauf en cas d'utilisation réelle. Les grenades avaient été soigneusement rangées dans une caisse.

Avant de passer à table Dédé nous demande si l'instruction s'était bien passée. Alors Latrogne pour montrer ce que nous avons fait va chercher une Gramont, la pose sur la table et machinalement d visse le bouchon. Le ruban qui retient la goupille pendouille dangereusement rendant périlleuse toute manipulation. Dédé crie: « cartez-vous! Planquez-vous!» Il s'écarte à son tour, dégaine son pistolet et fait feu sur la grenade. L'explosion impressionnante souffle toute la table! Personne n'est touché. Ouf! -Adieu table de fête, heureusement aucune victuailles n'avait été encore amenée et le repas eut lieu comme d'habitude dans nos gamelles ou boîtes de conserve et avec les doigts sans que notre appétit n'ait été entamé par les émotions.

Dans ce climat de préparation où l'on se motivait pour le combat, l'intervention d'un commissaire politique me sembla tout-à-fait incongrue.  tait-ce pour nous rappeler que nous nous étions engagés dans un maquis d'obédience communiste? Pourtant pour la plupart d'entre nous si nous étions dans ce maquis c'est que nous n'en connaissions pas d'autre. Le secret même qui entourait la Résistance faisait qu'à de rares exceptions près, on ne choisissait

pas son maquis. De plus ces distinctions politiques nous semblaient dérisoires alors que le véritable objectif commun était de bouter l'ennemi hors de France.

Bébert monte sur un muret et peut-être pour fayoter, y va de sa harangue et dans son élan oratoire dit: «Et si après la guerre il faut tuer la moitié des français, nous instaurerons le régime communiste» -Je lui crie : «Alors Bébert, il faudra me tuer aussi-» «Oh merde» réponds Bébert, encaissant bien cette leçon de tolérance.

Mais le commissaire politique était venu pour placer des cartes d'adhésion au parti communiste. -La plupart des camarades adhèrent ce jour-là. Certains comme Provot de Drancy et Latrogne de Firminy étaient communistes de longue date. Le commissaire politique et Bébert viennent vers moi. Je leur explique clairement ma position : «Je me suis évadé pour me battre contre les Allemands. Je n'ai pas d'autre objectif actuellement. De plus, les droits exorbitants accordés par les nazis à n'importe qui sur sa seule appartenance au parti, m'ont convaincu de refuser à vie toute appartenance à un parti politique. Par ailleurs, j'apprécie le climat de liberté et de solidarité des F.T.P.F. aux côtés desquels j'entends poursuivre le combat.- Les deux camarades remballent leur carte et me serrent la main.

En fait, si je n'ai jamais adhéré à aucun parti, je suis toujours resté quelque part un maquisard F.T.P.F du Lot. Mieux, j'estime que le maquis a pris place parmi les grands éducateurs que furent mes parents: mes instituteurs de l'École Publique et l'Abbé Leroy, le petit prêtre courageux.

Le climat général du maquis et les rudiments de formation militaire font que l'envie d'en découdre avec les allemands se fait de plus en plus forte et comme nous disions en jouant sur notre sigle « Foutus pour foutus qu'est-ce qu'on attendait ?»

C'est peut-être ce climat qui décida notre commandement d'organiser une véritable manifestation de provocation et de force, en nous faisant défiler le 14 juillet 1944 dans tous les gros bourgs de notre secteur. C'est ainsi que de tous les coins des Causses les gazogènes se sont mis en route, notamment pour un grand rendez-vous devant le monument aux morts de Martell devant lequel un Buste de Marianne avait été installé. Le colonel Georges assisté de notre commandant Ajax dépose une gerbe et prononce devant le front des troupes un discours louant notre engagement et faisant appel à notre esprit de sacrifice. A part quelques villageois qui s'étaient barricadés chez eux, volets fermés, la population qui nous entoure applaudit chaleureusement.

Cette action était-elle concertée avec Londres? Le fait est qu'au même moment l'aviation alliée survole la région et effectue, donc en plein jour le plus important parachutage auquel il nous a été donné d'assister.

Tout cela à la barbe des Allemands qui occupaient encore le Lot ... mais qui n'ont pas bougé

Dès les jours suivants nous recevons armes et munitions, plastic et équipements radio provenant du parachutage.

. Les chefs de section reçoivent de l'argent, sortes d'assignats qui permettraient d'effectuer les achats de vivres. Certains détachements eurent les fusils-mitrailleurs américains qui leur faisaient défaut. J'en profitai pour troquer ma Sten contre un fusil canadien, long comme une canne à pêche, tout enrobé de bois et qui tirait avec une précision remarquable. Pressé de le tester j'en eus l'occasion lors d'un déplacement en gazo. J'étais debout à l'arrière, appuyé sur la cabine du camion lorsqu'un lapin détala devant nous. Pensant améliorer l'ordinaire, je l'ajuste et tire. L'animal est complètement déchiqueté et impropre à la consommation. Je me fais traiter à juste titre de « Con ! » car j'aurais pu attirer l'attention des Allemands. D'autre part nous étions plutôt impressionnés par les dégâts que pouvait faire cette arme. Dans mon for intérieur j'étais satisfait de ce carton.

Les missions qui nous sont confiées changent un peu de nature. Les tours de garde s'effectuent plus loin du cantonnement où d'une hauteur il s'agit d'observer ce qui se passe sur la nationale. Nous n'observons pourtant aucun mouvement suspect.

Le 28 juillet Dédé nous indique qu'un convoi allemand est annoncé et demande un groupe pour une embuscade. Julot me fait signe. Nous sommes d'accord. Dédé nous confie la mission et nous indique qu'en cas d'accrochage, les deux autres groupes viendraient nous couvrir.

Il s'agissait en fait d'apporter notre contribution à un dispositif général de harcèlement prévu tout au long de la Nationale n° 20.

Nous partons reconnaître le terrain. Julot me charge des liaisons avec les groupes des maquis voisins déjà postés. J'apprends qu'une colonne allemande d'une quarantaine de camions et précédée d'engins blindés est en mouvement en direction de Souillac et qu'elle poursuit certainement en direction de Brive. Avec l'agent de liaison du groupe Vény voisin, nous nous chargeons de situer la colonne. Julot, Stalingrad, Coco et moi choisissons l'endroit de l'embuscade sur la portion de route non encore garnie de maquisards. En même temps nous examinons le terrain en cas de repli. Le terrain n'est pas très propice, les dénivellations faibles, il ne reste guère que les petits murets pour se protéger et les broussailles pour se camoufler.

Nous retenons finalement une portion de route que le fusil-mitrailleur pourrait prendre en enfilade sur environ trois cents mètres à hauteur du hameau de la Chapelle Auzac.

Stalingrad installe son F.M. sur un muret de pierre en bordure d'un chemin qui va de la nationale vers un autre hameau. Il s'assure qu'il est bien en place, de même que son pourvoyeur Coco, et nous fait apprécier sa position en disant : « Ich schiesse sie alle aus den Kabinen raus ! » Je les tirerai tous hors de leurs cabines !

Julot se tiendrait près du F.M. -Ensuite nous choisissons un emplacement pour moi, sur lequel je me rabattrais dès que j'aurais pu localiser et apprécier l'organisation de la colonne. De cet endroit je serais chargé de tirer le premier coup de feu qui déclencherait notre embuscade, au moment que je le jugerais propice. Finalement je m'installe sur une petite butte à 100 mètres environ du F.M., très près de la route, au niveau de la borne n° 4. Cette butte garnie de végétation n'offre pas grande protection. Le reste du groupe sera déployé derrière, entre le F.M. et ma propre position. Le tour de garde est organisé, mais tous ne dormons que d'un œil à proximité de nos emplacements prévus.

Le lendemain matin, il fait très chaud et je me trouve torse nu lorsque l'agent de liaison voisin vient me faire signe: "Ils arrivent!" Rapidement je donne l'alerte au groupe et chacun gagne sa position de combat. Je vais à mon tour repérer la progression et la composition de la colonne avant de me rabattre sur mon emplacement. La colonne ne roule pas très vite. Tapi dans le fourré, j'aperçois la première voiture blindée, sorte de char léger à tourelle qui passe devant moi dans le bruit assourdissant de ses chenillettes. Il faudrait qu'elle dépasse le petit chemin pour ne pas gêner notre F.M. Je laisse passer un camion, puis un deuxième. Au moment où le troisième camion arrive, je me dresse et tire sur l'un des Allemands assis et pratiquement alignés devant moi. Dans l'instant même notre F.M. crépite. Les camions s'immobilisent. Les Allemands hurlent. Je tire, -je tire comme naguère à la foire. Derrière moi Do Van Tu chante la Marseillaise. Je crie:

« Tires au lieu de chanter ! » Les allemands sautent du camion, traînent dans le fossé d'en face morts et blessés. A un moment, je n'entends plus le F.M., instant dur pour le moral! La mission est de retenir les allemands le plus longtemps possible. J'entends un allemand crier «Patroulie nach links!» : patrouille à gauche! J'étais à droite, je me redresse pour tirer

encore. Un allemand m'aperçoit: -Ein terrorist! ein terrorist!» Plusieurs allemands m'alignent. Je me crois au poteau d'exécution. Je me laisse tomber. Je pense à la Vierge et pendant qu'une rafale s'abat sur le sol devant moi je me sens comme protégé par un bouclier. Mon pied me fait soudainement mal. Dans un ultime effort, je tente de décrocher. Un allemand surgit devant moi! Je tire! Je tire avant lui ... et bondis vers l'arrière ... puis plus rien!..

Je reviens à moi. J'avais bondi dans un profond fourré. J'étais comme enfoui dans les broussailles. Je m'étais évanoui. Je n'avais plus que mon pantalon et mon fusil dont la crosse était cassée. J'ai laissé un peu de sang sur le Causse ... ce sang qui débordait de ma chaussure. Les allemands ne m'ont pas trouvé.

Me servant de mon jusqu'au hameau le plus Rignac. Tous les habitants représailles. J'entre dans restée ouverte. Je m'allonge des pas. Je me cache entre le entendre en allemand : «Il trouve en face de Négligent le fait que j'étais F.T.P., laissez tomber!» sectaire, je me recouche. camarades arrivent. Je renseigner. Je n'arrive pas à portent et me hissent à m'allongent dans un creux de sang. Ils s'accroupissent couvertures je dis: "C'est Mes copains, la mine couché à côté des corps de Claude, Lucien et Lagadut. Claude portait à même le corps un grand chapelet ... peut-être était-il moine? ... Je demande ce que sont devenus les camarades de mon groupe. Tout le monde est sain et sauf, mais Stalingrad et Coco ont été faits prisonnier. Et de me raconter ce qu'ils savaient sur le déroulement de l'embuscade.



fusil comme béquille, je monte proche, vraisemblablement se sont enfuis, craignant les une maison dont la porte était sur le lit. Je suis fébrile. J'entends sommier et le matelas. Je crois est là.» Je me découvre et je me maquisards de l'armée secrète. blessé le chef dit: «C'est un Choqué par cette manifestation Peu de temps après, mes pense que l'A.S. a dû les marcher. Mes camarades me l'arrière d'un gazo et entre des couvertures maculées derrière. Touchant les quoi 7 Qu'est-ce qu'il y a là 7» défaite, me disent que je suis quatre camarades tués : Roméo,

Dédé comme prévu, et dès notre accrochage, donna l'ordre aux deux autres groupes de nous prêter main forte. Mais au lieu de prendre les petites routes pour nous rejoindre par l'arrière, ils empruntent la par Lagadut se trouve soudain à de la tourelle du premier immédiatement ouvre le feu. dégager par les côtés, mais les et d'autre et en avant du blindé. décrochage difficile. Donc en trois autres camarades alors que le troisième, paralysé à l'arme blanche, le corps d'autres témoignages rapportés emplacements des camions sang sur la chaussée. L'endroit complètement brûlé. Ce n'est que la colonne allemande, harcelée tout au long de son parcours, a été totalement anéantie.



nationale n° 20. Leur gazo conduit portée du canon de la mitrailleuse véhicule blindé, qui Nos camarades cherchent à allemands se sont dispersés de part L'accrochage est très sévère et le plus de Lagadut tué à son volant, trouvèrent la mort, deux par balle, par la peur, a été exécuté sur place sauvagement lacéré. D'après par les gens des villages, les étaient visibles par les taches de où je me trouvais avait été qu'après la guerre que j'apprendrai

Nous partons vers un village. Mes camarades m'amènent dans une ferme et selon les indications d'un médecin, me couchent sur la table de cuisine.

Le médecin découpe ma chaussure pour dégager mon pied qui avait considérablement enflé.

Après avoir désinfecté la plaie, et sans aucune anesthésie, il extrait de mon pied un éclat de balle explosive qui était entré d'un côté et s'était arrêté sous la peau environ 5 cm plus loin. C'était un mauvais moment à passer mais j'étais en bonnes mains.

De là on m'emmena au château de Roumégouse, non loin de Rocamadour, où avait été installé l'hôpital du maquis. Dédé comme prévu, et dès notre accrochage, donna l'ordre aux deux autres groupes de nous prêter main forte. Mais au lieu de prendre les petites routes pour nous rejoindre par l'arrière, ils empruntent la nationale n° 20. Leur gazo conduit par Lagadut se trouve soudain à portée du canon de la mitrailleuse de la tourelle du premier véhicule blindé, qui immédiatement ouvre le feu. Nos camarades cherchent à dégager par les côtés, mais les allemands se sont dispersés de part et d'autre et en avant du blindé. L'accrochage est très sévère et le décrochage difficile. Donc en plus de Lagadut tué à son volant, trois autres camarades trouvèrent la mort, deux par balle, alors que le troisième, paralysé par la peur, a été exécuté sur place à l'arme blanche, le corps sauvagement lacéré. D'après d'autres témoignages rapportés par les gens des villages, les emplacements des camions étaient visibles par les taches de sang sur la chaussée. L'endroit où je me trouvais avait été complètement brûlé. Ce n'est qu'après la guerre que j'apprendrai que la colonne allemande, harcelée tout au long de son parcours, a été totalement anéantie.

Nous partons vers un village. Mes camarades m'amènent dans une ferme et selon les indications d'un médecin, me couchent sur la table de cuisine.

Le médecin découpe ma chaussure pour dégager mon pied qui avait considérablement enflé.

Après avoir désinfecté la plaie, et sans aucune anesthésie, il extrait de mon pied un éclat de balle explosive qui était entré d'un côté et s'était arrêté sous la peau environ 5 cm plus loin. C'était un mauvais moment à passer mais j'étais en bonnes mains.

De là on m'emmena au château de Roumégouse, non loin de Rocamadour, où avait été installé l'hôpital du maquis.

A part une alerte qui obligea de transférer pour quelques heures tous les malades et les blessés dans les bois environnants, le séjour à Roumégouse a été un moment de détente agréable dont j'avais bien besoin. D'abord j'ai la chance de retrouver là mon ami Taï dont la blessure au mollet était presque cicatrisée. Il s'occupe de moi comme d'un frère, je ne manque vraiment de rien. Il y a également Geo qui soigne une forte infection de galle fort mal placée, et qui n'a pas son pareil pour raconter des blagues et détendre l'atmosphère. Il m'apprend qu'il est originaire de Saintes. Je suis également soigné contre la galle qui s'était cantonnée entre mes doigts.

La première source de bien-être à Roumégouse est la possibilité de se laver. En plus j'ai une longue chemise de nuit coupée dans un drap rude mais qui est d'une propreté impeccable. Je reçois également deux chemises de jour, de nouvelles chaussures. Tout le personnel bénévole, de cuisine ou de salle est très dévoué, chaleureux. Deux jours après mon admission, je reçois la visite du Commandant Ajax qui me dit qu'il m'a proposé pour la croix de guerre au titre de la Résistance et que dès mon retour je remplacerai comme chef de groupe notre ami Roméo, mort au combat. .. «Ami si tu tombes ... »

En principe j'aurais dû rester au moins trois semaines à Roumégouse, mais pressé de rejoindre mon groupe je «m'évade» de l'hôpital au bout d'une quinzaine, sans l'autorisation du médecin. Je rejoins à pied mon maquis à plus de vingt kilomètres de là. Lorsque j'arrive, mon pied est enflé et pose problème à Dédé et Bébert. Pourtant après quelques heures de repos les choses s'arrangent. La section comme les chefs sont aux petits soins pour moi.

Quelques jours après nous recevons de nouveaux uniformes. Le maquis a réalisé un coup de main dans un grand atelier de couture qui travaille pour les allemands.

Les uniformes étaient destinés à l'organisation Todt qui travaillait à l'édification du mur de l'Atlantique. Bien qu'ils fussent d'une couleur caca d'oie plutôt moche (cela valait un peu mieux que le vert-de-gris), ces vêtements qui nous permirent de brûler les nôtres infestés de poux et de parasites de toutes sortes, étaient les bienvenus. Do Van Tu qui était très habile de ses doigts transforma nos pantalons en leur donnant une coupe golf.

A partir de là, les événements dans le Sud-ouest allaient se précipiter. Nous avons pris l'ascendant psychologique sur les Allemands. Ils voyaient des terroristes partout, au point que la garnison de Brive s'est rendue sur une simple mise en scène. Les maquis entourent Brive où les Allemands sont pourtant plus nombreux et mieux armés. A une heure convenue, toutes les armes de la résistance se mettent à crépiter et à exploser. La garnison allemande se croyant puissamment encerclée se rend pratiquement sans opposer de résistance.

Nous apprenons cette nouvelle et l'on nous confirme la libération de nos camarades Stalingrad et Coco. Ils ne nous ont cependant pas rejoints. Nous ne devons plus les voir.

Pourtant c'est à eux deux que revenaient la plupart des dégâts et pertes subis par les allemands lors de notre embuscade. Je pense souvent à Stalingrad qui m'a enseigné une foule de trucs militaires et même le maniement d'armes et le pas de parade russe. Lors de l'embuscade, la précision de son tir m'a certainement sauvé la vie.

Notre maquis fait mouvement pour participer à la Libération de Tulle et d'Eygletons. Le commandant Ajax soucieux de ma blessure, me fait partager ses cantonnements. Un jour nous nous trouvons dans un château dont le propriétaire, aristocrate et collaborateur s'était enfui à l'approche des partisans. Dans le salon, j'aperçois un tube qui m'intrigue, j'y découvre avec beaucoup d'émotion un plumet de casoar de St Cyrien. Je réalise combien Pétain avait fait basculer dans la collaboration des cadres de l'armée dont le patriotisme avait été réduit à une peau de chagrin. Un antisémitisme et un anticommunisme primaires avaient entraîné ces gens dans la trahison alors qu'ils eussent été des plus utiles dans la Résistance.

La libération du Sud-Ouest touche à sa fin. Nous faisons mouvement en même temps que la plupart des maquis pour déloger les Allemands de leur dernier bastion, Toulouse. Cette fois les convois ne sont plus allemands. Le maquis peut à son tour emprunter la Nationale n° 20. Après une halte à la caserne Pomponne de Montauban, nous poursuivons notre route en chantant vers Toulouse. Un petit aperçu de notre répertoire:

« La jeune garde rouge qui descend sur le pavé ... »

« Ceux de Souillac, de Figeac, des campagnes voisines, s'en vont chasser l'ennemi, l'allemand, les crimes ... »

« Le régiment de Sambre et Meuse ... la nuit ils couchaient sur la dure » ... , il est vrai qu'on connaissait cela .

« L'internationale » : Du passé faisons table rase ... , pour la route.

« La Marseillaise » était réservée aux cérémonies officielles ou aux moments les plus forts, pour l'entrée dans les villes libérées.

Par contre nous ne connaissions pas ce merveilleux chant qui magnifie la Résistance : « Le chant des Partisans » et qui serait inscrit après la guerre dans la liste des chants à connaître par les candidats au Certificat d'études.

Si nous chantons c'est que l'euphorie de la Libération nous envahit, que la débandade

des allemands dans le Sud-ouest est acquise. Les troupes d'élite n'étaient déjà plus sur place et avaient subi la dérouillée que l'on sait.

La libération de Toulouse fut presque une promenade militaire. Les maquis affluaient de partout. A notre arrivée seuls quelques tireurs isolés étaient encore à craindre. Ils étaient souvent juchés sur les toits ou cachés dans les caves d'où ils tiraient parfois dans les pieds. Parmi ces derniers désespérés, des miliciens au passé chargé brûlaient leurs dernières cartouches.

L'entrée des F.T.P.F. du Lot se fit dans la liesse générale. Mais les habitants ont dû être surpris des réactions inattendues des hommes. Par exemple, tous debout dans le camion, les armes à la main, nous nous écriions d'une seule voix : « Un tramway ! Un cinéma ! » sans compter les hurlements à la vue des filles. C'était comme si l'Homme de Cro-Magnon venait d'être parachuté dans la vie civilisée. Nous réalisons que nous avons beaucoup changé, à quel point nous étions déconnectés de la vie normale. A ceci s'ajoutaient certaines déviations comme la perte du sens de la propriété, -le vol était devenu un acte vital- l'usage de l'argent nous était devenu étranger. Quant aux bonnes manières, n'en parlons pas: nous disions toujours très directement et au premier degré tout ce que nous pensions et ce quel que soit notre interlocuteur, manger avec une fourchette, boire dans un verre n'étant que de petites choses vite réappries.

Petit à petit les casernes vidées par les allemands, se remplissaient de maquisards. Nous couchions à même le sol. Dès que Toulouse fut complètement libérée quelques permissions furent accordées qui permirent à certains de se rendre dans les quartiers chauds de la ville, à d'autres à la piscine.

La libération de Toulouse ne fut pas qu'une fête: un sale travail lié à l'épuration nous attendait. Le commandement de la Résistance fit juger rapidement les miliciens notoires c'est à dire ceux qui aux côtés des Allemands s'étaient livrés à des exactions, des crimes. Ils furent condamnés à mort. Le peloton d'exécution fut constitué de maquisards qui avaient eu maille à partir avec l'ennemi ou les miliciens. J'eus le triste privilège d'en faire partie. L'on nous donne les instructions, notamment celle de viser au cœur. Pour libérer notre conscience l'on nous indique que l'un d'entre nous aura une balle à blanc. Nous arrivons dans une sorte de clairière. Les miliciens sont à genou, les yeux bandés, les mains liées derrière un poteau. Les ordres: En joue! Feu! J'ai tiré en l'air. Mais le résultat global n'en fut pas moins affligeant. Plusieurs traîtres avaient eu la balle dans la tête, faisant sauter la boîte crânienne. Nous assistons, pétrifiés au coup de grâce donné par le chef et à la mise au cercueil des corps et des restes du cerveau de l'un d'eux. C'est le souvenir le plus pénible, -la guerre dans toute son horreur, son atrocité qui intervenait à un moment qui pour nous aurait dû être de détente. Pour certains d'entre nous l'épopée du maquis allait toucher à sa fin. L'on nous informe que les Alsaciens et les Lorrains avaient la possibilité de s'engager dans une unité spéciale, la Brigade Alsace-Lorraine qui serait commandée par André Malraux et envoyée prioritairement sur ce front.

J'allais quitter mes camarades des F.T.P.F. du Lot. Je suis resté encore un peu en correspondance avec Provot de Drancy, mais j'ai perdu tout contact avec les autres qui continuèrent à se battre dans la région de Rochefort.

Je quittais aussi ce cher Lot qui est devenu ma seconde terre natale, -terre de souffrance mais terre bénie. Je laissais un peu de sang sur le Causse ... mais j'ai reçu en échange tout le bonheur qu'engendre une grande fraternité.

Je reviendrai à plusieurs reprises me recueillir rue Emile Zola par fidélité à M. Bondoux, -et près de la stèle qui à l'endroit même où je me suis battu (N 20 borne n° 4)- commémore le sacrifice de mes quatre camarades

« MORTS POUR LA LIBERTÉ ».

14 Juillet 1944

14 Juillet 2007



Martel (Lot)



Gignac (46)



## LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE

Estimant que pour remonter vers le Nord-Est j'avais besoin d'un vêtement chaud, je pique une veste de G.M.R. avec ceinturon qu'un camarade démobilisé avait laissé traîner. Après cet ultime larcin, je 1944 pour la durée de la guerre Brigade Alsace-Lorraine en provisoire qui avait été ronéotypé volontaires sont rassemblés. Je copain de Montigny lequel me René et Jean-Marie HAUDOT.

Thill me raconte comment ils lui-même s'étaient rencontrés en Queuleu. Les parents de Thill Silésie. Son frère était également

Ils organisèrent leur évasion pour ce faire Micheletti fut amené garde. Ils furent les seuls évadés une cassette qui est diffusée par le



m'engage le 3 septembre contre l'Allemagne, à la signant le formulaire très à cet effet. Les engagés retrouve là THILL, un présente MICHELETTI

sont arrivés-là. Micheletti et détention à Metz au Fort-avaient été déplacés en incarcéré avec eux.

du Fort-Queuleu, mais à étrangler un Allemand de du fort. (Micheletti a réalisé C.D.D.P. de Metz).

Nous nous retrouvons tous les quatre dans la section du Lieutenant Chambaud, assisté du Sergent-chef GERBER. Notre section fait partie de la Compagnie Kléber commandée par le capitaine FISCHER, faisant elle-même partie de la demi-brigade Metz dont le Commandant PLEIS a pour adjoint le capitaine LINDER.

Micheletti, un Alsacien GRUNEWALD et moi sommes confirmés en raison de notre qualité de chef de groupe, dans le grade de sergent.

Il était convenu que notre homologation dans notre grade ne pourrait intervenir qu'après avoir essayé le feu lors de la campagne d'Alsace.

Mon groupe est constitué de POTIER Eugène, un ancien de 1939-40 qui serait fusilier mitrailleur, de son frère Lucien pourvoyeur, tous deux originaires de KAPPELKINGER, de HUMBERT Lucien originaire de SARRALBE, les deux frères FUGERA Y de Metz-Devant-lesPons, de COIFFIER de la région de Nancy, des Alsaciens PFEIFFER et MELL Y ce dernier était de RUSS près de SCHIRMECK.

Thill et Haudot se retrouvent avec Micheletti.

En matière d'équipement nous ne voyons rien venir. Nous partons pour le voyage de près de 1 000 km qui nous sépare du front ... avec ce que nous avons sur le dos ... et avec un armement F.F.I. plutôt disparate.

La 1ère Armée nous fourni les Dodges avec chauffeurs. J'ai pu apprécier le grand mérite des tringlots. Lorsqu'ils arrivèrent à Toulouse ils étaient déjà harassés et leur mission s'effectuerait sans discontinuer. Il arrivait qu'ils s'endorment au volant, mais restaient dans la colonne, comme mus d'un sixième sens.

Pour nous aussi ce trajet fut pénible, chahutés, respirant les gaz d'échappement qui nous noircissaient le visage, nous n'étions pas très frais lorsque nous arrivâmes à notre

première vraie halte: NUITS ST GEORGES. L'on ne pouvait souhaiter meilleur arrêt. Nuits qui fêtaient sa libération tint à nous recevoir dignement. Si nous n'étions guère gourmets ou connaisseurs mais gourmands de l'excellent vin du cru, les abondantes libations occasionnèrent des retours épiques. Nous avons ainsi franchi un passage à niveau en escaladant plusieurs fois les barrières dans les deux sens, avant de retrouver notre cantonnement. Le lendemain matin, ou mieux deux ou trois heures plus tard, vaseux, il nous fallait reprendre l'exercice: comble d'ironie il s'agissait d'apprendre le lancer de grenade dans une clairière du domaine du clos-Vougeot.

Après quelques jours, nous reprenons notre route jusqu'à FAUCONNIER en Haute-Saône à une vingtaine de kilomètres du front des Vosges. C'est là que nous rencontrons les premiers américains.

Le 28 septembre nous montons au front alors qu'il pleut à torrent, amenés par Dodge d'abord, le reste se faisant à pied. Sur un duel d'artillerie en bruit de fond, conscients de la faiblesse de notre armement, de notre impréparation à ce nouveau type de combat, la trouille au ventre nous montons d'un pas lent sur le bord de la route en formant une colonne ininterrompue. C'est à peine si nous remarquons ce cheval éventré gisant sur le bas-côté. De l'autre côté descendaient des tabors protégés de la pluie par leur djellaba écrue rayée de marron. Ils étaient eux-mêmes relevés par des goumiers de la neuvième Division d'Infanterie Coloniale (9ème D.I.C.). La présence à nos côtés de ces troupes régulières nous rassure. A l'évidence toute une armée se mettait en place dans une sorte de ballet soigneusement orchestré. Assurément il s'agissait de bien autre chose que nos petits coups de main du maquis.

Nous arrivons au niveau de la ligne de chars Shermann qui balisent la ligne de front comme autant de forteresses. A leur étoile blanche nous reconnaissons qu'il s'agit d'Américains. Alors que les canonnières sont en place prêts à tirer, les autres hommes vaquent à leur toilette ou préparent un repas à base de «beans» : haricots à la sauce tomate. Cuisine ou repas, tout se faisait dans le même récipient, le casque lourd américain. Pour la cuisine, il fallait deux casques, dans l'un on brûlait du gazoil pour réchauffer les aliments qui se trouvaient dans l'autre ... Nous avons reçu chacun un casque français et un carré de toile de tente pour nous protéger des intempéries.

Lorsque nous arrivons, la pluie redouble d'intensité. Elle ne devait plus nous lâcher pendant la quasi-totalité de cet automne.

L'ordre est donné de s'organiser pour la nuit: tour de garde, mais aussi abri et couchage sous la forme de trous individuels qu'il fallait creuser. Portant encore les callosités sur le dos à force de coucher sur la dure dans le lot, je pense pouvoir faire de même ici. La pluie et la fraîcheur de la nuit me contraignent à négocier une place dans le trou assez grand creusé par Jean-Marie Haudot et René Thil !. Ils acceptent en râlant un peu et nous nous endormons recouverts de nos bâches. La pluie a raison de notre sommeil car petit à petit notre «lit" se transforme en «baignoire». L'eau est montée au point que nous risquons de l'avalier! Nous nous rendormons en position assise. Pas pour longtemps. Réveillés en sursaut par les coups de canon de nos chars qui dès l'aube commençaient leur tir de préparation en vue sans doute d'intimider l'ennemi. Nous nous rendormons encore, puis soudain c'est le réveil pour l'assaut. Rapidement l'on nous distribue une sorte de cognac éthéré. Les objectifs sont désignés aux sous-officiers. Nous devons progresser par bonds successifs à travers les fougères sous le feu de l'ennemi. Autour de nous tombent de gros projectiles orangés ressemblant à des betteraves et qui explosent en un bruit sec et brisant. Nous nous aplatissons. Je fais un rapide appel de mes hommes, personne n'est touché. Eugène m'explique qu'il s'agit d'obus de mortier, qu'il faut bien coller nos talons au sol car les éclats très rasants peuvent sectionner les tendons. Les chars font mouvement avec nous et nous poursuivons l'attaque en tirant devant nous, à leur rythme.

Assurément c'était différent du maquis où le contact avec l'ennemi était plus épisodique mais plus physique, alors que là, dans le tintamarre de la canonnade l'on tirait

toujours d'assez loin sur tout ce qui nous semblait bouger, sans trop réaliser l'impact. Et cependant au bout de neuf jours d'attaques heureusement intermittentes, il semble que nous ayions atteint l'objectif d'ensemble. Nous pouvons enfin aller devant nous dans la forêt ou du moins dans le paysage de désolation qu'elle offre, car il n'y a pratiquement aucun arbre qui n'ait été touché par les obus ou la mitraille. De plus nous découvrons les cadavres de soldats allemands, de tout jeunes allemands. J'oublie à ce moment que moi-même je n'ai que 18 ans. Les cadavres de nos soldats étaient déjà enlevés. Coiffier, le dur de dur de mon groupe ne perd pas de temps dans de vaines contemplations. Il pique les bottes des allemands, pour les troquer plus tard avec les paysans, contre du kirsch de FOUGEROLLES.

La relève arrive et nous redescendons au repos à FAUCONNIER. Notre section s'en est bien tirée, aucun mort ni aucun blessé. Il n'en était pas de même d'autres sections qui ont dérouillé davantage.

Les morts sont ramenés à FROIDECONCHE. Notre section est désignée pour la garde d'honneur dans l'église à raison de deux hommes immobiles devant chaque cercueil et relayé toutes les deux heures. Durant cette garde, le sang s'écoulait à grosses gouttes de l'un des cercueils. Impressionné, un camarade quitte son poste et sort de l'église en hurlant, victime d'une véritable crise de nerfs. Ainsi tout au long de la guerre, la mort se rappelait constamment à nous.

Le commandement avait sans doute apprécié notre prestation au front. La Brigade Indépendante Alsace-Lorraine allait être rattachée officiellement à la Première Armée Française. Tous nos grades sont homologués à la date du 1.10.1944.

Mais à part ces marques de considération, nous ne voyions rien venir en matière d'armement et notre équipement est semblable à celui de l'armée de 1940 en moins complet.

A côté de nous les américains, cantonnés dans les mêmes villages déployaient un véritable luxe de matériel et d'armement. De plus quand ils étaient au repos c'était la grosse détente, pourtant bien encadrée par les M.P. (Military Police) dont les méthodes étaient surprenantes. Le militaire américain ivre ou récalcitrant était coincé par deux M.P. véritables armoires à glace. L'un d'eux soulevait le casque, l'autre assénait un coup de matraque, puis les deux jetaient le gars K.O. dans leur jeep et le ramenaient à son unité.

En campagne, les dodges, jeeps, G.M.C. contenaient une bonne partie des équipements et même des armes des militaires américains.

Thill pensait qu'il y aurait moyen, là, de parfaire son propre équipement et son armement.

Manque de pot, il est pris la main dans le sac et «fait prisonnier» par les américains, alors qu'il tenait déjà une mitrailleuse Thomson, celle qui tire des pruneaux de 12 mm et une carabine automatique, légère, un véritable bijou.

Le 15 octobre, nous remontons en première ligne du côté de RAMONCHAMPS. René Thill n'est toujours pas rentré. En cours de route notre colonne est arrêtée et l'on nous explique que nous allons être dotés sur le champ de fusils mitrailleurs américains. Tous les tireurs, chargeurs et pourvoyeurs du bataillon «Metz» sont réunis. Les F.M. sont distribués. Une courte séance d'instruction est organisée où l'on explique surtout le démontage du canon en cas d'enrayement, le réglage de la feuillure et autres détails techniques qu'il y avait intérêt à assimiler immédiatement.

Nous poursuivons à pied pour gagner nos positions dans le massif vosgien. Potier repère un trou qui a été abandonné et qui permet une installation correcte du F.M. Nous sommes à quatre dans ce trou tandis que le reste du groupe est déployé de part et d'autre.

L'ordre d'assaut est donné. L'ennemi est à moins de cent mètres de nous. Potier tire sur un groupe qui bouge, mais à peine a-t-il ouvert le feu que la riposte allemande nous fige sur place. Immobiles un petit moment, nous esquissons un mouvement pour tenter une sortie. La mitraille repart de plus belle cisillant les branches juste au-dessus de nos têtes. J'avoue avoir été gagné par la peur dans cette situation qui me rappelait quelque chose, et que seul un ancien briscard comme Eugène était à même de maîtriser. Les choses évoluent, le nid de mitrailleuse allemand est contourné et neutralisé.

Nous reprenons place dans notre vague d'assaut et participons ainsi à la Libération de Ramonchamps. Là encore nous nous en tirons sans pertes, seule une petite bonbonne de kirsch que Coiffier avait placée à côté de lui écopa à sa place.

Nous redescendons à Fauconnier. A notre surprise et à notre joie René Thill nous attend, sapé de pied en cap en militaire américain, brandissant d'une main une Thomson qu'il garde et offrant de l'autre une carabine à notre lieutenant, malgré l'avertissement presque protocolaire que celui-ci lui inflige, tant il apprécie le cadeau.

René nous raconte son séjour chez «les amerlos». Mis durant un court laps de temps aux arrêts, mais très bien nourri, il est admis à s'expliquer à un officier. Il indique notre origine maquisarde et fait état de la misère de notre armement, nos équipements et vêtements, parle du Thillot, des pertes subies et indique que sa seule motivation était de remonter au front convenablement armé.

Il réussit à convaincre les américains qui non seulement lui remettent les armes dérobées, mais complètent le tout par des munitions, un habillement, des boîtes de rations et des cigarettes.

Peu de temps après, est-ce en raison de l'exploit de Thill ou du fait que nous sommes rattachés à la première armée, nous faisons mouvement vers LURE. Là nous sommes pris en charge par une curieuse organisation totalement gérée par les américains.

En colonne par un, nous sommes accueillis par une très généreuse pulvérisation de D.D.T. en poudre. Désinfection qui vise tant les hommes que leurs vêtements. Ensuite: «Tout le monde à poil! Laissez vos vêtements sur place! A la douche!». Au sortir de la douche commence la distribution de vêtements : linge de corps, chaussettes, pull-over, chemises, pantalon de drap, béret (l'on avait gardé cette particularité de notre unité) et ainsi de suite tout l'uniforme américain, dont le prestigieux blouson de G.I.!

Ensuite un grog bien tassé est dégusté avant de passer à l'armement, conforme à celui qui est en usage dans l'infanterie américaine, sans oublier le double-casque si utile et si efficace, ni les chaussures, souples et silencieuses assorties de leggings (guêtres).

Nous venons de quitter ainsi les derniers vestiges de l'épopée du Maquis! C'est aussi la fin des poux d'habits!

Enfin nous ressemblons à une armée présentable et c'est conscients de notre belle allure que nous descendons au repos à REMIREMONT, où la population nous fait un accueil inoubliable!

J'ai été hébergé par la famille BUCHER, le pharmacien de Remiremont. Mme Bucher et leur fille Nicole confectionnaient de bons petits plats. Il y avait longtemps que je n'avais aussi bien mangé. A tel point qu'un dimanche j'ai failli en oublier mes devoirs militaires ... , nous n'étions pas encore arrivés au dessert à 14 h, heure à laquelle je devais assurer la relève de la garde au P.C. du commandant PLEIS. Les hommes n'attendaient que leur sergent. J'eus droit à un savon très protocolaire de la part de l'adjudant chef PILLOT, un ancien sous-officier de l'aviation qui connaissait bien M. SAUNIER. Les choses en restèrent là. Entre anciens maquisards, tous volontaires, on arrivait à se pardonner de tels écarts.

Notre séjour à Remiremont fut également caractérisé par quelques rixes avec les américains pour des futilités, entre frères d'arme. Je me souviens d'un grand noir américain qui carburait au Cognac et qui s'accrochait à mes vêtements en me disant «I want your tire» : «Je veux ta cravate!» Pourtant c'était la même que celle qu'il portait. Je ne m'en suis tiré que par un uppercut et en détalant.

Tout cela faisait partie de la détente alors que le front n'était pas trop loin et que la bataille d'Alsace ne faisait que commencer.

Un jour, il nous fallut à regret quitter Remiremont où tant d'amitiés se sont nouées.

Début novembre un nouveau mouvement nous amène vers le sud de la Haute-Saône cette fois. Le bataillon de Metz s'installe à Chenevrey près de Marnay. Bien qu'adoptés par la population, pour nous l'ambiance était très différente. En fait nous étions là pour une période d'exercice au cours de laquelle les habitants étaient très étonnés de nous voir jouer à la guerre alors que la vraie était déjà passée par là.

Le moral était bon, aussi à la fin de chaque exercice nous défilions dans Chenevrey en chantant à tue-tête: "Les couilles de mon grand-père ... " avec l'insolence d'une jeunesse qui était à tout instant prête à numéroter ses abattis, prête à l'ultime sacrifice.

Mme Barbe était l'institutrice du village. Elle occupait avec sa famille le logement de service affecté à son poste. Hébergé ans cette famille, je disposais d'une chambre et prenait souvent le repas du soir chez eux alors qu'à midi je partageais l'ordinaire avec mes hommes.

A Chenevrey on nous demande si nous souhaitons avoir des marraines de guerre. La plupart d'entre nous encore séparés de leur famille acceptent. C'est ainsi que lors de permissions d'une demi-journée je fais la connaissance de deux charmantes demoiselles frisant la cinquantaine qui me reçoivent comme si j'étais leur fils. Elles se mettent en quatre pour m'aider à résoudre tous mes problèmes et notamment la mise à niveau en français et en anglais par des leçons particulières gratuites, chez elles à Marnay, puis même par correspondance encore longtemps après.

Les demoiselles Rigaud habitaient une vieille maison bourgeoise qui avait été acquise par leur père, ancien inspecteur primaire à Madagascar, d'où il avait ramené de nombreux souvenirs dont une superbe cape rouge brodée d'or qui lui avait été offerte par la reine RANAVALLO . Tout était curieux dans cette maison où l'on avait le culte du passé et l'amour des belles choses alors que du point de vue du confort l'on actionnait encore la pompe sur la pierre à eau de la petite cuisine garnie par ailleurs d'une imposante horloge comtoise. Les ablutions se prenaient dans un tub, vaste cuvette en zinc.

Lorsque je faisais tinter la clochette de la clôture et que j'avais tournicoté dans l'escalier qui garnissait une petite tourelle j'entrais sous les embrassades et les palabres des deux vieilles filles, dont l'une était plus prévenante que l'autre.

J'étais reçu dans le salon pour le five 0' cloc team. Je me devais de tenter de soutenir la conversation en anglais tout en grignotant les cookies aux flocons d'avoine qu'elles avaient préparé.

D'aucuns n'auraient pas supporté cela bien longtemps. Pourtant j'étais fasciné par ce milieu insolite et par les deux personnes hors du commun qui l'habitaient et qui savaient si bien se compléter.

Blanche était une femme de lettres érudite, au regard incisif et malicieux elle n'avait pas son pareil pour disséquer un texte sans trahir les intentions de son auteur. Elle assurait la part essentielle de leur subsistance commune en dispensant des leçons particulières de français fort appréciées des jeunes de Marnay qui avaient besoin d'un soutien en vue de leurs examens. Le tarif de base était très modique, les élèves étaient de toutes conditions. Les gens

aisés avaient pris l'habitude d'ajouter, guerre oblige quelque supplément en nature.

Madeleine était artiste, ses violons d'Ingres, le piano et l'aquarelle. Elle était aussi d'une certaine manière l'antiquaire et le conservateur des lieux. Elle m'a fait visiter tout l'appartement en me détaillant les caractéristiques de chaque meuble, de chaque objet et il y avait de fort beaux bonheur-du-jour, secrétaires, bibliothèque à grilles de cuivre, bourrées de livres, statuette de l'enfant à l'épine (de Houdon ?), bougeoirs en bronze en un seul bloc, anciens instruments de dessin de M. Rigaud, casque colonial, et j'en passe.

Parfois les leçons de français, d'anglais ou les leçons de choses me pesaient un peu, alors elles m'emmenaient en visite chez une vieille comtesse russe, ou chez des parents d'élèves horticulteurs ou encore me demandaient si je voulais bien aider M. Moïse professeur de russe à la faculté de Besançon occupé à emménager son imposante bibliothèque dans un petit château des alentours. Il m'est même arrivé de m'éclipser poliment ...pour une partir de barque sur l'Ognon.

Pourtant quand je rejoignais mon groupe, je me rendais compte que je n'avais pas perdu mon temps et qu'après tout ces visites me changeaient les idées, me faisaient oublier la guerre tout en préparant mon avenir, si avenir il y aurait.

En effet la suite des opérations allait se préciser. Nous embarquons pour un défilé devant la gare de BESANÇON. Au fait il s'agissait pour le colonel MALRAUX de présenter sa Brigade au Général de Gaulle lui-même entouré des généraux Leclerc de Hautecloque Chef de la 2ème D.B., De Lattre de Tassigny Chef de la première armée et Koenig, entre autres. Assurément il se préparait quelque chose. Nous étions médusés par ce premier contact, voir de près le général de Gaulle, et tous nos grands chefs était pour nous autant un bonheur qu'un honneur.

Évidemment nous n'avons rien su des tractations de cette journée, mais nous n'allions pas tarder à découvrir à quel point nous avons été intégré au dispositif qui allait se mettre en place en vue de porter des coups décisifs à l'ennemi.

Le 22 novembre sonne le grand rassemblement, en tenue de combat avec armes et paquetage. L'on procède à la distribution de munitions et de boîtes de ration. Le convoi se forme et nous quittons Chenevrey en direction de Delle. Nous savions que les Allemands avaient fortement verrouillé ce passage vers l'Alsace, importante trouée entre les Vosges et le Jura.

Lorsque nous arrivons dans cette région, nous sommes frappés par l'imposante concentration de moyens, chars, automitrailleuses, engins blindés divers, canons, convois militaires interminables.

Ordre est donné de laisser les paquetages dans les dodges, mais de bien vérifier armes et munitions. Le port du casque lourd est obligatoire. Nous devons nous munir de nos rations K, véritables en-cas de survie du soldat en campagne.

Tout le monde s'aligne sur le bord de la route pour le déplacement en colonne, le milieu étant destiné à la progression des chars et blindés divers, jusqu'à leur propre zone de déploiement. Commence une longue marche, sous la pluie, dans la boue. La route est longue et dure, les impressions dominantes seront la lourdeur de la boue et la fatigue de plus en plus envahissante.

Petit à petit l'on finit par marcher sur le milieu de la route lorsque les chars ne passent pas.

L'ordre est donné de nous arrêter pour quelques heures de repos. La plupart des hommes se laissent tomber sur place et s'endorment immédiatement tant ils sont épuisés. Plusieurs sont ainsi restés sur le milieu de la route. Les sergents et quelques hommes les

tirent vers le côté pour leur éviter le risque d'être écrasés par les chars qui à la nuit tombante ne les auraient pas vus à temps. Il fait très froid. J'aperçois dans le champ une automitrailleuse détruite qui pourrait me servir d'abri. A mon tour je m'affale et m'endors profondément. Après deux ou trois heures de sommeil, je me réveille et sens une odeur de chair carbonisée. J'avais dormi non loin du cadavre du conducteur de l'automitrailleuse.

Un peu avant l'aube, réveil général. L'on nous indique nos positions de combat. Avec mon groupe nous nous installons près d'un transformateur situé à un carrefour que nous devons garder.

De part et d'autre, un duel d'artillerie s'engage. Les Allemands prennent le transformateur pour cible, nous sommes obligés de dégager vers les fossés en attendant l'ordre de l'assaut.

Enfin c'est le nettoyage de la forêt par une avance en bloc de tout le dispositif militaire. Les Allemands battent en retraite. Seppois est libérée. Une brèche est ouverte vers l'Alsace. Suivent deux jours de bivouac avec tours de garde sur la ligne du front.

Une nouvelle marche nous rapproche de DANNEMARIE, nœud ferroviaire que les Allemands vont s'efforcer de garder à tout prix. La marche et le rassemblement devaient durer toute la nuit du 26 au 27 novembre. Le silence complet et l'interdiction de fumer sont exigés.

Le ventre creux, le ravitaillement n'ayant pas suivi (était-ce voulu ?) nous avançons d'un pas de bœuf, avec comme seul bruit de fond celui des chars qui se mettent en place.

Toute la Brigade Alsace-Lorraine est mise en place aux côtés de la Légion étrangère au sommet d'une côte.

Briefing: la situation est expliquée du sommet de la hiérarchie jusqu'aux sergents. Les missions sont clairement définies.

Bien avant l'aube l'artillerie commence son tir de préparation contré immédiatement par l'artillerie allemande. Dès le petit jour l'ordre d'attaque est donné. Les chars, l'infanterie, Malraux et tous nos officiers en tête dévalons dans les champs en direction de Dannemarie. Des obus tombent autour de nous. Nous sautons dans les trous. Cela sent la poudre! Nous sommes comme grisés par cette odeur et fonçons! Deux brancardiers ramènent un blessé ... un obus fauche tout le groupe. Un char saute sur une mine. Notre lieutenant se trouve à proximité. Il est sonné! Il n'entend plus rien et nous commande par signes. Nous arrivons aux premières ruelles. Nous vidons un à un les Allemands embusqués dans les maisons. Notre sergent-chef Gerbert est tué. Nous faisons deux prisonniers. Petite halte. X..me propose de tuer les prisonniers. Je sors mon paquet de cigarettes et le tends aux prisonniers allemands en leur disant : « Fur euch ist der Krieg fertig ! » : « Pour vous la guerre est terminée ! » Pour moi l'idée de l'Europe a germé à cet instant. Je leur demande de mettre les mains sur la tête et de se rendre vers l'arrière. X... encaisse la leçon. Un légionnaire a le doigt éraflé et veut se replier vers l'arrière. Je lui ordonne de continuer le combat avec nous.

Les ambulanciers américains ont du travail. Ils plongent les mains dans des sacs de sulfamides qu'ils déversent dans les entrailles des grands blessés, les emballent comme des momies à l'aide d'importants pansements et les envoient vers l'arrière dans les hôpitaux de campagne.

Petit à petit le front se calme, les canons se taisent. Les Allemands ont décroché. Dannemarie est libérée. Nous venons de vivre une vraie bataille.

Nous ne voyons pas d'habitants. Ils sont terrés dans les caves et sont sous le choc. Nous avons faim. Nous avons bien pu prélever quelques demi-livres de beurre à la laiterie industrielle, mais sans pain, on mordille dedans et on laisse tomber. J'entre dans une maison

en quête de nourriture, c'est ouvert ... mais il n'y a personne. Je trouve un verre de confiture de quetsches. J'avais été suivi « Qu'avez-vous là ? Oh de la confiture!» mon interlocuteur plonge deux doigts dans le pot que je lui tends ... C'était Malraux! Assurément nous étions tous dans le même bateau, l'égalité et la fraternité du maquis se manifestaient toujours.

Les unités se cherchent et se rassemblent. Nos dodges arrivent. On allait être relevés. On allait manger! -Et le ravitaillement ne suit toujours pas. Les hommes sont harassés, les nerfs se ressentent du contrecoup du combat. Nous savourons certes la joie d'être encore en vie, mais nous sommes vidés... et avons faim. Mieux, les dodges nous débarquent à Hagenbach et une nouvelle mission nous est confiée. Dans les bois s'étaient regroupés des Wehrwolff sortes de désespérados de l'armée allemande en déroute, encadrés par des S.S. Ordre nous est donné de tenir la lisière du bois avec l'effectif complet. C'est parti pour une nuit blanche. Un peu partout des mouvements d'humeur se font jour. Mes hommes me disent qu'ils refusent de monter en ligne. Je leur indique qu'après s'être bien battus à Dannemarie, il serait suicidaire de relâcher la pression sur les Allemands. Ils persistent dans leur refus. Je suis obligé de les menacer de mon arme pour qu'ils obtempèrent, alors que Potier s'est déjà rangé à mes côtés. Ils prennent position en maugréant. Le lendemain matin, la relève et le ravitaillement arrivent.

A ALTKIRCH nous sommes accueillis en Libérateurs alors qu'à Dannemarie la population n'avait guère pointé son nez. C'est d'ailleurs rarement la vague d'assaut qui bénéficie des faveurs de la population ... mais ce sont les suivants.

Sans doute pour faire plaisir à la population, nous nous fendons d'un petit défilé, vite interrompu par l'artillerie allemande qui se rappelle ainsi à notre « bon souvenir ». Avec mon groupe nous nous abritons sous un char. L'alerte passée, notre convoi se reforme et nous repartons en repos à MULHOUSE

A chaque étape dans les villages des hommes cherchent à se procurer du schnaps ou un lapin en échange des beans dont nous nous sommes assez vite lassés. D'autres sont en quête de souvenirs nazis (poignards de S.A., macarons de la N.S.D.A.P.). Pour moi je n'ai qu'une hâte: oublier ces attributs honteux.

Je ne garde pas un très bon souvenir de cette période de Mulhouse pourtant marquée de quelques faits saillants.

Nous étions logés dans une caserne qui très peu de temps auparavant était encore occupée par la Wehrmacht. Il y faisait froid et l'humidité ajoutait encore à l'inconfort. De plus un groupe de joueurs de cartes invétérés tapaient le carton durant toute la nuit à la lueur de bougies militaires allemandes qui dégageaient une odeur infecte. Parfois une godasse allait s'écraser sur la source de pollution qui était aussitôt rallumée. De plus les mauvais perdants avaient la fâcheuse tendance à se remettre à flots en prélevant leur mise sur les soldes, dans les poches et portefeuilles des copains. Je me suis fait subtiliser un peu d'argent que j'avais économisé pour m'acheter des livres.

Les sorties n'étaient guère plus intéressantes. Les bordels ne désemplissaient pas. J'étais écoeuré à l'idée que ces filles aient aussi naturellement admis le changement d'uniforme de leurs partenaires occasionnels. Assurément la guerre était un bon créneau sinon pour elles, du moins pour leur «protecteur»,

Pour mon compte je préférais prendre un grog «stronq, sweet and hot" au foyer américain, un lieu très sympathique où se vivait intensément la fraternité des alliés.

Les préoccupations militaires ne perdaient pas leurs droits. Une sorte de débriefing permanent des combats menés jusqu'ici s'effectuait. J'eus la triste satisfaction de recevoir les excuses de mes hommes pour ce qui s'était passé à Hagenbach.

De plus notre lieutenant indique aux trois sergents qu'il disposait pour Dannemarie

d'un contingent de trois citations. Appréiez le formalisme du nombre et des termes. Une croix de guerre serait attribuée à titre posthume au sergent-chef GERBER, une autre à la disposition de Micheletti et une autre à la mienne. Alors que Micheletti accepte pour lui-même la décoration proposée, j'estime que mon caporal-chef POTIER Eugène, par ses conseils et par son efficacité a su faire en sorte que nous nous sommes bien battus, sans subir de pertes. De plus, par ses qualités de vieux soldat il apprécierait la distinction dont il serait l'objet. C'est donc à lui que je décide que soit attribuée une décoration largement méritée.

Un autre fait assez grave lui, devait affecter l'ensemble de la Brigade Alsace-Lorraine et amener MALRAUX à intervenir personnellement pour les mises au point qui s'imposaient. En effet la formulation même de nos actes d'engagement comportait certaines ambiguïtés. En clair tout le monde n'avait pas pris soin de lire attentivement les diverses formules qui avaient été proposées, à savoir :

- Engagement pour la durée de la guerre ce qui devait aller jusqu'à la fin des hostilités en Extrême-Orient. C'est à ce titre que notre camarade MELLY s'est retrouvé en Indochine ce qu'il avait accepté.

- Même engagement avec une clause restrictive pour les Alsaciens-Lorrains qui seraient démobilisés dès la Libération complète du territoire national. Soucieux de reprendre mes études le plus vite possible c'est cet engagement que j'avais signé.

Il se trouvait que certains Alsaciens et Lorrains -souvent chargés de famille- qui avaient été expulsés par les Allemands, avaient pensé que le meilleur moyen de rentrer les premiers chez eux était de s'engager à la Brigade. Ils avaient cru en une promenade militaire et ont été très surpris et échaudés après les combats du THILLOT et de DANNEMARIE. Ils manifestèrent au commandement le désir de rentrer chez eux.

Malraux nous réunit dans une salle de cinéma et nous exposa la situation en nous demandant à chacun de nous situer d'une manière claire. Je m'en tins à mon engagement. Mais il y eut des départs qui s'ajoutant aux pertes subies, morts et blessés, entraînèrent la réorganisation de la Brigade avant de monter vers le sud de STRASBOURG. Comme nous étions une section de jeunes, nous ne fûmes guère touchés par ce remaniement si ce n'est le remplacement du capitaine LINDER par le capitaine FISCHER à la tête de notre compagnie.

Après que l'armée eut réduit la poche de COLMAR, nous faisons mouvement sur SCHIRMECK pour une période de repos, au cours de laquelle les premières permissions seraient accordées. J'allais pouvoir rentrer à METZ qui avait été également libérée, -revoir ma famille- avec le premier tour de permissions, c'est-à-dire pour Noël 1944! Malheureusement un accident fit capoter ce projet.

La municipalité de Schirmeck, voulant honorer notre brigade organisa une réception avec buffet et bal. Or, Schirmeck était encore dans la zone de feu et nous étions obligés de sortir en armes. Y..... avait commis l'imprudence d'engager le chargeur de sa mitraillette qu'il portait à l'épaule. En entrant dans la salle des fêtes bondée, la détente de la Sten s'accroche. Les coups partent. Y.....instinctivement s'abaisse. Une balle tue net notre camarade Roger HEINTZ. Y.....est effondré. Comme il devait partir en permission pour le Nouvel An, je lui cède mon tour en lui demandant d'aller voir chez nous si tout le monde se porte bien. A son retour, il me ramène les premières bonnes nouvelles de toute ma famille ... mais cela ne fait qu'augmenter mon impatience à me rendre en permission à mon tour.



Le 27 décembre la brigade prend position au sud de Strasbourg entre l'Ill et le Rhin dans le secteur d'ESCHAU et de PLOBSHEIM. Nous quittons un cantonnement somme toute assez douillet pour affronter la neige et la glace de cet hiver particulièrement rigoureux. Quelques possibilités d'Hébergement chez l'habitant existent, pourtant il nous est demandé de ne dormir que d'un seul œil avec une arme à proximité, cette zone qui naguère recelait quelques autonomistes n'étant pas très sûre.

En principe les permissions auraient dû être levées. Je fus cependant autorisé, compte-tenu des circonstances particulières déjà évoquées, à rentrer à Montigny comme prévu pour le 1er janvier 1945. Parti avec armes et paquetage, le stop en véhicules militaires étant le seul moyen de locomotion, je fais d'abord un arrêt à MEISTRATZHEIM. Je retrouve nos deux familles de cousins, heureuses de me revoir, mais sitôt éplorées lorsqu'elles me racontent que René et Auguste tous deux mobilisés dans l'armée allemande avaient été tués sur le front russe. René et Auguste étaient les seuls garçons de ces familles. Comme pour les consoler je leur indique que pour moi la guerre n'est pas finie et que je rentre en permission.

Dans l'instant mon barda se trouve alourdi de lard, saindoux, farine, jambon pour les cousins de la ville. Je les quitte d'un cœur serré avant de monter à l'arrière d'un G.M.C. débâché et vide qui se rend à Pont-à-Mousson. Un vent glacé cingle Je me recroqueville, mais bien qu'assez aguerri, je suis transi. Jamais je n'ai eu aussi froid. De plus je suis ballotté .comme un colis par les secousses du camion qui n'en finit pas d'arriver.

Enfin, nous arrivons à Pont-à-Mousson. Je quitte mes chauffeurs, pas mécontent de poursuivre un peu à pied, pour me réchauffer. Je traverse la Moselle par le pont provisoire installé par l'armée américaine, pour retrouver un dodge qui m'amènera jusque dans notre quartier où les américains occupent les casernes.

Fourbu, mais content et fier de rentrer chez moi sous l'uniforme américain, j'arrive au 105, je passe par le balcon et frappe à la porte vitrée. Je tombe dans les bras de maman. Tout le monde pleure. Odette a bien changé, Papa a maigri. Je me ressaisis et dis d'une voix un peu brutale: « Ne chiez pas! Je suis là! C'est tout ! » et de leur annoncer tout de suite que je ne suis qu'en permission. C'est la première fois depuis le 29 juillet 1943 que nous nous retrouvons tous ensemble ... et de nous raconter en détail tout ce que nos lettres n'avaient pu dire. Je retrouve aussi deux copains René MEGLY ... et surtout Marcel BAROTH, enfin libéré de la prison Charles III de NANCY

Qu'il est court le temps d'une permission. Déjà il me faut repartir sur Plobsheim au grand déchirement de tous. Au retour, je stoppe une jeep. L'adjudant-chef qui la conduit me reconnaît, c'est un ancien voisin, M. LANDOUZY qui lui aussi remonte au front où me dit-il les Allemands s'accrochent et ont même tenté une contre-offensive.

Mon arrivée est mouvementée. Un de mes hommes arrive au-devant de moi en criant« Sergent, Z.....l'un de mes hommes vient de sauter sur une mine ! Nous n'avons pas de civière! ». Nous décrochons la porte de notre cantonnement pour transporter notre camarade, pendant que notre lieutenant appelle les secours qui arrivent rapidement. Z..... est déposé sur une civière. Le sang gicle de ses jambes déchiquetées. Il me demande de lui chauffer les pieds. Je lui demande si cela va. Il n'arrive pas à reconnaître si je lui chauffe le pied droit ou le pied gauche. En fait un pied était pratiquement sectionné et la jambe déchiquetée due être amputée. L'on sut par la suite qu'il avait dix sept éclats dans la « bonne jambe ».

Le plus navrant c'est qu'il avait sauté sur une mine "amie». Alors qu'un spécialiste était entrain de la poser et que Z.....devait simplement monter la garde à quelques pas de là, il commit l'imprudence d'aller voir les choses de trop près. L'explosion devait également causer la mort de l'artificier.

Assurément la guerre n'était pas finie et cette période serait longue, difficile et meurtrière, tant étaient à craindre les sursauts d'une armée allemande à l'agonie. Ainsi la contre-offensive allemande dans ce secteur avait contraint plusieurs sections à se replier à travers les marigots glacés du Ried, territoire compris entre l'I11 et le Rhin.

Notre rôle consistait à tenir les positions conquises et à effectuer des patrouilles dans les zones où les allemands se terraient encore. C'est à l'aide d'une large embarcation à fond plat que nous traversions le bras du Rhin qui charriait des plaques de glace, pour patrouiller dans une île où les allemands se cramponnaient. Ce n'est que bien plus tard que nous devons apprendre que nos incursions nous avaient fait traverser des champs de mines ... dont le mécanisme avait été coincé par le général « Hiver» qui pour une fois nous avait bien servi.

Il arrivait que nos patrouilles croisent celles des allemands. C'est ainsi que l'un de mes hommes Pfeiffer a été blessé sur la digue et que plus tard notre ami Jean-Marie HAUDOT trouva la mort peu de temps avant la Libération complète de la France.

Pour moi ce fait a été particulièrement dramatique. Je perdais un excellent copain. En outre c'est maman qui allait être chargée d'apprendre la nouvelle à la famille HAUDOT de CONDE-NORTHEN, qui a ainsi perdu ses deux seuls garçons, l'un à l'armée allemande, l'autre dans l'armée française, nouvelle illustration du tragique destin de notre région.

*Brigade Alsace-Lorraine :Patrouille sur un bras du Rhin*



Rhin et observer les allemands en face. Les tirs d'artillerie se poursuivaient. Ceux des alliés étaient plus intenses que ceux des allemands. Malheureusement il arrivait que des tirs tombent autour et même sur notre casemate, obligeant notre lieutenant à hurler au téléphone pour en demander l'allongement jusqu'au bastion maquillé de la ligne Siegfried.

Cette guerre de position, ingrate dura deux longs mois. Les temps de détente étaient rares. Je me souviens d'un pari que j'avais fait alors de traverser le bras du Rhin à la nage parmi les plaques de glace. Pari tenu, j'étais rassuré sur ma condition physique.



*Notre blockhaus près de Plobsheim (Alsace)*

Enfin la relève arriva et le repos à ILLKIRCH-GRAFFENSTADEN fut mis à profit pour nous apprendre ... à défiler ... et à chanter: « En revenant de Graffenstaden, j'ai rencontré un enterrement...c'était celui de mon adjutant...cré nom de Dieu que j'étais content ?? »

De fait les beaux jours allaient venir. Émotion sans borne pour le défilé de la Victoire à STRASBOURG. Tous les grands chefs sont présents: De Gaulle, Leclerc, de Lattre, Kœnig mais aussi les américains, la 2ème D.B., la Légion, la 9ème D.I.C. C'est grandiose. Cela va aux tripes. De plus la messe avec le Te Deum est célébrée par mon vieil ami Monseigneur RUCH en la cathédrale dont toutes les cloches sonnent à la volée. Ensuite nous avons quartier libre. Les familles alsaciennes se pressent à la sortie de la messe pour nous inviter à prendre le repas avec elles. Je suis reçu ce jour à déjeuner par l'ancien sénateur HUNTZINGER.

La France était entièrement libérée, notre engagement respecté et surtout nous étions en vie.

Nous pensions fortement à tous nos camarades qui ne verraient pas ce jour à la gloire duquel ils avaient tant contribué. Pour un instant la liesse nous faisait oublier à quel point nous avions souffert et étions marqués par ces événements.

Le 17 mars 1945, après avoir rendu mon paquetage et l'arme qui m'avait été confiée, je reçus mes titres de démobilisation et de permission libérable. Une autre vie allait commencer.

Pendant les quelques jours que je passais à METZ, j'ai aidé Z..... à obtenir une prothèse pour sa jambe, alors qu'une administration tatillonne restée en place, la lui refusait ... parce qu'il n'appartenait pas à l'armée allemande! Je crois pouvoir dire que nous avons véritablement terrorisé l'employé jusqu'à ce qu'il nous délivre un « bon pour une prothèse» en bonne et due forme.

Après une brève détente en famille, je rejoignais l'École Normale de Périgueux où j'allais mettre les bouchées doubles pour rattraper le nouveau temps perdu dans mes études.

Une page exaltante et décisive de ma vie venait d'être tournée.



**A TITRE D'EPILOGUE**  
**MOTIVATIONS, ESPRIT ET ENSEIGNEMENTS**  
**DE LA RESISTANCE**  
**PÉRENNITÉ DE NOTRE IDÉAL**

A ce point de la narration, dans le souci de témoigner voire de faire comprendre, voici quelques considérations qui évidemment n'engagent que leur auteur.

Quelles étaient les motivations qui nous poussaient à entrer en RÉSISTANCE?

Je signalerai d'abord un certain nombre de considérations négatives, telles :

- la faiblesse voire la naïveté coupable de nos gouvernants face à la montée du nazisme ;
- le défaitisme relayé ici et là par des groupes autonomistes minoritaires ;
- l'état d'impréparation de notre armée, en retard d'une guerre ;
- le laisser-aller du commandement ;
- l'humiliation de la défaite ;
- la grande tristesse d'une invasion allemande conduisant à l'annexion de fait de nos trois départements alsaciens et lorrain, -et à l'occupation progressive de toute la France ;
- les actes de barbarie : expulsions, déportations, exécutions, massacres, prévus pire planifiés par la machine de guerre nazie ;
- la volonté de domination clairement affichée dans un chant hitlérien ;

«Es zittern die morschen Knochen der Welt vor dem grossen Krieg

Den Heute gehôrt uns Deutschland und morgen die ganze Welt »

«Temblent les os fragiles du Monde devant la grande guerre car  
aujourd'hui l'Allemagne nous appartient et demain le Monde entier »

Que pouvait opposer à tout cela le garçonnet timide que j'étais?

- la bonne éducation que m'ont dispensé mes parents, basée sur le partage et l'amour des autres;

- la bonne éducation religieuse dispensée par M. l'Abbé Leroy: charité chrétienne, mais aussi patriotisme : "catholique et français toujours» (termes à placer dans le contexte de l'époque) ;

- le considérable apport de mes excellents maîtres de l'enseignement public, fervents républicains qui dès le jeune âge nous avaient fait ressentir toute la noblesse et la générosité de notre devise : Liberté, Égalité, Fraternité, et apprécier à sa juste valeur l'importance et la portée du message délivré au Monde par la Déclaration des Droits de l'Homme et du

Citoyen;

- la foi en un sursaut national et international ;

- la confiance en une victoire des alliés sur la barbarie nazie ;

- enfin d'une façon plus personnelle je me sentais profondément français et j'entendais lever toute ambiguïté sur cette appartenance en me mettant le moment venu au service de mon pays.

Toutes ces considérations ont provoqué en moi :

- LE REFUS DE LA SITUATION QUE NOUS VIVIONS=REFUSER LA LOGIQUE DE LA DEFAITE

- LA VOLONTÉ DE PARTICIPER À LA LIBÉRATION DE LA FRANCE, DONC À LA RESTITUTION DE L'INTÉGRITÉ DE SON TERRITOIRE.

Une grande parenthèse ici pour évoquer la répétition du drame alsacien-lorrain de l'annexion de fait et de l'incorporation de force dans l'armée allemande :

### **LES MALGRÉ-NOUS:**

Les motivations devant conduire au refus de l'annexion de fait et à la volonté de résister étaient à des degrés divers largement partagées en Alsace et en Moselle. Dans les faits cette attitude s'est très bien traduite dans les nombreux petits actes d'hostilité qui mettaient l'occupant mal à l'aise et que l'on a appelé Résistance passive.

Mais le système répressif mis en place par les nazis allait par tout son arsenal de représailles mettre à rude épreuve la volonté de leur résister effectivement.

Par exemple sous ces régimes la loi même du silence est déjà oppressante, parler est déjà un délit, a fortiori parler français. On vous permet juste de hurler avec les loups pour faire croire que vous êtes devenu loup.

Il faut être fort pour préserver dans sa tête un dernier espace de Liberté. C'est dans ces conditions que les Allemands se permirent en toute illégalité d'incorporer de force dans leur armée tous les Alsaciens et les Lorrains en âge (?) de porter les armes.

Rares sont les Lorrains et Alsaciens qui ont accepté cette situation, tous ont subi «malgré eux» le port de l'uniforme «feldgrau» : gris-terre que nous appelions vert-de-gris. Une fois de plus la force primait le droit.

La honte de cette mobilisation indigne est à projeter, non sur les victimes, mais à partager avec l'ensemble de la mère-patrie dont le laisser-aller a conduit à la défaite de 1940, et avec Pétain dont il convient ici de fustiger le coupable laisser-faire.

La mobilisation de tous ces hommes allait être très difficile à gérer par les Allemands. En effet les évasions préalables à l'incorporation Ge me suis évadé environ un an avant la date effective

d'incorporation de ma classe d'âge), comme les évasions après désertion, soit vers la Russie, soit à l'occasion d'une permission allaient être massives et s'ajouter au nombre de réfractaires cachés.

En matière strictement militaire toute évasion réussie avait un intérêt évident : un évadé ou réfractaire, c'était un soldat allemand de moins. Sur les 130000 Alsaciens-Lorrains l'on estime à 40000 le nombre de ceux qui se sont ainsi soustraits des effectifs.

De plus un Alsacien-Lorrain engagé dans la RÉSISTANCE c'était un soldat allié de plus, d'où un différentiel de deux hommes.

Malheureusement de nombreux évadés furent repris. Nous savions que dans ce cas ils étaient condamnés à mort.

Nombreux furent les Alsaciens-Lorrains qui tout en faisant la guerre du côté qu'ils n'avaient pas choisi se signalèrent par leur "mauvais esprit" et allèrent parfois jusqu'à saboter l'effort militaire allemand ce qui les faisait admettre dans les «Strafkommando» ou bataillons disciplinaires. Enfin outre le risque de laisser leur peau sur le front russe, ils auraient à connaître un jour la difficulté de franchir la ligne de front entre les puissances de l'axe et les alliés.

Mais revenons à :

### **LA RÉSISTANCE, SON ESPRIT, SON COMBAT ET SES ENSEIGNEMENTS.**

Qui étaient les résistants ? Des hommes et des femmes qui refusaient de se soumettre au Diktat nazi, qui refusaient la défaite, qui continuaient à se battre, au départ tout simplement des patriotes. Leur nombre allait s'accroître de tous les exclus du régime de Vichy: communistes, juifs, francs-maçons, indochinois (main d'œuvre immigrée = M.O.I.), noirs, déserteurs de l'armée allemande, tchèques, russes, évadés d'Alsace-Lorraine, réfractaires du S.T.O., ... et j'en passe, tant les catégories n'appartenant pas au «Herrenvolk» ou race des seigneurs étaient variées et nombreuses. A la possibilité de se battre s'ajoutait celle d'un refuge très précaire, face à la traque. Vers la fin de la guerre se sont ajoutés, peut-être en vue de se blanchir, ou déjà par opportunisme politique, des gens dont les motivations étaient nettement moins intéressantes.

Si l'on s'en tient aux résistants authentiques, ceux auxquels la qualité de Combattants Volontaires de la Résistance a été officiellement accordée, ils n'étaient, excusez du peu guère plus de 200 000, alors que la France comptait environ 40 millions d'habitants.

L'effort de ces hommes et femmes qui ont tenté de sauver l'honneur de leur pays, pour noble qu'il fut aurait été dérisoire et probablement anéanti s'il ne s'était conjugué à l'héroïsme et au nombre des Russes de Stalingrad, des Américains des plages de Normandie, des Forces Françaises libres parmi lesquelles de nombreux Africains qui avaient débarqué en Corse, en Provence et en Italie.

Notre combat : Nos méthodes de combat ne souffraient aucun choix. Si je suis un admirateur de Gandhi et un adepte de la non-violence et de la concertation, je n'en reste pas moins persuadé:

- que des millions de lettres adressées à Hitler n'auraient en rien modifié son comportement, lui pour lequel les traités n'étaient que chiffons de papier ;

- qu'un refus en bloc des Alsaciens-Lorrains de porter l'uniforme allemand se serait traduit par une déportation, voire une extermination massive ;

- qu'un sit-in sur les places publiques d'Alsace et de Moselle aurait conduit à un massacre.

Face à la barbarie nazie et compte tenu des souffrances encourues rien ne nous disposait à adopter un comportement d'enfant de chœur ou à faire une guerre en dentelles. Il nous fallut pratiquer la vraie guerre, la sale guerre ; le terrorisme : outre le nécessaire

«banditisme» pour survivre face à des profiteurs récalcitrants, il y eut les tortures infligées par P..... contre les traîtres, les Allemands qu'on déquillait de leurs camions ... comme à la foire ... les agents de la Gestapo dont les os tremblaient à leur tour

Gestapo dont les os tremblaient à leur tour lorsqu'ils étaient cueillis ou exécutés à domicile, les pelotons d'exécution lors de la Libération du Sud-ouest.

Ce n'est que plus tard, sur un vrai front que nous aurions l'occasion comme au Thillot et mieux encore à Dannemarie d'affronter l'ennemi de face dans des batailles de la plus pure tradition militaire.

Je pense que par notre combativité tant au Maquis qu'en Alsace nous avons pour une modeste part contribué à restaurer l'honneur de notre Armée.

### **L'ESPRIT DE LA RESISTANCE**

C'est d'abord la résultante des motivations de ses membres à savoir pour l'essentielle refus de l'occupation, la volonté de réagir plutôt que de subir, de résister, combattre pour la Liberté, vaincre.

Ce sont ensuite tous les enseignements d'une vie en communauté dans des conditions particulièrement éprouvantes :

- retrouver la vraie valeur de l'eau, du pain, de la nature qui nous entoure, de tout ce qui reste, de tout ce que l'on peut faire lorsqu'apparemment l'on n'a plus rien;
- retrouver le vrai sens de l'Égalité devant les privations, les souffrances et la mort ;
- retrouver la noblesse des petits gestes quotidiens, la pratique attentive et continue de la solidarité, la qualité des conversations franches, des regards clairs ;
- vivre la tolérance, le respect de l'autre, de ses origines, de ses croyances, de sa liberté;
- réaliser la nocivité de certaines conventions sociales telles l'argent, la propriété qui en elles- mêmes n'apportent rien à la grandeur de l'Homme;
- retrouver la vraie hiérarchie des valeurs.

Oui nous avons parfait notre éducation au Maquis, en dépit du pire et nous sommes arrivés à créer une véritable Fraternité.

### **PERENNITE DE NOTRE IDEAL**

Dans une société dont les finalités sont souvent le fric, la fatuité et le sexe, nous nous sentons souvent ailleurs.

Et pourtant notre idéal nous a permis de vaincre maints écueils dans la vie, à tel point que ceux qui dans l'avenir accepteraient de le partager, même s'ils devaient un jour être très minoritaires, ne seraient pas déçus.

Quelques attitudes me semblent être les nôtres:

- développer l'esprit de la Résistance défini ci-dessus ;
- cultiver le goût des choses simples, vraies, se contenter de ce que l'on a et en faire le meilleur usage possible, partager ;
- refuser tout conditionnement, c'est-à-dire:

- se méfier des gens qui enseignent des erreurs sur un ton souvent percutant, sans aller jusqu'aux vociférations d'Hitler nombreux sont ceux qui prétendent détenir la vérité et l'assèment aux autres ;

- proposer plutôt qu'imposer, convaincre par la qualité de la proposition et mettre ses actes en conformité avec elle, éviter tout endoctrinement, développer l'esprit critique;

- faire appel au bon sens, au sens du service, à la générosité;

- être exigeant pour soi-même, ne jamais prendre de positions extrêmes se méfier des généralisations hâtives, être tolérant pour les autres respecter leur liberté individuelle ;

- se méfier de tout ce qui est par trop systématique (à part les sciences exactes) ou monolithique, être prudent avec les désinences en «isme» ... un «isme» peut en cacher un autre (communisme, totalitarisme, nazisme, fascisme, gaullisme, nationalisme, catholicisme, intégrisme, islamisme, etc ...), ne pas limiter aux seuls allemands les risques d'erreur collective d'un peuple, le mauvais usage de la démocratie peut conduire à plébisciter un dictateur qui s'appuiera sur les égoïsmes et lâchetés collective. Parfois c'est la minorité qui est dans le vrai!

- rejeter tant qu'il se peut la violence et la guerre; être un artisan actif de la paix en commençant dans son environnement immédiat; être parmi les artisans d'une évolution soutenue des relations humaines ce qui devrait permettre d'éviter les révolutions.

Quelques idées me semblent également admises :

- tout en restant vigilant, savoir renouer des liens d'amitié avec ses ennemis d'hier. Cela va beaucoup plus loin que le simple pardon des fautes, parfois réciproques. Si l'égoïsme engendre des conflits, la générosité les dénoue ;

- aller avec cœur vers un Monde libre, sans frontières, se sentir le frère des hommes, de tous les hommes;

- faire l'Europe est un bon début ;

- savoir que si tout fout le camp, notre belle devise "Liberté, Égalité, Fraternité» de même que

la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme auxquelles devrait correspondre l'acceptation des devoirs qui en découlent, restent d'excellents points d'ancrage;

- se souvenir que la vraie noblesse, la vraie grandeur sont celles que l'on a su cultiver au plus profond de sa conscience.

## **DEVOIR DE MÉMOIRE**

Dès la Résistance notre combat ne se limitait pas à la seule restauration du territoire national, mais dépassait déjà largement ce cadre :

### **NOS CAMARADES SONT MORTS POUR LA LIBERTÉ**

Ils ont à ce titre bien mérité de l'Humanité. Il importe que leur souvenir traverse le temps comme il traverse déjà notre histoire. Aussi est-il impérieux de ne jamais trahir leur cause et de conserver leur mémoire de même que celle des lieux qu'ils ont anobli de leur sang.

**Documentation**  
**Références personnelles -Bibliographie –Travaux de mémoire**  
(ordre chronologique des faits)

- Certificat d'appartenance à une classe d'âge incorporée de force dans l'armée allemande
- Carte de réfractaire de l'armée allemande
- Fausse carte d'identité
- Fahndungsnachweiss=bulletin de recherches par toutes les polices allemandes
- Médaille des évadés
- Certificat d'appartenance aux Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.)
- Citation à l'ordre de la Brigade au titre de la Résistance
- Homologation de blessure
- Carte de combattant volontaire de la Résistance
- Contrat d'engagement à la Brigade d'Alsace-Lorraine
- Aptitude au service armé
- Ordre d'engagement pour la durée de la guerre contre l'Allemagne
- Autorisation des autorités académiques à contracter un engagement dans l'armée
- Attestation de participation aux combats durant la campagne d'Alsace
- Croix du combattant volontaire
- Fiche de démobilisation
- Certificat de cessation de paiement en qualité de sergent
- titre de permission libérable
- Légion d'Honneur
- Coupure de presse
- État des services

**BIBLIOGRAPHIE**

- Statistiques sur la Résistance
- Le temps des Partisans par Colonel GEORGES
- Ombres et Espérances en QUERCY par Raymond Picard et Jean CHAUSSADE -
- HISTORAMA W 191-Août 1977- Le périple de la Division Das Reich.
- La Brigade Alsace-Lorraine par Léon MERCADET.
- Histoire de la Première Armée Française (Librairie Plon) par le Maréchal de LA TIRE DE TASSIGNY -voir extrait dans ARMÉE DÉFENSE de mars-avril 1972.
- La Résistance en Moselle par le Docteur Jean BURGER
- Les douze N° de la revue R4 (CAROVIS)
- Lettre de H. MICHEL -Directeur de recherche au C.N.R.S.- Secrétaire général du Comité d'Histoire de la 2ème Guerre Mondiale
- Lettre de Pierre LABORIE -résidence des Hortes- 46 CAHORS
- Lettre de H. MICHEL -Directeur de recherche au C.N.R.S.- Secrétaire général du Comité d'Histoire de la deuxième guerre mondiale
- 4 lettres du Comité des Résistants pour l'Histoire de Toulouse et de sa région, signées par Jean Albert CAROVIS-Directeur de Résistance R4.

## I. Contribution à l'histoire de la 2ème guerre mondiale

- Cellule de CORNY
- Lettre du Président de la commission départementale F.F.C.I. du Lot

## II. Contribution au maintien du souvenir

- Causeries sur la Résistance notamment à FONTOY
- «L'Ancien» -voyage à PÉRIGEUX- Recueillement sur la N 20
- M.VAYSSIE (Gignac-Lot-46)- auteur d'un livret relatant le combat des Résistants.
- Mairie de CAHORS-Mme Annie PICUIRA-souvenir de M.BONDOUX
- ONAC du Lot-Mme LLOSA
- Mme le Proviseur su Lycée Clément Marot-CAHORS-souvenir de M.BONDOUX
- M. Cédric NEVEU-historien de la Résistance
- MM.MALASSIS et ASTRUC –recherche de documents
- Mme l'Inspectrice d'Académie du Haut-Rhin
- M.WOLFERSBERGER- Résistants de la Brigade Alsace-Lorraine morts au combat
- M. Serge DELATTRE –instituteurs-anciens normaliens de MONTIGNY-lès-METZ morts au combat
- M.ROQUET de MARTEL(46)- camarade de collègue –photo de M.BONDOUX
- M.GEIGER Jean- Résistants de l'Espoir Français.
- Mme CORA CALFARO-CHAMPLON-Recherche Résistance TOULOUSE.
- M. Benoît LEFORT –informatique-mise en page du document.

### Les associations :

- Mémoire et Espoirs de la Résistance (MM.ARCHAMBAULT, FINELTIN, NOVOSSELOFF),
- A.E .R.I.- M. Pierre SCHILL
- FranceGenWeb
- ONAC des divers départements
- Divers sites de la Résistance
- Ainsi que **de nombreux correspondants** que je prie de bien vouloir m'excuser de ne pouvoir les nommer tous et que je remercie vivement pour l'efficacité de leur aide.